


R. LAFRAMBOISE.

CE

M Laframboise

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON,
ET
DE MADAME DE CAYLUS.

TOME SIXIÉME.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE ERIALED, Imp. Libr.

M. DCC. LVII.



LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON,
ET DE MADAME
DE CAYLUS.

LETTRE PREMIERE
DE Me. DE CAYLUS A Me. DE MAINTENON.

D'un ſimple œillet on eſtimoit l'homage
Au bon vieux tems : or tel étoit l'uſage
Et pour certain en tous lieux on tenoit ,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde ,

C'étoit donner toute la terre ronde :
Car ſeulement au cœur on ſe prenoit.

Si vous vouliez, Madame, faire revivre en ma faveur ce bon tems, j'aurois lieu d'être contente & ſure, que mon préſent auroit tout le mérite qui vous le fait offrir : mais incertaine de mon ſort, je n'oſe me nommer :

Or, dévinez qui je puis être :
Mon cœur étoit à vous dès ſa tendre ſaiſon.
Par mes ſeuls ſentimens vous devez me connoitre :
Le gout qui les reçut dévança la raiſon :
Elle s'en applaudit, & feſant diſparoitre
Les vains, les frivoles deſirs,
A vous plaire, à vous voir je bornai mes plaiſirs :
Or, dévinez qui je puis être.

A ce préſent, je voudrois bien
Joindre quelque choſe du mien :
Mais je connois ce que vous êtes,
Et le peu de cas que vous faites
De l'encens le mieux aprêté,
De ces brillans honneurs qui tournent tant de têtes,
Alimens de la vanité,
Dont le vrai caractere eſt la fragilité.

En ce jour, que puis-je mieux faire

Pour vous prouver ma vive ardeur
A chercher ce qui peut vous plaire ,
Que de vous préſenter mon cœur ?
Un cœur , au moins , eſt choſe plus ſolide
Au tribunal où la raiſon décide :
Vous connoiſſez le mien : vous ſavez ce qu'il vaut :
J'oſe le dire;il eſt,tout comme il vous le faut,
Reſpectueux , tendre , & fidèle ,
Pour vous ſe ſentant chaque jour
Une inclination nouvelle ,
Pour vous quiétiſte en amour ,
Des plus conſtans , des plus ſinceres ,
Un vrai cœur , en un mot , du bon tems de nos peres.

LETTRE II.

DE Me. DE MAINTENON.

Marli , 17 Juillet. 1701.

JE NE ſuis par fort portée , ma chere niéce , à demander des graces : les emplois ſont en petit nombre : cependant il y a encore plus d'emplois , que d'hommes capables de les remplir. M. de Vendôme ira à l'armée de Lombardie , le mal eſt fait , & le reméde n'eſt pas facile. Nous menons ici une vie ſinguliere : nous voudrions avoir de l'eſprit , de la galanterie , de l'invention , & tout cela nous manque entiérement : il n'en eſt plus

queſtion. On joue, on bâille, on s'ennuie, on ramaſſe quelque miſere les uns des autres, on ſe hait, on s'envie, on ſe careſſe, & on ſe déchire.

LETTRE III

1705. DE QUOI vous plaignez-vous, ma chere niece? de ce que je ne vous ai pas écrit ſur la mort de M. de Caylus? Vous ſavez ſi je m'y ſuis intéreſſée : & nous ne devons pas en être aux complimens : je ſuis ſi malade & ſi vieille que je me réduis aux lettres néceſſaires. Qu'eſt-ce que cette dépendance, que vous voulez avoir de moi? vous êtes en âge & en poſſeſſion de vous bien conduire : que voulez-vous changer, à la veille de ma mort? vous ne ſerez pas aſſez folle pour vous remarier : vivez en bonne mere : ne rentrez pas dans le monde : choiſiſſez un certain nombre d'amies : voyez peu d'hommes ; & que ce ſoient d'honnêtes gens : vivez à la vieille mode : aïez toujours une fille qui travaille dans votre chambre quand vous êtes avec un homme : défiez-vous des plus ſages : défiez vous de vous-même : croiez en une perſonne qui a de l'expérience & qui vous aime : vous êtes encore jeune & belle ; au nom de Dieu, ne nous commettez point : occupez vous de vos enfans : ſervez Dieu ſans

cabale : ne méprisez personne, & ne vous entêtez de rien : suivez la vie commune : soiez simple : & pardonnez à ma tendresse cette petite instruction ; elle vaut bien un compliment.

LETTRE IV.

VOUS devez être sur vos gardes : vous avez des ennemis & des envieux : on est généreux quand on voit les gens malheureux : mais cette générosité est si peu véritable, qu'on ne peut plus le souffrir quand ils sont heureux. Si on vous voit bien avec moi, c'est ce qui vous attirera encore plus d'ennemis. Ne donnez aucune prise : prenez un milieu entre vous livrer à la société, ou vous abîmer dans la retraite : vous ne pourriez soutenir ce dernier parti : & l'autre vous éloigneroit plus de Dieu, que ne feroit la cour. M. l'abbé Gobelin, qui avoit bon sens, fut ravi, quand il me vit quitter l'hôtel de Richelieu pour m'aller établir à St. Germain : & je vois souvent qu'il avoit grande raison. Adieu, ma chere niece : songez qu'on vous observe. Je vous recommande à Dieu : tout ira bien, si vous êtes à lui.

LETTRE V.

1705. QUE vous êtes ſage de tout abandonner à Dieu ſans tant de prévoiances ! elles ſont bien inutiles : nous ne ſavons ce que nous voulons : & il paroit que Dieu ſe plait à renverſer ſouvent tous nos arrangemens. Je vous prie de me choiſir à votre grand loiſir une robe : il eſt néceſſaire qu'il y ait de l'or : il faut parer le perſonnage, tandis que la perſonne ne doit penſer qu'à une bierre. On eſt déchaîné ici contre vous : on dit que vous n'avez jamais été dévot que par politique, & que vous penſez ſérieuſement à vous remarier. Votre conduite forcera vos ennemis à ſe taire. Ne vous allarmez point de ce que vous entendrez dire de moi : je ſuis ſur le théatre ; on me nomme ſouvent. Il eſt tout à fait diſgracieux de finir ſa vie avec des gens, avec qui on ne l'a pas commencée.

LETTRE VI.

1706. VOUS faites l'office du diable, quand vous voulez faire plus que je ne vous demande, & que vous voulez me tenter par une étoffe des plus belles : j'y réſiſte : car la miſere que je connois me rend avare. Votre lettre ne m'a rien appris : je ſavois la ſage réponſe du P. de la Tour : il eſt ſage en tout.

Plut à Dieu qu'il ne fut pas à la tête d'une congrégation, où l'on a, dit-on, des maximes suspectes! Pour vous, ma chere niece, laissez dire le monde : vous ne pouvez trop le haïr & le mépriser. Soutenez votre pieté ; & montrez que votre réputation ne dépendoit pas d'un parti qui vous aimoit & vous admiroit. Aimez le mépris où vous allez être ; & sur tout contentez M. le curé de St. Sulpice. Ne vous chagrinez pas de ce qu'on dit : on ne triomphe de la calomnie qu'en la dédaignant. Adieu : la bataille gagnée en Italie me détermine à mettre ma belle robe : je m'habillerai de verd, si on prend Barcelone, & de couleur de rose, si l'Archiduc est fait prisonnier.

LETTRE VII.

CE QUI m'arrive aujourdhui à l'occasion de M. l'Evêque d'Auxerre n'est point ce qui me détermine à faire à mes parens la déclaration que vous trouverez ici, qui est de ne plus rien demander pour eux : qu'ils en usent comme ils feront après ma mort : ils s'adresseront aux ministres : ils feront agir leurs amis. J'avois cru en être quitte en vous mettant en état d'achever ce que j'avois commencé pour votre fortune : mais je vois Madame de *** bien persuadée que je dois ma-

rier ſes filles ; ſes garçons viendront après : le vôtre ſuivra : les petits de Murcé croiſſent : le pere prétend à tout ce qui vaque : Madame de St. Hermine me préſente triſtement une grande fille que j'ai grand tort de ne pas établir, & qui ſera ſuivie de cinq autres : M. de St. Hermine veut un gouvernement : le petit Villette va venir auſſi. Conſidérez, ma chere niece, avec un peu de raiſon & d'équité, ce que ſeroit mon perſonnage auprès du Roi, aiant tous les jours de nouvelles graces à lui demander : s'il me les accordoit, il n'auroit plus à diſpoſer de rien ; s'il me les refuſoit, il m'affligeroit ; s'il m'affligeoit, il auroit trop de bonté pour n'en être pas fâché ; & je ferois donc la triſteſſe de ſa vie ! Croiez-vous que Dieu ait eu ce deſſein en m'approchant de lui ? Voilà, ma chere niece, ma derniere reſolution. Je vous verrai tous avec beaucoup plus de plaiſir, n'aiant pas à craindre vos propoſitions : je les ſaurai par le Roi, qui les tiendra de ſes miniſtres : je lui répondrai ce que je pourrai pour vous ſervir ; & je le ferai plus hardiment & peut-être plus utilement, quand il ne me ſçaura point prévénue : quoiqu'il en ſoit, je ne changerai pas de deſſein : & je ne l'ai pris qu'après y avoir bien penſé : je me ſuis conſultée long-tems ; & je ſuis ferme. Faites confidence de ma reſolution à tous mes parens.

LETTRE VIII.

Je voudrois vous voir ſouvent, ma chere niece : mais les triſtes idées que j'ai de ma place jointes à une vieilleſſe qui eſt à charge aux autres & à moi-même, tout cela me décourage, & fait que je me renferme dans mon cabinet à St. Cyr : conduiſez vous donc indépendemment de moi, me prenant quand vous le pourrez, & me laiſſant ſans vous en mettre en peine. Je vous recommande de faire dire treize meſſes à l'autel de la Vierge de Notre-Dame, 13 à ſainte Genevieve, 13 au Saint Eſprit, & 13 au Roi Jaques.

LETTRE IX.

Mon petit doigt m'a dit, que les nouvelles d'Angleterre ſont bonnes : il faut ſe conſoler par là des autres contradictions : je croiois aller à Saint Cyr : le Roi m'en a empêchée : il doit venir chez moi à deux heures : peut-être n'y viendra-t'il point. J'ignore parfaitement ce que je ferai demain : tout ce que je ſai, c'eſt que je ſuis fort importune aux autres & à moi-même. Je me ſuis fait apporter ce matin, non *les annales célebres, où les faits de mon regne ſont tracés*, mais une quantité prodigieuſe de guenilles

que j'ai diſtribuées. Ne parlons point de mes parens : ils ne ſauront qu'à la vallée de Joſaphat tout ce que j'ai fait pour eux : j'eſſuie ſouvent leurs reproches : & il n'y a que Dieu qui ſache ce que je ſouffre.

LETTRE X.

DE Me. DE CAYLUS A Me. DE MAINTENON.

QUE je ſuis mere, ma chere tante ! c'eſt-à-dire, que je ſuis folle, que je ſuis déraiſonable, & que je ſerai malheureuſe ! Le bruit d'une promotion me transporte, m'agite, me trouble. Vous ne voulez point parler au Roi, vous voulez que nous allions par les voies ordinaires : je le ſai, je l'aprouve tous les jours, encore plus intérieurement que je ne vous le dis : cependant le cas arrive-t'il ? La démangeaiſon de vous écrire me prend, & je ne puis m'empêcher d'y ſuccomber : je n'y ſuccombe pourtant, qu'à condition que vous lirez ma lettre, que vous la jetterez au feu ſans me faire de réponſe, & qu'il n'en ſera pas queſtion entre nous.

Mon fils eſt bien jeune, à la vérité : il n'a point encore fait de campagne dans la gendarmerie : mais s'il avoit eu dequoi acheter un régiment, ou que le Roi eut eu la bonté de m'en donner un à la place du guidon, il

seroit Colonel, & le seroit d'une façon qui me paroitroit plus importante par raport au service, en commandant un corps que n'aiant à paier que de sa personne. J'ai acheté l'enseigne, dans l'espérance de lui voir faire ce pas un peu plutôt. Enfin, ma chere tante, si la paix se fait, voici la derniere promotion: mon fils ne sera rien: car qui n'a point un brevet de Colonel, est un zero, à ce qu'on dit, parce que les services ne sont comptés que de ce beau jour-là. C'est un petit garçon plein de courage & d'ambition: je dois répondre à son zéle par mes soins: & vous, ma chere tante, vous devez, ce me semble, me pardonner, d'autant plus que vous savez bien, que ce n'est qu'une consolation, que je cherche en vous écrivant, qui n'aura aucune suite après l'exposition du fait.

LETTRE XI.

PUisque le Roi a travaillé de si bonne heure avec M. Pelletier, il auroit bien dû avoir un peu de musique: voici le plus triste des jours. Je voudrois tourner en repos le vuide où vous me laissez: mais je me sens une disposition létargique qui passe la raillerie: je ne m'en vanterai pas à nos Dames: elles seroient assez vaines pour s'imaginer que leur absence y auroit part. Je ne sai aucune nou-

velle : & je vous écris, ma chere tante, bien moins pour vous que pour moi. M. de Meaux & le Pere Daniel me tiennent bonne compagnie : plus je lis le premier, & plus j'en suis édifiée & charmée : il n'y a rien de si droit & de si simple, que tout ce qu'il prescrit pour la conduite : il ne falloit pas se jouer avec lui à des manières trop affectueuses pour son Directeur. Il est surprenant combien cet homme répandu au dehors, au point où il falloit nécessairement qu'il le fut, étoit pourtant intérieur : je dirois bien, je vous assure, comme mon pere qui avoit été son prosélite, & qui disoit, qu'il aimeroit mieux une page de M. de Meaux, que tous les volumes de ces messieurs. Ce n'est point la complaisance, qui me fait parler ainsi : mais il faut que je vous supose un aussi grand loisir que celui où je suis, pour m'aviser de vous entretenir de mes lectures. S'il étoit à mon choix de faire autrement, vous m'auriez trouvée au retour de la récréation dans votre chambre. Je vous avertis que je me porte assez bien pour soutenir le carrosse, soit dit sans vous déplaire, & en attendant vos ordres, avec une soumission digne de récompense.

LETTRE XII.

JE vous ai vue passer de la fenêtre de Me. d'Espinoy où j'étois allé faire ma cour à

MONSEIGNEUR. Je ne vois rien dans votre billet, qui ne puiſſe être montré à Me. Voiſin : il contient une leçon qui ſera mieux reçue de vous que de moi. Je ſerai ravie que nous ayons un peu Me. la D. de Bourgogne : il me ſemble qu'il y a long-tems, que nous ne l'avons vue dans notre *cabale*. Je voudrois que la converſation ſe tournât auſſi bien que la derniere fois qu'elle fut retenue, ſans s'en apercevoir. Au nom de Dieu, ma chere tante, évitez par bonté de donner des idées auſſi triſtes que la fin de votre billet : la politeſſe, la charité chrétienne ne permettent point qu'on faſſe imaginer rien de ſemblable à ceux qui vous ſont auſſi attachés. Faites écrire ou parler quelqu'autre pour vous, ſi vous voulez qu'on croie ce que vous dites de votre eſprit : vous ne ſeriez pas plus aimable, quand vous emprunteriez toutes les graces de votre brillante jeuneſſe. Je ne ſaurois m'empêcher d'être en colère, quand vous parlez de vous-même, ſi je l'oſe dire, avec auſſi peu de reſpect : la raiſon que vous m'avez faite, s'y oppoſe entiérement : & celle que je me fais aujourdhui a bien de la peine à aprouver une médecine qui m'empêchera de diner demain avec vous : n'eſt-ce pas en prendre deux pour une ? Si je feſois une liſte de tout ce qui me fâche, votre extrême, votre farou-

che, votre injuste, votre barbare modestie seroit bien à la tête. C'est elle qui place un Chérubin à votre porte. Cependant Me. de Maillebois seroit bien placée à la fin de votre priere : elle n'y seroit qu'un moment : si elle vouloit y demeurer davantage, je vous jure que je la prendrois par le bras. Votre retraite étouffe entiérement mon peu d'imagination. M. le Ml. d'Harcourt n'est pas mieux : mais Me. la Maréchale pense surtout comme une héroïne, & réussit hier à faire penser son mari en chrétien. Je ne dormirai point, que vous ne soiez contente : je me dirai toujours avec dépit, si au moins ma tante aïant rempli ma tête avoit vuidé la sienne !

LETTRE XIII.

CRoiroit-on que le paquet que je vous envoie est un effet du transport de la reconnoissance que j'ai du soin & des bontés que vous avez pour moi dans ma maladie, & qu'après m'être bien demandé, que pourrois-je faire qui fit plaisir à ma tante, je n'aie trouvé que deux vieilles écharpes, une coiffe qui fait mal au cœur, une jupe assez raisonnable ? Au moins recevrez-vous ce présent, sans craindre que mes femmes le regretent : j'y ajoute un louis pour vos ef-

tomacs. Si, de toutes les visites que vous faites, de toutes les audiences que vous donnez, vous en tirez autant, vous seriez fort heureuse. Il fait bien beau aujourdhui, il est triste de demeurer dans son lit & dans sa chambre, quand je songe sur-tout que je pourrois me promener avec vous : mais c'est une consolation de penser que mes amies y sont & qu'elles vous âmusent. Je me porte assez mal : j'ai une incommodité que vous voudriez bien avoir.

LETTRE XIV.

JE VOUS vois tous les matins que je n'ai rien à vous dire : & aujourdhui que j'aurois voulu vous parler d'une affaire qui me regarde, MONSEIGNEUR est avec vous, M. d'Orléans grate à votre porte, & le Roi va vous envoyer chercher. Le fait est, que jusqu'à cette heure toute ma faveur auprès des Ministres ne m'a rien valu, mais qu'il s'est présenté enfin une occasion qui peut devenir assez bonne : je l'ai conté naturellement à M. Voisin : & l'affaire étant conclue, je l'ai prié de dire au Roi ce qui m'en revenoit. Nous vous en dirons davantage tantôt. Ce mot n'est que pour le soulagement de ma délicatesse, qui veut que je sois toujours la premiere à vous instruire de ce qui me regarde.

Vous vous repoſez de nous : & nous, bien loin de nous repoſer, au moins moi, je me prépare une journée qui me ſerre le cœur : je compte l'emploier à écrire une infinité de lettres que je remets depuis longtems & à guetter M. Demarets que je n'ai pas encore vu. Je ne ſuis plus étonnée de rien : préſentement ce ſont les filles qui interceptent les billets-doux de leurs meres.

Je ne ſavois point que le portrait du Roi fût pour le Comte de Liſle : & je ne croiois pas avoir reçu un ordre déciſif. Je n'ai rien vu de ſi leſte que Brunelet & Brindi, ni de plus agréable que leur converſation. Je voulois me mêler de leur faire quelques queſtions ſur le catéchiſme. Mais comme ils m'ont dit d'un ton doctoral, qu'ils le montroient aux autres, mon deſſein d'inſtruire s'eſt tourné en crainte d'être interrogée.

LETTRE XV.

DANS une négociation, le ſuccès eſt, ce me ſemble, ce qui fait valoir le négociateur. Ainſi je ne vous dirai point combien d'inſinuations, de tours, & même de légéreté d'eſprit, j'ai mis en œuvre pour ce diné ſi difficile. Je vous dirai ſeulement qu'aiant appris que les Deſmarets alloient à Paris aujourdhui, je n'ai point voulu leur

parler de demain. Ils m'ont paru ſes difficultueux, que je crois qu'ils auroient rompu leur voïage.

J'ai fait vos complimens à Mr. le Ml. d'Harcourt & à Madame, qui pendant que vous étiez chez moi hier avec M. le Duc d'Orléans vous attendoit chez vous, pour vous voir avant de partir. Je ſuis bien ſûre que vous priez Dieu de bon cœur pour ſon mari, & que vous lui ſouhaitez une bonne ſanté. Je le lui ai dit bien ſouvent. Mais ſi vous aviez été témoin comme moi de ſon attendriſſement pour le Roi, je ſuis perſuadée que vous ſeriez auſſi contente de ſon bon cœur, que de ſon bon eſprit.

Si vous ordonniez ma mort à la fin de votre lettre, j'y conſentirois, & trouverois même que vous auriez raiſon. Jugez ſi ne me demandant que ma conſervation, je vous l'accorderai. Oui, ma tante, j'aurai ſoin de moi. Je ne ſortirai que pour aller chez vous. Et je ne ſuis fâchée que de ce que ce n'eſt pas un ſacrifice. Il n'y en a point que je ne ſois prête à vous faire.

J'irai avec le plus grand plaiſir du monde & ſans nul inconvénient m'établir ſur ce lit de repos, & même dans le moment, ſi vous avez beſoin de fuir. Sans doute que nous aurons Mme. de Dangeau. Je vais pourtant y envoier. Il faut avoir la Ducheſſe de

Noailles. Ma chambre eſt grande & peut plus aiſément la contenir : & la Mle. de Noailles eſt ici, qui obſerve de loin, ſi vous l'avez ſouvent ou non.

Ce n'étoit pas ſans deſſein, que je m'étois miſe à jouer au piquet avec Me. d'Elbeuf, ma fenêtre ouverte. Je croiois que toute la cour ne reſpiroit que la promenade. Mais comme elle eſt le ſéjour des contretems, il a fallu qu'un inſtant avant que vous paſſaſſiez, M. le Ml. de Villars qui nous a vues de loin ſe ſoit aproché avec la confiance d'un grand Général pour ma défaite. Vous avez paſſé comme un éclair, & le jour s'eſt fermé ſans retour. J'attendois au moins le brelan. Me. de Dangeau de deſeſpoir eſt allée ſe jetter dans l'eau. Pour moi je ſuis demeurée pour toute ma reſſource avec une très-froide chancelerie, qui pour comble d'agrément m'empêchoit de vous écrire. Mlle. d'Aumale vous aura dit, par quelle raiſon Me. d'Epinoi n'a pas été à la promenade. Et j'ai pris part à la peine que vous auriez de ce que ce grand mérite s'eſt trouvé capable d'une omiſſion : ſi on ne m'avoit aſſurée que vous vous portiez bien, je crois que je me ſerois deſeſpérée ce ſoir.

LETTRE XVI.

LA foule impénétrable de votre chambre 1708.
m'a empêché de vous rendre moi-même la réponſe que je vous devois : comme je ne ſuis pas incorrigible, j'aurai toujours à l'avenir un billet à la main, quand j'aurai quelque choſe à vous dire. Nous ſouffrons aſſez impatiemment, que vous remettiez à lundi pour diner en compagnie, & il nous paroit que demain n'auroit point dû faire de préjudice à ce lundi : mais il faut ſe conformer à vos volontés, toutes cruelles qu'elles ſont. Me. Voiſin m'a juré ſolemnellement que le diné ſeroit édifiant : elle eſt trop honnête perſonne pour ſe parjurer : ce qui joint à l'envie qu'elle a de vous plaire doit vous aſſurer d'une modération, qui, comme vous dites, convient à tout. Pour moi, ma chere tante, je renonce au caffé, & je jouerois à la palme, s'il étoit bienſéant à une femme d'y jouer, pour vous montrer que j'ai au moins le mérite de déférer à vos ſentimens. Savez-vous que cette déférence eſt ſi grande pour ce que vous penſez & ce que vous dites, que j'ai eu un mouvement de complaiſance en moi-même ſur ce que vous ne trouvez rien à reprendre en moi que mon régime ? mais je n'ai pas été long-

tems dans cette flateuſe erreur : s'il y a quelque choſe de vrai, je ne le dois qu'à ce que je ne vous vois guère : & j'avoue que s'il étoit à mon choix, j'aimerois mieux perdre un peu de votre eſtime & ſatisfaire mon gout : je crains que cette délicateſſe ne vous faſſe dire en vous-même, que vos pauvres nieces ſont devenues folles ? je vous promets de ma part qu'en voilà pour long-tems.

J'ai trouvé Me. de Dangeau fort abatue, fort affligée, mais au milieu de ſon affliction, un fond d'eſpérance fondée ſur ce que ſon fils mangeant bien, dormant bien, ayant bon viſage, n'ayant preſque point eu de fiévre pendant une longue ſuite d'accidens, il n'y a pas d'apparence que la maſſe du ſang ſoit corrompue, comme on le craint. Apparemment, tout ce deſordre n'eſt venu que ſur ce que le chirurgien qui lui a coupé la cuiſſe la premiere fois n'a pas coupé la moëlle, qui s'étant allongée s'eſt durcie par la ſuite. Elle eſt fort touchée de votre ſouvenir & de votre triſteſſe : elle connoit trop votre cœur, pour douter de l'envie que vous auriez de lui donner des marques de votre amitié.

LETTRE XVII.

ME. de Dangeau étoit aſſez tranquille aujourdhui, & Me. Voiſin, un peu

mieux de ſon rhume : je vais ſouper chez elle. Vous ne manquerez point d'occaſions de placer un préſent pour Mr. de Pelpore : ainſi vous ferez bien de prendre un tems, où il pourra vous fournir les ſeuls amuſemens dont vous me paroiſſez ſuſceptible. Je ſuis bien-aiſe par une infinité de raiſons que Me. la Ducheſſe de Bourgogne ſoit mieux : & je ſouhaite que votre nuit s'en reſſente : l'étoffe verte trouvera ſa place.

J'ai oublié de vous dire que Me. d'O vous mandoit par moi que Me. la D. d'Orleans a pris médecine aujourdhui. Je ſuis ſi honteuſe de ma faute, que je ne puis en accompagner l'aveu d'aucun tour, encore moins d'une gentilleſſe.

Malheur à la beauté que vous ne voulez point reconnoitre pour telle ! mais plus grand malheur encore à la reſſemblance !

Le Duc de Bervik m'a donné cette lettre, & après ce qui m'eſt arrivé, vous croiez bien que je ne l'oublierai pas. Il n'y a rien que je ne doive eſperer pour ma ſanté de vos viſites & de vos ſouhaits : j'en reſſens les effets aujourdhui, je me porte fort bien.

LETTRE XVIII.

DEPUIS que je ſuis revenue de la meſſe, je n'ai pas trouvé un inſtant à pouvoir

vous écrire un mot, d'abord, parce qu'il falloit me reposer, & ensuite par un enchaînement de monde à me desesperer : un homme d'affaires, une visite agréable, une desagréable, gens oisifs, piquet dont je ne me souciois point, conversation à soutenir, malheureux à reconforter, du nombre desquels a été notre pauvre ami Lassai : la tête me fend, l'heure de vous faire reponse se passoit : cependant, ma chere tante, il faudroit diner demain, j'en ai besoin : je ne sçache point que notre amie ait de nouveau chagrin : mais elle a été frapée d'une façon dont elle se ressent toujours malgré son courage.

Mlle. de Croisille, précédée par votre billet, devoit m'annoncer une journée plus tranquille : sa phisionomie annonce ce que vous m'en mandez : je n'en ai jamais vu une plus modeste, ni rien de si poli que ses discours : en un mot, elle est digne d'être convoitée à St. Cyr.

C'est de la place même & du bureau de M. Desmarets que je vous écrits, & quoique cette date ne soit qu'une copie de Me. la Pr. d'Harcourt, qui data de votre toilette une lettre à un de ses Juges, je n'ai pu resister à l'envie de vous en imposer.

Je ne vous parle point de ma santé, j'ai une trainasserie qui me desespere.

A tout ce que je vois ici, le Roi d'Espagne sert bien M. d'Orléans. Au milieu de

tout cela, divertiſſons le Roi, dinons, jouons' allons à la muſique, demain à la comédie, & ſur-tout, ma chere tante, portez-vous bien, prenez garde au froid, ſoiez ſans égards pour les autres, & faites votre volonté comme vous nous le prometiez l'autre jour. Je finis en diſant de tout mon cœur ainſi ſoit-il !

LETTRE XIX.

IL eſt bien juſte qu'étant auſſi ſouvent, malade, je le ſois quelque fois à propos. Un mal de gorge, une fluxion & un peu de fiévre que j'ai eu cette nuit, m'ont tiré d'affaire, tant du dîné de M. le Grand, que d'un ordre qui m'étoit ſurvenu de Me. la Ducheſſe de Berry d'aller dîner chez elle. Mais comme il n'y a point de plaiſir ſans peine, je ne ſaurois non plus avoir l'honneur de ſouper avec le Roi, comme M. le Moine me l'avoit annoncé. Ce n'eſt pas tout : je me vois par-là privée du piquet, ſuppoſé que votre dégout ſoit paſſé : vous pouvez fort bien ſoutenir Me. d'O toute ſeule, & je le crois ſi bien, que je parierai contre elle tout ce qu'elle voudra. Je ne ſuis fâchée que de n'en être pas témoin : mais je crois que le reſpect, la prudence, l'envie de me ménager pour le diné de demain, exigent que je demeure dans

ma chambre & dans mon lit tout aujourdhui. Vous voulez donc toujours, ma chere tante, que je gagne doublement quand je perds à la ressource ? M. Bloin me dit hier au soir, que le Roi me donnoit un petit logement au grand commun pour mon fils. Vous savez que je n'en demandois pas tant : & c'est lui qui n'a point voulu entendre à cette chambre de Clement, qui fesoit toute mon ambition : mais puisque cela est fait, j'en suis bien obligée au Roi, & j'en suis fort aise. Nous y perdrons ce merveilleux jardin, qui fournit de si excellens fruits.

Soit pour vous remercier, soit pour me réjouir avec vous, je ne puis m'empêcher, ma chere tante, de vous dire combien je suis ravie que le Roi ait donné au Maréchal d'Harcourt une marque de bonté, à laquelle il est infiniment sensible : ne voulez-vous pas bien me flatter que je vous donnerai un jour, à vous & à Me. la Duchesse de Bourgogne, une fête à Pontalie, dont je me fais concierge, & où je compte aller faire mes remédes ?

LETTRE XX.

GENEREUSEMENT & noblement, je donne le pas à la finance : vous aurez aujourdhui Me. Desmarets : & Me. de Ventadour

Ventadour même ſe rendroit juſtice. Je crains que Me. de Levi ne ſoit pas arrivée : vous pourriez ſans indiſcrétion avoir les autres. Pour moi, ma chere tante, le diné d'hier m'a fait tant de bien, & ce que vous m'écrivez me touche ſi fort, que ce ne ſeroit pas aſſez de marcher : je volerois. Je ſuis ſi bien repoſée, que je commence à être laſſe du repos : je voudrois bien me lever par votre ordre : mais je n'oſe l'eſperer : tant vous avez une cruelle diſcrétion ! cependant ſongez à moi après diné : c'eſt bien deſcendre : mais je vous envoie une piéce de ruban couleur de feu pour vous gagner. Les dames de la bouche du Roi ont ſi bien fait leur devoir, que pour moi je crois que je ne mangerai d'ici à mercredi : je me porte fort bien d'ailleurs, & je n'ai de mal que de paſſer le tems du travail de M. de Ponchartrain dans mon lit. Si c'eſt-là avoir l'eſprit galand, je ne m'en corrigerai pas : ce ſiécle, tout groſſier qu'il eſt, me l'a donné tel, en me feſant vivre avec vous. Nous voici à ce mois de janvier, qui devoit éclaircir tant de choſes ! l'article des penſions eſt capital pour moi : cependant je me ſens le courage de ſoutenir cette différence dans mes affaires : ce n'eſt point là ce qui me va au cœur. Vous devez ſavoir, ma chere tante, ce qui touche vivement le mien. Qu'il eſt flateur

pour ceux que vous vites hier, de vous voir le lendemain affamée de solitude! La solitude ne vous le rendra pas, & vous ne reviendrez point, ce soir, affamée de nous: je meurs de peur: je n'abuserai point de Me. de Dangeau: mais quand elle est abattue avec vous, comptez qu'elle le seroit infiniment davantage avec d'autres.

La discrétion est belle, mais elle est triste, & réduit ma discrete personne dans une grande extrémité: je passe de l'esperance d'un bon diné, d'une bonne compagnie à une solitude d'une frugalité outrée, & dont je ne vous parlerois pourtant pas si votre diné n'étoit fait. Je suis chez moi seule: si le piquet familier vous amuse, ordonnez, je vole.

LETTRE XXI.

En entrant chez moi, j'ai vu sur ma table le plus beau service de porcelaine: mon premier sentiment a été de desirer qu'il fut pour moi: un sentiment plus noble m'a fait souhaiter, qu'il vint de vous. Je ne sçai comment vous vous trouvez de la visite qu'on vous a rendue pour moi. L'air de haut en bas dont on m'y a traitée, quoiqu'à vos genoux, n'est pas ce qui m'en blesse le plus, mais de venir troubler un moment de plaisir que vous aviez, & d'avoir fait venir Me. de Villacerf,

qu'il ma fallu entretenir dans l'antichambre, ne ſachant lequel valoit mieux, ou de vous laiſſer tête à tête, ou de vous amener ce tiers: c'eſt ce qui me tue. Un ſentiment d'amour-propre m'a determinée à la garder, de peur que vous ne cruſſiez que c'étoit moi qui l'amenois. Enfin nous en parlerons, mais je vous réponds qu'à l'avenir ma porte ſera bien fermée. Dormez bien cette nuit: & demain, je me porterai merveilleuſement.

Me. de Rouſſi m'a écrit pour me prier de vous dire qu'enfin ſon mariage ſe fait, ſi le Roi y veut bien donner ſon conſentement: ce qu'elle ne veut que vous ſachiez, que pour que vous ſoïez avertie, ſi le Roi vous en parle: car c'eſt M. de Pontchartrain qui doit inſtruire le Roi. Elle a trouvé à la fin que la Principauté de Monaco ne pouvoit regarder que la fille aînée: ainſi elle s'y met juſque pardeſſus la tête pour établir ſon fils. Vos anciennes bontés pour elle & pour Me. ſa mere font qu'elle compte toujours ſur vous: je ne l'en deſabuſe pas, ſurtout quand il n'eſt queſtion que de quelques diſcours qui paſſent par moi: je vous les écris aujoudhui, parce que nous ne ſerons pas ſeules, & que M. de Ponchartrain doit parler inceſſamment. Votre miniſtre eſt auſſi importun que lui.

LETTRE XXII.

1709. JE n'entends point dire ſans envie, que vous êtes ſortie à ſix chevaux, que vous avez été voir nos amis * & vous promener : peut-être même vous ſerez-vous miſe hors d'état d'accepter aucune propoſition : mon apartement eſt pourtant le plus frais : nous avons des joueuſes à choiſir. Ordonnez, & par grace, donnez un peu plus d'exercice à la ſurintendante de vos plaiſirs : ma charge déperit tous les jours entre mes mains : ce qui eſt auſſi triſte qu'humiliant.

Je ſuis trop occupée du malheureux état des affaires de M. Pelart, pour ne vous en pas dire un mot. Boudin, qui eſt bien le meilleur homme du monde & le plus attaché à M. Fagon, veut ſuivre cette affaire auprès de M. Deſmarets, pour prévenir la douleur ſenſible du premier médecin, s'il voyoit l'abîme où ces gens-là vont tomber, ſuppoſé qu'ils ne ſoient pas promptement ſecourus. Il eſt au fait, il mene bien la parole, il eſt merveilleux quand il s'agit des intérêts des autres : il ne vous demanderoit que la permiſſion de dire ce que vous avez déjà dit & écrit pluſieurs fois, & de le dire de votre part, ce que vous penſez à coup ſur, ce que vous ne refuſerez pas, qui eſt, que vous vou-

* Les pauvres d'Avon.

driez bien qu'on évitât tout ce qui pourroit chagriner M. Fagon. Boudin est si bien instruit, qu'il saura lever les difficultés, à mesure qu'on les lui fera : nous en fait-on à nous? Nous ne savons plus que dire, au moins moi, qui trouve toujours que le dernier qui me parle a raison. La Duchesse de Noailles a mal au cœur : je vous en félicite, & je la plains. Je souhaite que Me. d'O humanise la divinité qu'elle attache à ses parfums : j'en ai prié son importance en faveur de ma foiblesse. Votre santé est un miracle : vous m'êtes un exemple de courage. Je rougis souvent de mes frayeurs.

LETTRE XXIII.

HA ! que si j'étois livrée à moi-même, que je ne fusse pas soutenue par le compte que je vous rends de tout ce que je fais & de tout ce que je pense par la bonté avec laquelle vous avez parlé de moi à Mr. Desmarets, qui, indépendamment de toute l'affaire, m'a été au cœur d'une façon à ne s'effacer jamais, & si même je n'étois pas relancée chez moi par l'homme du monde le plus vif, le plus pressant pour ses amis, je vous assure que j'aurois laissé-là une affaire qui pourtant doit faire le repos de ma vie. Il me reste une entreprise terrible. Mr. Desma-

rets veut que je parle au Roi, il me croit hardie, il me croit habile apparemment, ou du moins il me croit comme une autre : son intention est bonne, & peut-être même ses raisons. Enfin il faut bien se conduire par les conseils d'une homme, chez lequel tout dépend de parler. Mais parler m'est impossible : je suis sure que je n'articulerois pas : j'ai donc écrit, & je vous envoye ma lettre pour voir si elle est bien. La donner moi-même au Roi, je le ferois bien si je n'avois qu'à sortir après, & ne le plus voir : mais revenir à ce piquet, je ne le puis. Je la ferai rendre, comme tout le monde, samedi matin par M. Blouin avant le conseil des finances. Mon affaire sera faite, ou manquée avant que je revoye le Roi : & de quelle façon que ce soit je serai infiniment soulagée : je le suis, en ce moment, par le récit que je vous fais : & en vérité, toute autre considération à part, il m'est si naturel de me confier à vous, d'aller à vous, je n'oserois vous dire, comme à ma mere, après les gens que vous trouvez dans les grands chemins qui croient vous ravir en vous donnant cette qualité ! mais ce sentiment tendre est si fort en moi, que je n'ai pu m'empêcher de lâcher le mot. Mlle. d'Aumale vous lira toutes mes lettres, & me les remettra ce soir : Paris est dans une grande allarme sur la finance : & les esprits

ne sont point disposés à souffrir patiemment tout ce qui s'y fait. L'argent se cache plus que jamais, malgré sa diminution.

LETTRE XXIV.

JE n'ai pu vous parler de mon affaire, ni vous rendre compte de ce que j'ai fait, par la peur d'être entendue, & parce que je ne croiois pas qu'elle dut aller si vite. Mais comme il se pourra bien faire que M. Desmarets en parlera demain au Roi, puisqu'on vient de me dire qu'il a accepté la compagnie qu'on lui a proposée, & qu'il dira qu'il s'y trouve un pot de vin pour moi, c'est la façon de parler, je tremble, je vous l'avoue, non pas tant de voir l'affaire échouée, que du refus. Je me fortifie & me console en vous l'écrivant. Me. de Mailly entre dans ma chambre, & m'aprend une nouvelle qui me fait grand plaisir: en vérité, ma chere tante, vous êtes bien bonne & bien aimable: voilà une jolie fin d'année: il faudra commencer l'autre de même.

LETTRE XXV.

M. Desmarets a parlé au Roi: me voilà soulagée d'un pesant fardeau, & bien touchée que ma demande ait été reçue avec

bonté ! Le Roi a trouvé la ſomme, qui m'avoit été offerte, un peu forte : mais comme elle ne ſe prend point ſur lui, j'avois cru pouvoir la propoſer, telle qu'on me l'avoit propoſée à moi. Je ne ſuis ni inſatiable, ni déraiſonnable : je vous prie, ma chere tante, de l'en aſſurer, s'il vous en parle : un don du Roi, quel qu'il ſoit, me pénétrera d'une tendre reconnoiſſance, ſi j'oſe parler ainſi : je ne voudrois pas, ſans ſon aveu, être la plus riche perſonne de ſon Royaume. M. Deſmarets change toute l'affaire, & ſur cette même affaire, quelle qu'elle ſoit, il me fera trouver une ſomme qui ſera reglée par le Roi : remerciez le donc bien, ma chere tante, remerciez le pour vous, remerciez le pour moi, & l'aſſurez que je ne parlerai point de cette grace, quoiqu'il m'en coute de ne pas montrer ma reconnoiſſance.

N'auriez-vous point au moins la complaiſance de convenir qu'à meſure que les jours s'allongent, ils deviennent plus triſtes ? en voici deux plus ténébreux que la nuit même : il faut eſpérer que le ſoleil luira demain pour nous, ſous les auſpices de M. Voiſin, & qu'il nous tiendra lieu d'aurore : la penſée eſt poétique & convient au lit d'ange dans lequel notre aurore repoſe.

Je me ſentois quelque reſte de beauté : mais elle vient de tomber par la lecture de vo-

tre billet : je comptois au moins ſur une petite muſique ce ſoir, je tournerai donc mes pas du côté de M. & de Me. Voiſin, ce qui ſera ſuivi d'une viſite à Me. la Pr. de Conty, ne pouvant tarder davantage à y aller : j'eſpere que vous aurez bientôt votre tableau, & je me fais un grand plaiſir de celui qu'il fera. Je ne puis me réſoudre à voir Me. la Princeſſe, par la colere où je ſuis du mal qu'elle nous fait aujourdhui : nous en dirons de *bonnes* demain de tous ces gens-là : c'eſt ma conſolation. Dans la vigueur où je ſuis, Chaillot m'auroit fait tous les biens du monde ! & j'aurois remis volontiers mes coquetteries à un autre jour.

LETTRE XXVI.

JE ne vous ai point voulu agacer ce matin, parce que j'ai cru que le repos & la retraite vous étoient abſolument néceſſaires : je me ſuis même ſouvenue, que vous pouviez avoir beaucoup de lettres à écrire : mais après diné, ſi vous n'avez point de rendez-vous, ne feroit-il pas bien raiſonnable de prendre un peu de recréation, de recevoir une viſite ſi longue & ſi courte que vous la voudrez, de jouer un peu au piquet, ou d'y regarder jouer ? Tout au moins, je m'en flate, pendant le travail de M. de Pontchartrain, ſeu-

le ou en compagnie. Enfin je ſuis à vous d'effet, de volonté, & par mon oiſiveté : je m'offre de tout mon cœur, ſans conſidérer que je ſuis née offerte. Que je vous plains des viſites de demain ! ſi les partager avec vous pouvoit en diminuer le poids, j'irois avec empreſſement. En attendant, je ſuis bien aiſe d'avoir Me. d'Hauſſy : c'eſt toujours avoir quelque choſe de vous. Deux louis, que je vous dois & que je vous porterai, ne vous tenteroient-ils point ?

LETTRE XXVII.

VOTRE maiſon de la Ville ne ſauroit être un rempart contre mes propoſitions. Il n'eſt pas poſſible, quelque affaire que vous y aïez, quelque reméde, quelque repos que vous y cherchiez, qu'il n'y ait un intervalle pour un peu de récréation. L'éloignement ne doit point entrer dans les égards, que vous voulez avoir continuellement, puiſque je me fais porter. Tout ce qui pourroit me retenir, c'eſt qu'en m'offrant, je ſens que je n'offre rien, & qu'en demandant de vous voir, je demande beaucoup. Mon magazin n'eſt pourtant point mal rempli par une petite amie que je vis hier au ſoir. Permettez moi de vous repréſenter ſur le Roi, qu'il ne faut pas toujours examiner bien rigoureuſement le degré d'ennui : il faudroit en chan-

ger comme s'il vouloit *changer de ſotte*, & ſonger, de préference à tout, à paſſer un tems aſſez pénible pour vous : hier il avoit de l'humeur : cela ſe pouvoit-il autrement ? Il étoit accablé de chaud & de laſſitude. Comme il n'y a que la vérité qui puiſſe tirer d'embarras, permettez, qu'ayant oublié de vous dire que Me. d'Eſpinoy a prié Blouin de prendre ſon tems pour demander pour elle une audience au Roi, je vous l'écrive : on me demandera ſi je vous l'ai dit : & j'aurois été toute déconcertée, ſi je n'en avois rien fait : le reſte eſt ſuperflu. Vous ſavez, ma chere tante, mon amitié & ma reconnoiſſance pour elle : & moi je ſais quelque choſe de bien meilleur : c'eſt que vous l'eſtimez, & que vous vous intéreſſez véritablement à ce qui la regarde. Je ferai des amitiés de votre part à Me. de Mailly : & je crois que vous ne m'en deſavouerez pas. A l'égard de Me. de Mioſſens, j'en ſuis ſi honteuſe, que tout ce que je pourrai faire, ſera de lui rendre votre réponſe : après quoi, je couperai bien court. Adieu ma chere tante, toute réflexion faite, je deſavoue le ſentiment que je vous montrai l'autre fois : toutes nos cheres Dames vous demeurent : uſez-en, & pour vous & pour elles, & moi, ſurintendante de vos plaiſirs, je laiſſe ici tous les miens.

C'eſt toujours pour ſon fils que Me. d'Eſpinoy parlera. L'affaire du mariage eſt tombée : il n'en a pas été queſtion.

LETTRE XXVIII.

CE n'eſt pas troubler le repos que vous m'avez ordonné, que d'avoir l'honneur de vous écrire : il faut bien prendre quelque plaiſir, & je n'en ſache point un plus grand, d'ici à Samedi. Il court un bruit qui m'inquiéte, que le Ml. d'Harcourt fait prendre à l'Armée de vivres comme pour quelque expédition : je le voudrois & le crains. J'ai reçu une lettre de ce Général, qui ne m'en parle pas, comme vous pouvez croire, mais bien de votre ſanté, dont il s'informe toujours avec ſoin : il me prie de vous faire ſa cour, de vous aſſurer de ſes reſpects, & de vous répéter ſouvent que, s'il ne vous écrit point, c'eſt par égard pour vous. Il couroit ces jours-ci à Verſailles un bruit, qui n'eſt, je crois, qu'une ſottiſe : mais les ſottiſes embarraſſent quelquefois les têtes foibles : on dit qu'il y a des partis répandus & des gens cachés aux environs de Paris : M. Blouin devroit ſans rien dire faire tenir des gardes de chaſſe ſur le chemin de St. Cyr, le matin & le ſoir, pour plus grande ſureté.

Je ne me porte point trop mal, quoique

mon mal ne ſoit pas ceſſé. J'eſpere que j'en ſerai quitte avec du repos & de l'ennui : reméde que j'obſerve exactement. Je me tranſportai hier en eſprit chez M. Deſmarets : il doit être bien content de la défenſe de ſon gendre : ſi nous pouvions la rendre encore plus glorieuſe! J'avoue que je le ſouhaite aſſez pour paſſer par-deſſus mes craintes particulieres. Il ne manquoit à votre grande lettre, que quelques mots de Me. la Ducheſſe de Bourgogne : pour la mienne, je crois que vous trouverez que tout y eſt ſuperflu. De quoi s'aviſe M. de Ponchartrain d'être long, ſans que nous en profitions ? La belle ſoirée perdue ! Je ſuis ſortie de chez moi avec une confiance merveilleuſe, Me. de Dangeau m'a fait rentrer dans ma miſére. Mais eſt-il poſſible que le Roi ne fut pas charmé de nous voir ? Quoiqu'il en arrive, les quatre heures, qui reſtent juſqu'à dix, nous paroitront plus longues qu'à l'ordinaire. Si j'en ſuis malade, c'eſt par amitié pour vous : M. Fagon en convient : tant les triſteſſes de ma chere tante frapent l'imagination de la petite & très-tendre niéce !

LETTRE XXIX.

JE ne ſuis point contente d'avoir paſſé mon après-diné à amuſer notre Ducheſ-

fe : j'allois y renoncer, quand vous êtes partie : nos Dames m'ont quittée presque en même tems que vous. Je réfléchis sur votre semaine : & je ne la saurois trouver bien ordonnée, qu'il n'y ait un peu plus de la petite niéce : pourquoi n'en pas vouloir quelquefois avec la petite famille ? Elle seroit aussi hébetée au jeu que vous le voudriez : elle travailleroit si sagement, elle écouteroit, ou feroit la lecture avec tant de plaisir ! Enfin (& c'est peut-être bien là le meilleur pour la faire recevoir) elle partiroit au moindre signe. Si vous voulez la laisser au monde, elle vous assure, sans hipocrisie, qu'elle retrouvera pour lui encore plus de tems qu'il ne lui en faut : elle ne voit, après tout, les cabales, qu'elle voit assez avec vous, ou ces Maréchaux de France, qui ne la charment pas au point de ne s'en pouvoir passer : elle craint les Ministres : elle n'aime point les Princesses : si c'est le repos que vous lui voulez, elle n'en trouve qu'avec vous : si c'est sa santé, elle y trouve son régime & sa commodité : en un mot, elle trouve tout avec vous, & rien sans vous. Après ce sincere exposé, ordonnez, mais non pas en Néron.

Savez-vous qu'il est arrivé un courrier d'Angleterre ? Des connoisseurs en phisionomie prétendent que les nouvelles sont excellentes : & malgré tant de biens qui nous arri-

vent, vous nous mettez en pénitence. Je me porte à merveille aujoudhui. Je me ſuis ſi bien miſe à l'ombre, que je ne vois goute en vous écrivant. Vous voudriez bien ne pas voir plus diſtinctement ce M. de Pontchartrain, ſi ſavant dans l'art d'ennuier.

LETTRE XXX.

DE ME. DE MAINTENON.

JAI trouvé Me. de Dangeau ſi triſte au dîné & au jeu, que j'ai cru le devoir finir : n'eſt-ce point qu'elle ſe trouve encore mal? 1711.

Me. la Dauphine vient de me conter la converſion de Me. de Liſtenoi *. Comme je connois l'amitié que vous avez pour elle, & que je ſuppoſe qu'elle en a pour vous, donnez lui des bons avis, empêchez la de ſe jetter dans aucunes extrémités : qu'elle prenne une pieté ſimple qui puiſſe durer : ne la laiſſez pas jetter dans les nouveautés : enfin, ma chere niéce, aidez la dans le plus grand deſſein qu'elle puiſſe avoir, & qui me donne une grande joye par rapport à elle, & pour Me. la Dauphine. Je compte d'aller à St. Cyr, il faudroit jouer le ſoir.

* Elle étoit fille de Me. la Comteſſe de Mailly, niéce de Me. de Maintenon, & ſœur de mesdames de Mazarin & de Polignac.

Je souffre, toute les fois que Me. de Dangeau parle au Roi ....de Me. de ....il fait .... que Me. de Dangeau n'ignore pas: ainsi, il regarde ces discours affectés comme des piéges: & il n'aime point cela. Me. la Princesse me dit hier que Me. d'Orléans ne se soucioit pas que son fils allât à Marli. Je lui contai ce qui s'étoit passé là-dessus: elle en fut fort surprise: cette grande Princesse, sans s'expliquer ouvertement, me fit entendre qu'elle est très-instruite de tout ce qu'on dit de plus secret. Si Me. de Levi n'est point arrivée, il faut avoir votre cousine, & m'armer de patience: car ma surdité m'est fort inutile contre sa bruïante conversation.

REPONSE.

Il est vrai que j'aime fort Me. de Listenoi, & qu'outre les raisons de proximité, j'ai été très-touchée de l'amitié qu'elle m'a témoignée depuis que je suis ici: elle a de l'esprit, & est très-capable de réflexion. Je lui ai déja parlé conformément à ce que vous m'écrivez: je crois que vous en serez contente par la suite. Celui, qu'elle a choisi pour faire sa confession générale, ne m'est connu que par la confiance de presque toute ma famille: je l'ai vue assister à la mort Me.

de St. Hermine & ſon fils : il m'a paru d'un caractere doux & raiſonnable : nulle âpreté dans ſa dévotion : les livres, qu'il a conſeillés juſqu'à préſent, ne ſont point ſuſpects : j'eſpere enfin, ma chere tante, que vous en ſerez contente, & par rapport à elle & par rapport à votre Princeſſe, qui mérite bien toute l'amitié que vous avez pour elle, & même toute la prévoiance & la ſollicitude que cette amitié vous donne.

LETTRE XXXI
DE Me. DE CAYLUS.

LE Ml. de Joyeuſe ſe meurt, ou eſt 1710.
mort. Son gouvernement, le retour du Ml. d'Harcourt, le beſoin qu'il a des graces du Roi, à cauſe du délabrement de ſes affaires, & du nombre exceſſif d'enfans que vous lui connoiſſez, ſans ceux que vous ne lui connoiſſez pas, ſa ſanté que le chagrin a fort altérée : voilà, ma chere tante, ce qui m'occupe en ce moment, mais avec tant de vivacité, que ma main s'eſt portée, comme malgré moi, à ma plume. La perte du gouvernement de Tournai ne pourroit-elle point fournir une raiſon à oppoſer aux prétendans, qui ne ſont pas dans un pareil cas ? Vous êtes vous-même, ma chere tante, trop bonne amie pour ne pas pardonner les

imprudences qui n'ont que ce motif : ainsi je ne saurois être en peine de vous exposer mes inquiétudes & mes desirs. Voilà un billet bien indiscret : heureusement je ne m'en aperçois qu'après l'avoir écrit.

LETTRE XXXII.

NOTRE petite amie est toujours malade : elle est pleine de confiance & de courage : elle croit que cela sera le dernier accès de son mal. Je suis passée chez vous pour voir si un peu de piquet, tiré de ma poche, seroit rejetté. Mais vous n'êtes pas revenue de votre thébaïde : & tout se met en mouvement pour le retour du Roi. Il a travaillé : il ne sera pas question de joie de tout le jour. J'ai diné chez M. Desmarets : je n'y allai point hier : il est triste, & piqué contre les Généraux : je m'imagine qu'il a besoin de vous voir. Je crois sans peine que c'est un reméde à tous maux. Je joue d'un grand malheur. Les visites me viennent toujours dans le tems de vos messages. Je n'avois pu que parcourir votre lettre : mais enfin je l'ai lue à mon aise, & j'en suis enchantée. Le motif, que vous me donnez pour adoucir mes maux, est bien flâteur pour moi : mais ce n'est ni celui-là, ni la peur de devenir insupportable à ceux qui ont la bonté de s'y inté-

reſſer, qui me fait aſſurer que ma ſanté eſt bonne : c'eſt qu'en effet, ma chere tante, je ſuis en état d'aller chez vous, & d'être couchée, ſi vous voulez me menager pour le brelan. Je crois qu'après que vous m'aurez un peu dorlotée, je ſerai en état d'entreprendre une plus grande fatigue. Enfin je ferai tout ce que vous voudrez : & je n'irai chez vous qu'avec une volonté bien ſouple entre vos mains. Il eſt vrai qu'une rentrée dans le monde pour George Dandin, ſera tout à fait bienſéante. Auſſi il y a long-tems que je la méditois. Mais ce ſeroit trop écrire, & je vais me conſerver. Je veux me flâter que le Roi ne me reconnut point hier : j'aime mieux qu'il en coute à mon viſage, & pouvoir ſupoſer qu'il auroit eu la bonté de me dire un mot.

LETTRE XXXIII.

QUE n'ai-je toutes les graces d'un eſprit léger, pour introduire dans votre ſolitude la plus légere de toutes les quenouilles ? elle eſt jolie, ſi vous voulez : mais après cela, elle vous eſt donnée par une perſonne, qui, quand elle ſera à votre côté, voudroit bien ne la pas perdre de vue, & dont la ſituation préſente n'eſt pas fort agréable, & qui peut vous aſſurer qu'elle comp-

te se divertir aujourdhui comme on ne se divertit point. Que peut-elle voir en effet, que des femmes dont le sistême est si différent du sien, qu'elles ne peuvent jamais être à l'unisson : fut-ce même sur les fichus & sur les coëffures. Je m'entendrai dire que j'ai un visage à faire contre, vous savez bien quoi, & que si aujourdhui, ou demain on étoit dans l'état où je suis, on sauroit prendre des spécifiques que les médecins de la cour ne donneront jamais ; mais c'est trop discourir : partez, ma quenouille : il n'y a point d'ironie à dire, que je vous envie : rien n'est plus vrai. Parlons sérieusement : voici une chose qui m'embarasse : c'est la De. de St. Pierre, qui part demain au soir, avec un regret infini si elle ne vous voit pas : le mérite, qu'elle a acquis dans ses voyages, me met fort dans ses intérêts : & son prompt départ vous mettroit à couvert des suites : cependant je ne veux point, comme vous dites quelquefois, péïer de votre personne pour me faire valoir à Utrecht.

Passe pour le cedra envoié à Me. de Dangeau, passe encore pour toutes les caresses : il faut avouer que toute sa personne y invite assez : mais St. Cyr : & St. Cyr sans moi ! quelle nouvelle ! je sens, en ce moment, la jalousie la plus vive, l'envie, jeune fille d'enfer, &

Tout ce que la rage fait dire
Quand elle eſt maîtreſſe des ſens.

J'avois une légere eſpérance de pouvoir moi-même vous rendre cette lettre du Ml. d'Harcourt : mais n'ayant pu avoir l'honneur de vous voir, je crois, comme elle ne gagneroit rien à vous être préſentée de ma main, qu'elle ne perdra pas non plus à vous être envoieé : il me mande qu'il ſe plaint à vous de ce que mon importance m'empêche de lui écrire. Je viens de chez M. le Dauphin : on m'a refuſé la porte : les exceptions ſont dangeureuſes : l'appétit eſt revenu : il ſe joue avec beaucoup de gayeté : tranquiliſez vous donc ma chere tante, je n'ai rien appris d'aujourdhui. L'indignation continuë parmi les honnêtes gens : les autres traitent ce crime de bagatelle. Je ſai bien mauvais gré au Soleil de luire avec tant d'éclat dans mon cabinet, quand vous n'y êtes pas.

LETTRE XXXIV.

IL y a bien long-tems, ma chere tante, que je n'ai eu l'honneur de vous voir, & il s'eſt paſſé tant de choſes qui en ont prolongé la durée, que j'ai toutes les peines du monde à comprendre qu'il n'y a pourtant que trois jours. Vous avez eu la fievre cette

nuit : vous l'aurez encore ce ſoir : vous avez joué au piquet ſans moi. L'accident, arrivé au maréchal d'Harcourt, tient auſſi une place conſidérable dans la durée de ce tems, mais j'ai appris que nous dinerons demain avec vous : nos dames y comptent. Si vous vouliez ajouter à cette conſolation celle de nous avouer, que vous avez trouvé M. Pelletier, tout court qu'il eſt, un peu long, nous aurons lieu d'être contentes de vous. J'eſpere que je vous montrerai bien-tôt un ouvrage, qui vous fera voir que mes peines, tant de corps que d'eſprit, ne m'empêchent pas de penſer à ce qui vous peut plaire. Je ne vous demande point de nouvelles du Ml. d'Harcourt, parce que Me. de Villefort vous en a dit de ma part : il prend demain de l'émétique, & part après demain. Vous êtes ſeule : je voudrois bien que votre cabinet fut auſſi inacceſſible aux lettres & aux triſtes penſées qu'aux perſonnes, pour m'y tranſporter en corps, en eſprit, & en argent, ſi vous le voulez. Eſt-il vrai que vous n'avez que le tête à tête de Janeton pour toute reſſource ? Quand vous me voudrez, Mlle. d'Aumale m'appellera par la cheminée ...... Voilà vos ordres. J'accepte avec plaiſir la partie que vous m'offrez, quoique fondée, ſi je ne me trompe, ſur un principe qui n'a rien de bien agréable, ni dont je puiſſe con-

venir. La fin de votre billet eſt d'une injuſtice extrême : je n'y puis faire d'autre réponſe que celle-ci :

Et Phedre dans ſon cœur me rend plus de juſtice.

Je ſuis auſſi touchée de votre derniere bonté, que ſi je n'y étois pas accoutumée. J'ai appris des choſes qu'il eſt bon que je vous diſe, & que je ne puis écrire.

LETTRE XXXV.

JE VIENS d'éprouver tout à l'heure l'eſpece de crainte qu'on a pour les gens qu'on aime : vous aviez envie d'être ſeule, & je n'ai oſé vous dire que j'aurois été bien-aiſe de vous parler un moment : j'ai donc recours à ma reſſource ordinaire, pour vous rappeller une converſation que j'ai eue avec vous dans la forêt de Fontainebleau. Je vous dis, ma chere tante, que je n'avois d'autre vue en ce pëis-ci pour moi, que celle d'y jouir de votre commerce, mais que j'y avois une extrême paſſion d'y attacher mon fils auprès de M. le Dauphin, ce qui ſeroit très-important pour lui, ſoit que je le marie, ou ne le marie pas ſi-tôt. Si M. de Caylus vivoit, il ſeroit encore menin : grace, qui, comme vous ſavez, ne lui avoit été accordée que par vous & pour moi : mon fils a les mêmes raiſons, & n'a pas les mê-

mes sujets d'exclusion. Si le Roi ne rend pas à M. d'Antin une place dont il s'étoit défait, & qu'il n'y ait personne dans la famille pour qui il la demande, croiez-vous, ma chere tante, que j'y puisse penser & que j'aye quelques démarches à faire? ou croiez-vous qu'il faille attendre que mon fils soit un peu plus connu? Je vous expose mes pensées assez mal digérées, parce que je sai que je ne hazarde rien avec vous: mais surement après vos bonnes graces, il n'y a rien que je souhaite plus passionément, que de voir mon fils attaché à M. le Dauphin.

Le Roi va tirer. Me. la Dauphine se porte assez bien: j'ai eté savoir de ses nouvelles: elle m'a fait l'honneur de me faire entrer: & je puis vous assurer, ce que vous croirez, sans peine, qu'il n'y a rien de plus fleuri que son tein: je crois, qu'elle alloit se remettre au lit: elle compte pourtant vous aller voir. Me. de Villacerf s'est évanouie véritablement en entrant dans sa chambre: j'y étois encore: l'émotion de cet accident, jointe à la foiblesse de mes jambes, m'a presque invitée à en faire autant. Vous aurez ce qui fait le plaisir de votre jeu: je n'ai osé convier Me d'O: nous aurons Me. d'Elbœuf.

LETTRE

LETTRE XXXVI.

IL eſt vrai qu'on ne ſauroit trop prendre garde devant qui on parle, ni trop peu parler : mais je ſuis affligée de tout ce qui vous confirme dans la crainte que vous avez du monde : un peu de ſocieté vous eſt néceſſaire. On eſt bien à plaindre de voir au travers d'un nuage, ſurtout quand il eſt auſſi aiſé de l'ôter ! Il me ſera aiſé de vous obéïr à l'égard de Me. d'Hauſſy. Sa douceur, & l'envie qu'elle a d'aquérir du mérite, donnent une grande facilité & un grand courage pour les avis : elle me paroît lire avec plaiſir des livres de pieté : je ne m'incommode en façon du monde pour elle : elle eſt ſouvent dans ma chambre, comme n'y étant pas pour moi. Soyez aſſurée de ma protection à la chancelerie, & que je ſeconderai de mon mieux les grandes vues que vous avez à la cour : il eſt bien vrai qu'elles ſont grandes, & que je ſerois bien heureuſe, en les ſecondant, de les imiter dans leur perfection.

L'adieu eſt bien long juſqu'à demain : n'y a-t'il point de chancelier en robe courte, qui me ſoit favorable ? Croiez-vous, ma chere tante, que l'impatience, que j'ai toujours de vous voir, ne ſoit pas redoublée par ce que vous avez eu la bonté de m'écrire ? ſi les

moindres choſes qui me viennent de vous me vont au cœur, jugez de l'effet de votre derniere lettre. Je n'avois garde de parler de ce qui regarde M. & Me. Deſmarets : j'eſpere que vous ſerez, de plus en plus, perſuadée que je ſais me taire. Me. de Remiremont m'a prié de ſavoir de vous, ſi vous n'auriez point à St. Cyr quelques demoiſelles, qui, ne voulant point être Religieuſes, & ne pouvant ſe marier, voudroient quelques prébendes de Remiremont : elle ſeroit ravie d'en avoir : vous ſavez qu'il faut les preuves des meres.

LETTRE XXXVII.

Me. de Caylus.

1712. POUR cette fois, le balot eſt arrivé : le Roi eſt au conſeil : profitez de votre ſolitude : nous irons l'interrompre, dès qu'il nous ſera permis.

Me. de Dangeau.

M. Ducas, qui ſe porte bien avec ſes lingots, nous ouvrira les portes, à ce que je penſe.

Me. de Caylus.

Le balot eſt chez vous à la Ville. Mais M. de Torcy n'y étoit plus : nous allons lui écrire.

ME. DE DANGEAU.

On le mettra dans le traité de paix : là, là, vous voilà interrompue dans votre solitude : & c'est tout ce que je veux.

ME. DE MAINTENON.

Je suis plus qu'interrompue, je suis inquiéte : pourquoi un conseil ? Seroit-il arrivé de snouvelles ? Je ne puis croire qu'elles soient mauvaises : vous êtes de si belle humeur !

ME. DE DANGEAU.

On n'a pu achever le conseil, il n'y a rien de mauvais. Il me semble que vous devriez savoir que M. Ducas est en sureté : il est à la Martinique.

ME. DE CAYLUS.

Ecrivez encore quelque chose, ou tout au moins renvoiez ces quatre belles lignes, pour que nous ne les perdions pas, quelle honte qu'elles nous fassent.

ME. DE MAINTENON.

Voulez-vous de mon diné ?

ME. DE DANGEAU.

En pouvez-vous douter, quand ce ne seroit que pour ne pas vouloir du nôtre ? Je vous promets de n'avoir pas tout mon esprit dans mon estomac.

LETTRE XXXVIII.

SOIEZ en repos, ma chere tante, ſur le perſonnage que je vous ferai faire : je ſuis auſſi délicate que vous-même, & beaucoup plus, que je ne le ſerois pour moi. J'aime bien Me. de Dangeau, mais ſi je ne voiois qu'elle trouve ſon plaiſir avec vous, ſi je ſoupçonois qu'il y entrât de la complaiſance, des égards, de la conſidération, autre choſe enfin, que la véritable amitié & le gout perſonnel, je ne vous la propoſerois pas. Elle ſera avec ſa famille juſqu'à la promenade : c'en eſt autant qu'il lui en faut : ſa véritable récréation eſt d'être avec vous. Savez-vous, ma chere tante, qu'en vous abimant, c'eſt nous jetter, nous autres, dans un puits? Avec Me. Voiſin! miséricorde! Vous me faites tranſir : nous y dinerons demain : elle l'accepte avec plaiſir, nous mande-t'elle, & c'eſt bien fait de lui donner le pas : j'irai un peu fourrer là mon nez pour la compagnie. Je reviens aux perſonnages : vous faites celui que vous avez toute votre vie fait, le ſeul qui vous convienne, celui de ravir & de charmer, au moins nous autres, & tous ceux qui ne ſe ſoucient que de ce qui s'écrit dans la gazette. Vous êtes-vous ſouvenue de Ste. Marthe ma patrone? J'ai reçu un bouquet de Mlle. d'Aumale : mais je voudrois

vos prieres & les siennes. Est-ce la grande solitude aujourdhui, ou une solitude mitigée ? Le tems s'écoule, & je n'entends parler de rien, je crains. . . . . .

Les gens, qui n'ont qu'une affaire, sont dangereux, & quand l'oisiveté s'y joint, c'est encore pis : ces réflexions ne m'empêchent pas de revenir à la mienne : que les autres vous soient insupportables, je vous le passe : mais que vous le soyez aux autres, voilà ce que je ne puis supporter. Est-il possible, après les nouvelles d'hier, celles d'hier au soir, & ce que vous a dit votre petit doigt ce matin, que vous ayez des pensées si noires & si injustes ?

REPONSE.

CE n'est ni chagrin, ni humilité, qui me fait refuser Me. d'O : c'est une persuasion bien fondée que les Dames se divertissent mieux chez elles que chez moi, ce qui est très-raisonnable. Il n'en est pas de même de vous, ma chere niéce : je voudrois vous avoir : & il est cruel qu'un plancher soit assez fort pour nous séparer, & pas suffisant pour empêcher le bruit. J'ai emporté ce matin les clefs de ma chambre dans ma poche pour vous sauver de Janneton. Si M. Boudin vous permet demain la messe, j'y consens, à con-

dition que vous ne ſortirez pas de la niche, ne bouffez pas tant qu'à l'ordinaire, afin de pouvoir vous mettre un moment à genoux : & qu'on vous place comme moi au bas de l'Egliſe : il faut enſuite vous mettre au lit, & nous attendre ſur les trois heures. J'ai paſſé une douce journée avec Mlle. d'Aumale : j'ai eu une heure quatre petites filles d'Avon : la plus grande, qui m'a paru la plus ignorante, nous a dit, qu'au long de la journée elle offre ſon travail & ſes peines à Dieu : n'eſt-ce pas là être bien avancée ? M. le Chancelier eſt avec le Roi, mais ce ſont gens où il y a peu de ſureté : ils en ont peut-être pour trois heures, & ſe ſépareront peut-être dans une demie heure : ce ſont ces incertitudes-là, qui me tuent. Ce ſeroit une fin bien heureuſe de vous dire qu'il n'y en aura jamais dans l'amitié que j'ai pour vous : ce qui ſe raporteroit, & à l'incertitude & à la fin : mais on n'y fait plus tant de façon, & pour finir à la mode, j'ai l'honneur d'être &c.

LETTRE XXXIX.

ON me dit, en ce moment, que le Roi va chez vous à cinq heures, qu'il a travaillé avec ſon Miniſtre. Ainſi nous ſommes ſans eſpérances. Cependant comme on

ne s'en défait pas aifément, je vous donne avis que je fuis chez moi, que je n'en partirai point, parce qu'une agréable fimpathie, m'a donné un mal auquel vous êtes encore moins fujette que moi. Il eft tems de renouveller les fonds. Mais fans reproche nous avons bien joué, & bien perdu pour cent francs : auffi ne craignez pas, que je vous en redemande fi-tôt. Je ne fai du tout quels beaux yeux vous ont fi fort éblouie. Il n'en eft guere qui faffent tant d'effet. En gardant le lit, je me fuis préfervée du froid, & préparée à la grande journée de demain : celle d'aujourdhui m'a paru trifte. Et en vérité, je n'en trouve de bonnes que celles où je *cabale*. Des pilules, que je pris hier au foir, & qui n'ont pas eu la complaifance de faire leur effet de bonne heure, feront que vous n'aurez que les *cheres Dames*. Je ne leur porte point d'envie, car je ne fuis point envieufe de mon naturel. Mais je voudrois bien partager les plaifirs de votre foirée, & être témoin de votre déconfiture. Vous voiez, Madame, que le préfent ne me fait pas oublier l'avenir, & que le plaifir de vous voir aujourdhui eft déjà paffé, quoique je n'en aye pas encore joui.

Je vous ai envoié un livre fi fort à la hâte, que je n'ai pu vous avertir de paffer la généalogie de l'auteur, & de lire fur-tout les no-

tes : j'eſpere qu'elles vous amuſeront : elles tiennent plus de place que tout le reſte du livre. Il eſt vrai que la Ducheſſe de Noailles a donné un peu de vie : mais je ſentois qu'elle prenoit ſur la mienne : je me porte pourtant bien ce ſoir. Je vous envoie ce livre, que l'abbé Geneſt vouloit vous préſenter : je m'en ſuis chargée, pour vous épargner une révérence & un compliment dans quelque paſſage.

M. d'Harcourt n'eſt pas ſans eſpérances, que les affaires du Nord ne forcent l'Empereur à faire auſſi promptement la paix que vous le deſirez, mais qu'il faut toujours s'attendre qu'il réſiſtera le plus qu'il pourra. La Ducheſſe de Noailles vous prie de croire que l'Ambaſſadrice, à qui elle donne à ſouper, n'aura les entrées chez elle que long-tems après que vous en ſerez ſortie. Dans le tems que Mlle. Leger eſt entrée, j'allois mettre la main à la plume. Un raion de Soleil, qui paroit aſſez mal à propos, me donnoit de belles penſées. Je ne verrai donc point mes cheres Dames, diſois-je ; & elles n'y gagneront rien. Point de reſſource. Il n'y a rien où ſe reprendre. Mlle. Leger vous aura fait le détail de mon ſoulagement. Mais j'en aurois beſoin d'un autre. Qui ne vous voit pas, ne goute rien. J'ai donc un regret infini de ne pouvoir partager avec vous le dos de M. Pelletier. Vous devriez bien envoier chercher

cette grosse d'O. Pour moi, je suis très-contente que vous vous accommodiez des niaises, & je renonce au premier rôle. On ne sauroit donc être tranquille un seul jour. Le moïen que je me repose ! Vous avez donc la fievre. N'est-ce point assez que mon estomac me reproche les vilaines asperges ? Il faut que mon esprit me les reproche aussi : je suis dans les remords, dans la crainte, & bien peu d'espérance pour demain. Nous n'avions garde de ne pas vous ordonner de diner demain avec nous. Et je ne vous conseille pas de vous commettre à notre empire, quand vous ne voudrez pas nous voir. Nous en sommes des plus affamées. Pour moi, je sens que ma santé en a grand besoin.

LETTRE XL.

J'AI vu dans ma chambre tout à la fois le plus grand des Princes, une Dauphine, plus aimable que celle dont Me. de la Fayete sut faire un portrait si charmant, un Dauphin, l'effroi des courtisans & les délices du peuple, ma tante, & ma tante jouant au piquet pour m'amuser, Me. de Dangeau : enfin que me manquoit-il ? & que me reste-t'il que le souvenir de ma gloire & de mes plaisirs passés ?

Notre affaire n'est pas faite : mais nous

eſpérons qu'elle ſe fera. Il y a quelque apparence, que Me. la Ducheſſe de Berri n'aura pas le ſoû, qu'elle parlera à Mr. le D. de Berri, que Me. de Pompadour arrivera avec cette éloquence qui charme M. Fagon, & que Me. de la Vieuville ſera dans nos intérêts. Voilà où nous en ſommes. Je n'ai, ni vos inquiétudes, ni votre courage.

LETTRE XLI.

1714. L'AFFAIRE de Me. de Gouvernet eſt bien traverſée : le compte, que je vous en veux rendre, n'eſt que pour continuer à vous en inſtruire, comme je le ferois dans une converſation.

M. de Torcy a rendu la lettre de Me. de Gouvernet la grande-mere, & a fait au Roi la recommandation de la Reine d'Angleterre. Le Roi a répondu qu'il avoit entendu parler différemment de cette affaire par M. Voiſin & par M. Deſmarets, mais qu'il falloit qu'il la rapportât au Conſeil d'état. Cet incident eſt fort mauvais pour nous, parce que nous aurons contre nous M. le Chancelier & M. Deſmarets, ce dernier par un banquier de Lion à qui Me. de Virville a marié ſa fille : ce banquier eſt riche & dans les affaires, homme d'eſprit & de reſſource, & très-bien avec le controlleur-général, qui

pourtant n'auroit naturellement rien à voir dans cette affaire. Il n'est question que d'obtenir, ou d'empêcher que le Roi ne fasse pour cette succession ce qu'il a fait à la mort de l'autre M. Hervart, dont vous vous souvenez bien, puisque vous l'obtintes du Roi. Nous en avons le brevet, que j'ai fait voir à M. Voisin : les mêmes raisons subsistent : & la conjoncture est plus favorable par la considération de la Reine d'Angleterre & par les malheurs de Me. de Gouvernet, qui n'a plus que cette ressource, & qui, comme vous savez, n'est pas moins digne d'estime que de pitié.

La grace, que Me. de Gouvernet demande au Roi, ne la favorise en rien personnellement : puisqu'aucuns des effets de la succession de son frere ne doivent sortir du Royaume. Elle la met seulement en état de rendre justice à sa famille, & de faire un partage conforme aux loix, à l'ordre naturel, & aux usages reçus parmi des gens de cette condition : ce qui par un cas particulier, & qui demande une attention digne de la bonté & de la justice de S. M., ne se pourroit plus espérer, si Me. de Gouvernet étoit jugée morte civilement, sa représentation n'aiant point de lieu dans la coutume où les biens du sieur d'Hervart sont situés. Me. de Gouvernet sa sœur n'héritant point, cette

grande ſucceſſion, paſſe toute entiere à l'abbé de Gouvernet & à Me de Virville ſa ſœur, M. le Marquis de Gouvernet étant mort, il y a pluſieurs années. La Marquiſe de Gouvernet, qui eſt à Londres, diſpoſera de ſon bien, ſelon, ou contre les loix. Si c'eſt ſelon les loix, le Roi, qui ne veut que la juſtice, la verra ſatiſfaite : ſi c'eſt contre, tout ce que Me. de Gouvernet aura fait deviendra nul.

LETTRE XLII.

ZEphir eſt arrivé tantôt dans ma chambre avec une ſi grande quantité d'oranges, qu'il en gémiſſoit ſous le poids : mais je n'ai pu y donner, en ce moment-là, toute l'attention que j'aurois voulu. M. de Contade étoit dans ma chambre : & vous croiez bien que j'avois quelques queſtions à lui faire : je lui en ai fait ſur M. le Duc, dont il m'a dit beaucoup de bien : il ne ſavoit rien des lettres, ni interceptées, ni reçues, ni écrites : & ce n'eſt qu'ici qu'il l'a appris. Il m'a dit auſſi beaucoup de bien du Comte de Mailly, ſans que je lui en parlaſſe : de mon fils, il n'avoit garde de m'en dire du mal. A M. de Contade a ſuccedé M. le Ml. d'Harcourt, qui m'a propoſé de faire apporter ſon diné : j'y ai conſenti : un inſtant

après, Me. la De. de Guiche lui a envoyé demander la ſoupe : je me ſuis trouvée tout à coup dinant en très-grande compagnie : mais la fin du diné du Roi m'a tirée d'intrigue. Je ſuis ſeule, & je reviens auſſi-tôt à l'envie que je porte à Fanchon : mais M. Thibault, homme très-conſiderable dans mes affaires, entre dans ma chambre avec une liaſſe de papiers à faire trembler. Vous quitter pour lui, eſt une action ſi héroïque, qu'elle demande récompenſe. Un peu de piquet ce ſoir, pendant le travail de M. Voiſin, me paroit néceſſaire à toute la *Cabale*. Je ne ſçai pourtant, ſi Me. de Dangeau ne voudra pas ſe repoſer : mais je fais ſi bien ſans elle, que ſi vous donniez tant ſoit peu moins à vos paſſions, vous en ſeriez bien-aiſe. Puiſque j'ai la plume à la main, il faut que je vous écrive une choſe que je ne trouverois peut-être de long-tems à vous dire. Eſt-il vrai que notre ami M. le Gendre a une mauvaiſe affaire ſur le corps ? qu'il court riſque d'être révoqué ? j'en ſerois vraiment bien fâchée : c'eſt le petit Bontems qui me l'a dit. Adieu, ma chere tante : je vous quitte pour M. Thibault : & en vérité, il ne vous vaut pas.

LETTRE XLIII.

1714. LA Ducheſſe de Noailles ne ſauroit encore ſortir aujourdhui, moins pour ſon mal, que pour quelque choſe qu'on a mis à ſon pié : & ce quelque choſe n'eſt point un parfum. J'en ſuis bien-aiſe, je vous l'avoue. J'aurai une raiſon indiſpenſable d'aller chez vous, ſur-tout après l'alarme de ce matin. Je me porte ſi bien, que ſi je ne craignois de vous déplaire, j'irai à l'inſtant vous dire tout ce que je ſai. Le Roi n'ira-t'il chez vous qu'à trois heures? De là dépend ma ſortie pour éviter quelque pas de plus. Voiez combien je me ménage & vous obéis. Votre retraite eſt-elle ſimplement de repos pour éviter les importuns du château? Je vous envoie une lettre de M. de la Feuillade : il eſt pénétré de reconnoiſſance pour vous. Il n'a pas tort. Que je ſache au moins de vos nouvelles.

REPONSE.

J'ai une médecine à prendre, à rendre, & beaucoup de lettres à écrire : je ſuis aſſez libre avec vous, pour n'y avoir nulle contrainte : mais je n'ai point aſſez de pouvoir ſur moi pour me livrer aux écrits ennuieux, quand je ſuis à portée de vous entretenir : conſervez-vous donc pour ce ſoir, pendant la

longue séance de M. de Pontchartrain. M. le Duc de la Feuillade est reconnoissant de peu de chose : je voudrois de tout mon cœur qu'il fût content.

LETTRE XLIV.

IL y a plusieurs jours que je garde cette lettre du pauvre Bonrepos pour vous la lire moi-même. Je m'imaginois que vous en seriez moins importunée, & qu'il seroit plus court de retirer sur le champ celle qu'il veut faire donner au Roi. Mais cette maniere d'abréger est comme la négligence de Me. de Coulanges. Je vous envoie donc mon paquet, qui ne vous est présenté que pour que vous soiez informée, en cas que le Roi vous en parlât, & vous aurez la bonté de me renvoier la lettre qui est pour lui. Puisque la vertu nous manque, montrons lui que nous sçavons nous en passer : adonnons nous à un amusement honnête. Je ne sai ce que l'académie dira du mot *acoquinée :* mais j'en sens, moi, toute l'énergie avec vous. La Duchesse de Noailles veut bien vous donner à diner demain. Il ne fumera point dans mon cabinet. J'imagine que votre journée pourra être assez douce, la matinée tranquille, le diné raisonnable, & le piquet charmant. Et comme un de vos grands plaisirs est d'en faire à ceux qui en manquent, & à ceux que vous aimez,

je vous annonce les niaises & les amies fort contentes de la distribution de cette journée.

LETTRE XLV.

JE n'ai point été chez vous, ma chere tante, parce que le nez prié * est encore à naître. Je ne me suis point proposée, parce que le nez proposé est né en ma personne pour vous. Je goute le repos & la solitude, fort aise de trouver qu'elle me plait. J'avois compté faire maigre aujourdhui : on ne l'a pas jugé à propos. J'ai fait un petit diné excellent & fort sage. Je m'en vais faire au P. le Tellier une visite, que je médite depuis long-tems. Je jouerai la comédie ce soir avec plaisir. Quoi? La comédie? M. Voisin, M. Desmarets ne vous donneront pas la moindre envie de jouer au piquet? N'aurez-vous nul égard à tout l'argent que vous gagnâtes hier? Je suis piquée au vif. Vous m'avez insultée dans ma perte, & vous m'y laissez sans aucun égard. La demie est sonnée : M. Voisin est passé il y a long-tems, & je n'ai plus d'espérance.

LETTRE XLVI.

1714. IL y auroit bien des charges vacantes & bien des charges données, avant que je pusse vous joindre : j'ai pourtant un ami, qui

* *Le nez prié.* Les gens qui sont de tout.

veut que je vous parle : c'eſt M. d'Huxelles. Sachez donc que s'il ne demande pas d'être capitaine des gardes, ſon allure, qui n'eſt pas leſte, & les cinq cens mille francs qu'il faut donner, mettent un frein à la paſſion qu'il a toujours eue d'avoir une charge, qui l'attachât auprès de la perſonne du Roi. Si pourtant S. M. lui feſoit l'honneur de penſer à lui, je crois qu'il trouveroit de l'argent, & des jambes, au moins pour trois mois dans l'année. Je vous écris, Madame, dans l'eſpérance de recevoir la récompenſe du ſacrifice que je vous fis hier de ce diné du Roi. J'attends dans mon lit le miſtérieux *Leger* : j'ai de l'éfilé à ma tête pour enſeigne de mes deſirs.

Le repos, le ſilence & le chaud vous ſont néceſſaires : mais il eſt pourtant triſte de n'avoir que la ſeule Fanchon : que ne puis-je me gliſſer ſous ſa forme, pendant l'abſence du dos de M. de Pontchartrain ? je bavarderois : je lirois : mais je ne vous dirai rien du chagrin de M. le Duc, parce que je n'en ſai rien. Selon que les viſites rendront, je vous écrirai, puiſqu'au moins cette maniere de pénétrer juſqu'à vous eſt ſans inconvénient.

Vous devriez bien me permettre de vous envoier Me. d'O, pendant que M. Voiſin travaillera avec le Roi : je ſerois de moitié

avec vous, & ferois ravie de fentir que je joue. J'ai été fi feule, cet après diné, que je me fuis un peu endormie à la fin. Envoiez moi, je vous prie, vos ordres pour demain : m'en tiendrai-je fimplement à la meffe ? Je fuis inquiéte de votre état, ma chere tante : vous n'étiez pas bien hier au foir.

LETTRE LXVII.

1714. VOILA un jour qui reffemble bien à ceux, où je ne dois pas avoir l'honneur de vous voir : on ne voit goutte dans ma chambre, & j'y fuis au coin de mon feu, après avoir diné avec Me. de Dangeau, que vous pouvez voir préfentement fans danger : elle convient qu'il n'y a que le premier afpect qui étonne, & que l'événement d'hier ne nuit à perfonne : il n'y en a de plus aucune dont elle fe foucie : & elle aime affez perfonnellement M. du Maine. Il eft bien fimple, s'il croit que Me. la Ducheffe eft bien aife : je fai qu'il s'en faut de beaucoup, & qu'elle croit que c'eft diminuer le rang de fes enfans, que d'y en affocier d'autres : voilà tout ce que je fai.

Cent francs, que vous gagnâtes hier au foir, ne pourront-ils point mettre quelque fel dans votre piquet ? Je puis vous affurer du

moins que Me. Voiſin en trouve la doſe ſuffiſante. Quoi qu'il en ſoit, vous ne ferez pas mal d'augmenter un peu la compagnie. La pauvre groſſe d'O fit hier la roue au tour de votre niche, juſqu'au moment de la concluſion : Me. Voiſin ne voulut point tourner la tête derriere elle, pour n'être obligée à aucune civilité : il faudra la voir aujourdhui : Me. Deſmarets fit hier une action héroique, mais vous feindrez de l'ignorer. Me. Voiſin profita ſi peu de la leçon que contenoit votre billet, & que ma groſſe tête avoit jugé devoir faire un effet ſi merveilleux, qu'aiant prié Me. Deſmarets, M. de Roquelaure, tout ce que la France a de plus brillant, elle contremanda tout, ſans autre cérémonie, pour venir diner avec vous. Cependant Me. Deſmarets l'envoia prier le ſoir de venir ſouper avec nous : on y vint : on y fut reçu à merveille, & on perdit vingt écus, que nous partageâmes, Me. de Dangeau & moi, en vérité, comme des pauvres. Adieu, ma chere tante : je vous ſuivrois, la mort entre les dents.

LETTRE XLVIII.

QUE dites-vous, ma chere tante, de la nouvelle qui vient d'arriver d'Eſpagne ? Un coup auſſi hardi de la part de la Reine ne

ſait-il pas trembler ? & la deſtinée de Me. des Urſins ne fournit-elle pas de grands ſujets de méditation ? M. de Cambrai eſt très-mal : je ſuis aſſurée qu'on prie bien Dieu pour lui à St. Cyr, & que vous ne vous y oubliez pas. Je ne voudrois pas une autre charge à la cour, ſi les plaiſirs ſe ſoumettoient, comme ils le devroient, au titre de ma charge. Comme nous avons appris d'un bon auteur, que tout eſt ſuppoſition, je ſuppoſe que vous vous divertirez demain. Me. Voiſin m'a fait dire fiérement que vous le lui aviez déja mandé, & que vous n'êtiez pas en peine de ſa réponſe ſur une ſemblable queſtion. Me. de Dangeau ſera revenuë ce ſoir, & pour votre jeu, ſi vous le voulez. Pour moi, je ſuis toujours à votre ſervice ou à votre refus, également contente, pourvû que vous le ſoiez, & que vous ne me traitiez pas en Néron.

LETTRE XLIX.

L'ETAT, où vous êtes ſur le Roi, eſt préciſément celui où je me trouve chez moi : mais après tout, ma chere tante, tenons-nous en à ce que vous voiez : & jouiſſons même de tout ce que le monde convient qu'il eſt beaucoup mieux aujourdhui. Je ne manquerai pas de vous mander tout ce que

j'apprendrai, puiſque vous me l'ordonnez. Je regardois comme un crime d'aller vous entretenir de choſes triſtes : c'eſt ce qui me retenoit la main : les gaies ne viennent point à mon eſprit. Je ſuis dans un état aſſez naturel, & j'eſpere véritablement que je n'aurai que ce qu'il faut. Je ne ſçais point l'heure où Me. de Dangeau arrivera : ſi elle manque, je pourrai fort bien ſortir de mon lit.

M. Boudin a vu diner le Roi, & lui trouve l'air moins abattu, & en tout, aſſez bien. Le Cardinal de Rohan eut hier une converſation avec le Procureur Général, qui mériteroit de vous être rendue : ils ne ſe perſuaderent ni l'un ni l'autre : mais cependant le Procureur Général parut réſolu de faire des efforts auprès du Cardinal de Noailles : s'il eſt ſincére, on pourroit eſpérer plus de lui, que de qui que ce ſoit : il eſt bien cruel de voir que ces gens-là mettent le Roi dans l'état où nous le voyons, & aient en même tems l'inſolence de dire que ce ſont les autres ! Je vous avoue, ma chere tante, que je n'en puis plus : la tête me tourne, mon mal n'eſt pourtant pas dans ſa grande violence : & je pourrois aller ce ſoir, car je ne crois pas que Me. de Dangeau arrive aſſez-tôt, elle ſera fatiguée. Que ferez-vous de Me. d'O toute ſeule ? Mandez-moi ſi vous la voulez.

LETTRE L.

DE ME. DE MAINTENON.

JE me suis fait apporter ce matin (car je me hâte de me dépouiller, de peur qu'on ne me dépouille bientôt) une quantité prodigieuse de robes que j'ai distribuées : je vous envoie ce qu'il y avoit de plus précieux : la palatine d'hermine est très-chaude & très-incommode, parce qu'elle tourne toujours : les mitaines sont trop étroites pour un bras si court : les couvre-pieds sont fort raisonnables : & je n'ai aucun mal à en dire. Je m'en vais à St. Cyr : je compte de revenir chez Me. la Duchesse du Lude : après cela, je viendrai attendre le piquet, pendant que M. de Pontchartrain travaillera avec le Roi. Bon jour, la petite niéce, voilà des oranges, des livres, & l'on a du vous porter des faisans : si je pouvois vous faire des présens plus solides, je le ferois d'aussi bon cœur.

REPONSE.

Je ne sai de quel côté me tourner, pour louer, pour admirer, pour me réjouir : je n'ai jamais vu tant de choses ensemble, ni rien de si aimable : que vos présens sont rares ! mais que vous vous entendez bien à en faire ! la lettre me transporte : la solidité de Dubois a beau me rappeller à la chaleur de la palatine,

à l'utilité des mitaines, aux boutons d'or, aux plus belles toilettes : le billet m'enchante, & il faut l'avoir lû plus d'un jour pour donner attention à tout le reste : les *belles annales* que vous vous êtes fait apporter ce matin ! la solidité ne se trouve pas moins dans vos présens que l'agréable : & tout est pour moi renfermé dans votre souvenir.

Le diné, que je vai faire, me pése trop, & mes regrets pour celui que je perds sont trop cuisans, pour ne vous en pas dire un mot : je crois même que vous auriez une élégie, si je savois faire des bons vers : mon estomac est débile & souffreteux : je n'ai point dormi : j'ai un visage, vous savez à quoi faire contre:cependant il faudra être gaillarde & avoir le mot pour l'étranger. Dès que je serai quitte du *Ragosqui*, j'écris son nom à la françoise, j'irai chez vous, attendre, avec mon ouvrage, ou avec un livre, la récompense de ma docilité : & je vous avertis que je ne prendrai jamais pour moi ce que vous dites hier, qu'il faloit ne vous compter pour rien : vous ne voudriez pas payer la plus belle action de ma vie par une injustice aussi dure que celle-là.

LETTRE LI.

1715. JE ne ſai, ſi c'eſt ſimpatie : du moins, je m'en flatte : mais en liſant ce funeſte billet, qui m'apprend vos coliques & vos tranchées, j'ai été ſaiſie de tranchées & de coliques, qui m'ont fait ſortir de l'Egliſe. Je ſuis ſoulagée & je le ſerois bien autrement, ſi c'étoit un ſigne que vous l'êtes auſſi. Votre billet a de quoi mettre le trouble dans toute une ame, ſenſible, comme je le ſuis, à l'opreſſion où vous tient le genre-humain. Vous ſerez au moins ſoulagée de la part de M. d'Heudicourt, dont les propoſitions ſont très-déraiſonnables, Valincour le lui dira : comme il eſt fort de mes amis, & que je ne puis ſouffrir qu'il ſoit janſeniſte, je l'ai joint avec le C. de Rohan, pour qu'il aprofondit toute cette inique cabale : je puis bien vous répondre, qu'il revient tous les jours de la grande opinion qu'il avoit du C. de Noailles, & que ſes procédés lui déplaiſent beaucoup.

L'agonie du curé de St. Sulpice me trouble infiniment : je regrette la perte que vous faites en lui, celle de l'Egliſe, & la mienne : nous ne ſaurions être un ſeul jour ſans peine. Dans le deſſein que vous aviez hier de vous faire lire quelque choſe qui vous amuſât, je crus ne pouvoir trop vous éloigner de ce ſiécle-ci,

ſiécle-ci, tant par l'antiquité que pour les mœurs : mais je fus jalouſe de mes philoſophes : je me couchai pourtant avec la même obéiſſance, que je me laiſſai, l'autre jour, arranger & mettre à mon aiſe par la main du monde qui m'eſt la plus chere & la plus reſpectable : comment eſt-il poſſible que cette obéiſſance ne vous faſſe pas voir que je ſuis née pour St. Cyr? Le pauvre Ste. Maure eſt enchanté de vous : & ſa reconnoiſſance n'a pas tardé à venir juſqu'à moi. Mr. le Duc d'Orléans, Me. ſa femme, & Me. Sforce allerent à *l'étoile*, il y a trois jours : on ne voulut point de Me. de Caſtres, qui dit avec ſon air doux, *ils vont noyer dans le vin leur grande douleur*. Voilà de ces traits qui la font paſſer pour méchante, mais que je lui pardonne.

LETTRE LII.

JE garderai donc le lit, toute ma vie! je ſuis mieux aujourdhui, mais il faut faire un jour par docilité ce qu'on fait un autre par néceſſité : ce qui gagne inſenſiblement, ou très-ſenſiblement, pour parler comme Me. de Monteſpan, toute l'année. Je viens de recevoir une lettre de M. d'Auxerre, écrite en ſortant de l'aſſemblée, par laquelle il me mande que le C. de Rohan a fait un

discours, dont il est très-content, & même touché : je vous en donne avis, non pour vous faire la cour de mon beau-frere, mais par l'espérance que j'ai que l'impression, qui a été faite sur son esprit, peut être la même dans les autres : Dieu le veuille, ma chere tante ! je l'espere de vos éloquentes prieres. Vraiment ! voilà un vilain tour que vous nous jouez ! Et il y a une méchanceté horrible à nous le déclarer avec un tel sang-froid.

J'ai bien compris qu'il n'y avoit rien à faire à des avis aussi incertains, quoique vraisemblables. Mais il faut tout consulter dans la place où vous êtes. Il est certain que nous rendrions un grand service à l'état de faire vivre le Roi en l'amusant. Mais sans nous conduire par de si grandes vuës, nous nous en rendrons un si grand à nous mêmes, que nous nous y sacrifierons tout entieres, sans rien faire d'héroïque. Puisque vous vous contentez de moi, vous n'aurez que moi. Mais ne craignez pas que j'abuse toujours de cette modération. Il est assez bouffon de se quitter pour s'écrire.

LETTRE LIII.

1715. NE faut-il pas être bien malheureuse, pour que Me. de Champinelle que

je ne vois jamais, entre par une porte, tandis que vous passez par l'autre ? Vous m'avez déjà refusé deux fois, mais je ne me rebute point. Songez que le Roi n'est pas encore rentré, & qu'il doit travailler avec son Chancelier. Je suis assez reposée : il y auroit charité à me vouloir. J'ai trouvé le Ml. de Villeroi, fort sérieux sur cette incomparable Princesse : pour moi, je vous avoue, quoique je sois bien persuadée qu'il n'y a pas une autre conduite à tenir que celle que vous conservez, que je tremble d'un si grand changement. Une personne, qui a un tel pouvoir sur elle, doit être un Ange ou un diable : mais c'est un Ange.

Je ne sai, si vous savez, que Me. d'Elbœuf avoit fort avancé le mariage de M. de Gontault avec une fille du Chancelier, & qu'on le rompit hier de haut en bas. Vous n'aurez pas de peine à déviner de quel côté est le haut : la plus haute noblesse est bien basse.

Me. Desmarets m'a paru toute regaillardie : mais je souffrois fort impatiemment de ce qu'elle & Me. d'Elbœuf vous arrêtoient au vent. Il se fait nuit, & M. le Chancelier pourroit être entré. Si nous sommes encore inquiétes, il vaut mieux l'être ensemble. Si je me présente devant vous, me donnerez-vous le sceptre d'or à baiser ?

Ne doutez point, que ce pauvre Bonrepos n'attendit une permiſſion de vous pour partir : je vais lui écrire pour le faire ſouvenir d'une vérité, que ſon expérience doit lui avoir apriſe, que les ſorties ſont toujours libres en ce péïs-ci. Mais j'aſſaiſonnerai cette liberté de quelque amitié de votre part, à laquelle il eſt toujours très-ſenſible. Que vous faites bien de vous repoſer ! Il me ſemble que j'en ai moins mal aux reins. Vous avez évité les Pelletiers, qui vouloient vous remercier : vous n'en auriez pas été quitte pour eux. Adieu, ma chere tante, vous êtes au repos, profitez-en le mieux que vous pourrez. Quand on fait, comme moi, ſon unique plaiſir de vous voir, il y a entre vous voir, & ne vous voir pas une différence infinie.

REPONSE.

Bon jour, ma chere niéce, je me porte bien, quoique j'aie mal dormi d'avoir trop mangé: je voudrois que vos excès d'hier vous laiſſaſſent la force d'en faire de pareils demain. Je crois ne pouvoir mieux reconnoitre l'extrême bonté de nos cheres dames qu'en les refuſant, & en leur rendant la liberté, qui me paroit le ſouverain bien : le Roi les aſſujetit aſſez, ſans que je m'en mêle : & j'etois véritablement ſi laſſe des converſations de la journée, que je n'aſpirois

qu'au repos. Si vous voiez M. le Maréchal de Villeroi, tâchez de lui faire entendre raiſon ſur Me. de Berri : ne devons-nous pas tous entrer dans ce qui plait au Roi ? Il veut une cour : elle paroit vouloir en raſſembler une : n'en cherchons pas davantage, & attendons du tems l'effet du pouvoir qu'elle a ſur elle. Je trouve que c'eſt beaucoup, s'il eſt vrai qu'elle ait éloigné cet homme ſans qu'on l'y ait forcée : & cela me paroit ainſi. Il n'y aura encore rien ce ſoir, mais nous ſerons demain bien abandonnées au plaiſir. J'embraſſois Brindi * comme votre fils, & avec l'inclination que j'ai pour ſes ſemblables.

LETTRE LIV.

UNE petite grace, que le Roi m'a faite hier, m'inquiéte ſi fort, que je crois que je ne voudrois pas l'avoir reçue. Il y a deux mois on environ, que j'eus avis qu'on avoit ſaiſi aux Invalides une grande quantité de mouſſeline, & que c'étoit une confiſcation à demander. J'en écrivis un mot à M. Voiſin, qui me répondit, qu'il n'étoit pas tems d'en parler : depuis, je n'y ai pas penſé. Le Miniſtre, ſans m'en rien dire, en a parlé au

* C'étoit un péïſan d'Avon, qu'elle catéchiſoit, dont elle avoit donné le nom, en badinant, au fils de Me. de Caylus.

Roi, qui m'a tout accordé : façon de ſervir ſes amis bien obligeante : cependant elle me met au déſeſpoir. Il a donc été queſtion de moi, ſans que je vous en aie avertie ! Je le vis hier tout le jour, ſans qu'il m'en ouvrit la bouche. Je vous dirai demain à quoi cette affaire ſe réduit : mais je voudrois l'abandonner entiérement, plutôt que d'avoir ſur le cœur le poids que j'y ai.

REPONSE.

Je ne ſuis pas ſi délicate que vous, & je n'ai ſenti que de la joye, quand le Roi me dit hier au ſoir qu'il vous avoit donné dix mille francs ſur une confiſcation ; qu'il deſtinoit auſſi quelque choſe pour moi, dont je ferai des aumônes. Je le remerciai en lui diſant, que ce ſecours venoit bien à propos pour envoyer à Barcelone : & quand mon rideau fut fermé, je fis pour plus de dix mille écus de projets, avec la réſolution de vous exhorter à ne pas dépenſer votre argent dans huit jours : car il me paroit que vous le jettez très-volontiers. Mon ſommeil en fut retardé bien long-tems : & il ne me paſſa point par l'eſprit que vous euſſiez dû m'avertir : je ne vis que de l'argent, & le plaiſir de le diſtribuer : faites de même, ma chere niéce, & ne le mettez pas ſur une carte. Je ſuis encore très-abattue. M. Voiſin eſt un homme admirable.

LETTRE LV.

C'Est à l'heure qu'il eſt, que je vais faire des projets & des réſolutions ſenſées : mais hier & cette nuit, je ne pouvois penſer à cet argent qu'avec amertume : quoi ! diſois-je, je parle des affaires de tout le monde à ma tante, & je ne lui dis pas un mot d'une qui me regarde, & qu'elle apprend par le Roi ! peu s'en falut que je ne viſſe le procédé honnête de M. Voiſin, que comme un aſſaſſinat. Enfin ne voions donc plus que l'argent, que je ne mettrai point ſur une carte. Je vous le promets : il pëiera le voyage de mon fils, & me fera pëier les avances de M. Thibaut. Faudra-t'il que je remercie le Roi ? je crois qu'il faudroit prendre un tems où il n'y aura perſonne. Il n'eſt pas étonnant, mais bien fâcheux, que vous ſoïez encore ſi abattue : l'abbé de Lignerac m'a pourtant bien loué la bonté de votre viſage.

LETTRE LVI.

DE Me. DE MAINTENON.

JE ſerois aſſurément très-aiſe de jouer avec vous : mais en me le propoſant, vous m'envoiez une lettre à lire, qui eſt très-raiſonnablement longue : vous m'ordonnez en même tems d'écrire à M. d'Hudicourt :

tout cela ne prendra-t'il pas presque tout mon tems ? Je ne suis pas destinée à vivre pour moi : je vais donc écrire à un homme, qui a une tête de bois, sans nulle raison, & qui se soucie peu de mes sollicitations. Je suis dans mon lit, assez lasse de mon voyage, & l'esprit rempli de sujets tristes. M. Fagon m'assure que l'état, où vous êtes aujourdhui, est une preuve convainquante que vous n'aviez besoin que d'une évacuation : je fais ce que je puis pour le croire, car mes raisonnemens m'affligeroient trop. Bon soir à ma chere niéce, jusqu'à demain, à sept heures. M. le Chancelier ne fait que commencer son travail : il vient de dire au Roi tout ce que M. le Cardinal de Rohan fait, pour tirer d'affaire M. le C. de Noailles : & vous savez ce que le parti en dit jusqu'ici : je suis blessée d'une telle injustice.

LETTRE LVII.

BON jour ma chere niéce, je crains bien que la nuit n'ait pas été fort tranquille. Je ne reviens point de la foiblesse de notre Roi. Si vous, ou votre fils alliez mourir, vous seriez bien aise de votre détachement pour toutes les choses du monde, & vous ne voulez pas vivre comme vous voudriez mourir. Il n'a fait sa déclaration qu'après trois ans de réflexions : on peut espérer qu'elle sera ferme. Adieu, mon enfant.

LETTRE LVIII.

JE voudrois de tout mon cœur que vous vous portassiez aussi bien que le Roi : il est dans son lit avec le plaisir du repos, qui n'est pas peu de chose, quand on a été épuisé de fatigue. J'ai consulté M. Fagon sur votre état : il dit qu'il le trouve assez sérieux, & qu'il demande un grand ménagement. Il seroit à désirer, si vous êtes destinée à demeurer dans votre chambre, qu'elle fût un peu plus commode. Je suis consolée d'une partie de Trianon rompue, puisque vous n'y auriez pas été. J'irai demain à St. Cyr, & je compte d'être à quatre heures & demie chez vous : il faudroit m'attendre avec une belle partie de piquet, & que Me. Desmarets en fût. Je demandai hier de vos nouvelles à Mlle. Plantier : elle me confia, après mille agrémens, que vous preniez du quinquina. Vous voiez bien par ce billet, ma chere niéce, que je suis de loisir. M. de . . . travaille avec le Roi, je suis dans une chambre enchantée, & je croirois l'être, si je ne sentois un mal de tête, & une lassitude qui m'avertit que je suis mortelle : mais j'apperçois un miroir qui me dit que je suis morte. Vous n'apprenez rien que vous n'ayez prévu : vous êtes chrétienne, & il n'y a rien en tout cela qui

offense Dieu : la réputation sur le cœur est établie ; imaginez-vous, que la peur lui fit prendre un tel parti ? Où en seriez-vous ? La providence conduit tout. Je crois qu'il ne faut rien dire, mais le presser de venir ici, sans contrarier son projet, disant seulement qu'il est assez important pour le consulter ensemble. Votre état ma chere niéce, me serre le cœur : profitons de la contrainte où il faut vivre à la Cour, & de l'oubli de nous-mêmes.

LETTRE LIX.

DE Me. DE CAYLUS.

CE n'est point une nouvelle indifférente pour vous, ma chere tante, d'apprendre que M. le Cardinal d'Estrées m'a envoié ce matin le plus galamment du monde, dans une belle bourse, 300 liv. que j'ai données aussi-tôt à Me. de Conflans : cette pension sera péiée, jusqu'au tems que la Duchesse d'Estrées aura laissé des logemens vacans à l'Abbéïe. J'aurai, de plus, bientôt pareille somme d'un autre homme, dont je fais remuer les entrailles. Je vous vis partir, vous suivant du cœur & des yeux, sans vous donner le moindre signe de mes regrets : tant nos Dames vous serroient de près ! La soirée me paroissoit si longue, à la suite d'une journée où il n'y avoit eu que de la langueur ! J'en

fus moi-même si accablée, que de dépit je me couchai devant M. d'Elbœuf. Il me sembloit que je portois toutes vos peines sur mon corps; du moins il est bien certain qu'elles sont toutes dans mon esprit.

J'ai chargé Me. de Soubise du placet pour le Cardinal de Rohan, & je l'ai piquée d'honneur : il faut nous servir de tout.

Il y a bien long-tems, ce semble, que je n'ai eu l'honneur de vous voir, ni de vous écrire : je n'appelle pas, comme vous savez, vous voir, que ce ne soit un peu plus seule. Je revins hier si sagement chez moi, que je m'imaginois mériter des grandes louanges, toutes nos Dames étant sur pied, quoiqu'assez mal sur leurs jambes. Je crus que c'étoit fort bien prendre mon tems pour me reposer: ce repos a réussi à merveille : je me sens très-vigoureuse ce soir, mais je suis bien en peine . . . . . vous, ma chere tante.

Je me suis aquitée de votre commission pour le Cardinal : il défere très-naturellement, & point en courtisan, à vos conseils : il ne parlera plus de cette affaire : il trouve que vous avez en cela, comme en tout, grande raison, & il seroit bien fâché de causer le moindre embarras au Roi. L'acharnement, qui est ici contre Me. des Ursins, est porté au-delà de tout ce que vous sauriez imaginer. On fait ce qu'on peut pour me cor-

rompre : car j'appellerois corruption infâme, de saisir cette conjoncture pour paroitre piquée de ce qu'elle n'a pas si bien fait en dernier lieu pour mon beau-frere, qui lui a d'ailleurs de l'obligation: peut-être même que l'affaire est toute différente de ce qu'on me l'a dite: mais, quoi qu'il en soit, elle est malheureuse : elle est mon ancienne amie : & je vous assure, ma chere tante, que vous ne lui avez rien avancé qui ne soit bien vrai : je la plains infiniment.

LETTRE LX.

DE Me. DE MAINTENON.

EN envoiant cette lettre, ma chere niéce, mandez qu'elle est écrite à la fin d'une fievre de trente heures, bien promenée pour chercher du repos. Rougissez d'être esclave de la coutume, au point d'être demontée de ce que votre fils ne suit pas le train ordinaire, qui l'auroit sûrement dérangé. A quoi vous sert tout l'esprit que vous avez? & pouvez-vous être désesperée, quand ce jeune homme n'a rien à se reprocher? Voiez le, je vous prie, fuiant un jour de bataille, ou fesant une friponerie bien avérée: tout son tort est d'avoir trop de sagesse : plus je pense à cette avanture, plus j'y trouve des sujets de consolation. Vous ne mépriseriez

pas les discours du peuple ! & qui l'est plus, que le courtisan.

LETTRE LXI.

DE Me. DE CAYLUS, A Mlle. D'AUMALE.

LA seule consolation, que j'aie reçue depuis notre cruelle séparation, me vint hier par le mot que vous mites au bas de votre mémoire, & par la lettre de Me. de Glapion. Qu'il faut être malheureuse, pour être consolée ainsi ! Le sujet des commissions est affreux : il me le paroît encore plus aujourdhui, que dans le premier moment : j'ai senti pourtant quelque plaisir de faire encore quelque chose pour ma tante. Je n'ose lui écrire : quand me permettra-t'elle de la voir, de l'entretenir, de pleurer avec elle ? Je ne chercherai point à dissiper sa trop juste douleur par des nouvelles du monde : je n'en entends point qui ne me percent le cœur : & je l'aime trop, pour ne pas ménager sa sensibilité. J'en entendrai moins au Luxembourg, où je compte aller ce soir : je quitte pourtant la personne de Me. de Dangeau avec beaucoup de regret. Du Bois vous dira combien il est surprenant que ma santé se soutienne : tout ce que j'en veux, c'est qu'elle me permette d'aller à St. Cyr, dès que ma 1715.

tante y consentira : si vous entrevoïez, Mlle. un moment favorable pour le proposer, levez bien, je vous en conjure, toutes les difficultés : je ne menerai point de femmes avec moi ; je ne suis ni difficile, ni incommode en rien : je partirai au premier attendrissement : je vous remets mes intérêts les plus chers, & mes desirs les plus vifs entre les mains : que j'aille voir de mes propres yeux ce miracle de sainteté & de courage ! quel coup ! quelle chute ! & quelle fermeté !

LETTRE LXIII.

A Me. DE MAINTENON.

1715. LES nouvelles que j'ai de votre santé, ma chere tante, soutiennent la mienne : une partie du miracle, qui s'opere en vous, réjaillit sur moi : plus de colique : & ce qui l'a suivi est si peu de chose, que je ne daigne pas m'en plaindre. Mon fils le Chevalier m'écrit de Perpignan qu'il n'est point parti pour l'Espagne : il conduira son Régiment à Montpellier, où il sera reformé : il viendra ici, & sa conduite me dira combien il est triste d'être mere. J'attends aussi mon mélancolique. J'ai dequoi souffrir & les loger parfaitement. Je ne vois presque plus Me. de Dangeau, parce qu'elle se pique d'une belle

paſſion pour ſon mari. Quand me permettrez-vous d'aller à St. Cyr? je m'y trainerois de mon pié. Le concierge du Luxembourg vient de me dire enfin, qu'on me laiſſe mon logement: je vais donc m'y arranger. J'ai trente louis à vous: à quel pauvre voulez-vous que je les donne? car ſi vous êtes laſſe des hommes, vous ne l'êtes pas encore des malheureux.

LETTRE LXIII.

1715.

NOTRE Curé * a de grands ſoins de moi: c'eſt un ſaint paſteur: je ſuis trop heureuſe d'être dans ſa paroiſſe: mon habitation eſt commode, jolie, ſolitaire, & ſi ſéparée que je ne crois pas que je puiſſe jamais m'appercevoir du voiſinage, ſur-tout ſi l'on me laiſſe l'abbé de Choiſi, dont le train & la perſonne ne reſſemblent à rien de ce qu'on voit dans ce nouveau monde. J'entends, dès le matin, le chant des coqs & le ſon des cloches de pluſieurs petits couvens, qui invitent à prier Dieu. Depuis que je ſuis ici, je ne vois rien qui ne ſoit conforme à mes triſtes penſées. J'attends mes enfans avec une impatience mêlée de crainte. Ne vous verrai-je point? eſt-il auſſi triſte d'être niéce, que d'être mere?

* Languet de Gergy, Curé de S. Sulpice.

LETTRE LXIV.

M. d'Auxerre me raporta hier au ſoir des nouvelles de St. Cyr, qui m'inquiétent : j'envoye ſavoir, ma chere tante, comment vous avez paſſé la nuit. J'ai vu notre curé : il eſt affamé de vous voir : il ſe tue, à force de travail : je ne vois perſonne qui ne ſoit content de lui. Quelque choſe me réprit hier aſſez fort : j'ai dormi cette nuit, & le reſte eſt calmé. Les ouvriers ſont encore chez moi. J'entrai un moment dans mon petit jardin, il eſt à peu près grand comme deux fois votre petite chambre de St. Cyr : cependant il y a deux cabinets extrêmement couverts, des paliſſades, des chaſſelas, des légumes, des fleurs : aſſurément le terrein eſt employé : j'ai une écurie, que je n'embarraſſerai pas ſi tôt par mes équipages : mais j'y vais mettre une vache.

LETTRE LXV.

10 *ſep.* C'Eſt un délice que de ſe lever matin : je regarde par ma fenêtre tout mon empire : & je m'enorgueillis de voir ſous mes loix douze poules, un coq, huit pouſſins, une cave que je traduis en laiterie, une vache qui paît à l'entrée du grand jardin par une tolérance qui ne ſera pas de longue durée : je

n'ose prier Me. de Berry de souffrir ma vache: hélas! c'est bien assez qu'elle me souffre! je verrai pourtant ce que produira la protection de Me. de Clermont, sous laquelle je me mettrai. Je prierai, dans les termes que vous me prescrivez, qu'on m'envoye d'Avon, ou votre favorite, ou ma pauvre petite Moucheux. Mon Brindi, (*M. le compte de Caylus*) est arrivé, plus grand, plus noir, plus rouge, que vous ne sauriez l'imaginer: je suis bien contente des sentimens qu'il m'a montrés: le pauvre enfant vouloit vous aller voir à St. Cyr: il croit qu'il n'y a qu'à se présenter, & ne sait pas que chez vous la solitude est encore plus impénétrable que la cour. La De. de Noailles m'a mandé qu'elle me viendroit voir aujourdhui: c'est pour la seconde fois: je lui dirai tout ce que vous m'écrivez pour la vraie niéce: la fausse ne trouve pourtant guere plaisant de voir ses projets si reculés. La pauvre Barneval est ici, & pour huit jours seulement chez Me. de Brancas: passé ce tems, elle ne sçait où donner de la tête: je voudrois bien la pouvoir prendre chez moi. Me. d'Elbœuf, Me. de Mailly, Me. de Pompadour, mesdames de Remiremont & d'Espinoy, M. le Ml. d'Harcourt me demandent de vos nouvelles, avec le même empressement que si vous étiez encore Rei-

ne de l'Univers. Me. de Dangeau devoit vous écrire hier : nous nous rencontrâmes à la messe aux Carmes, où je vais par le jardin en chaise : ce qui ne durera, non plus que la liberté de ma vache, que jusqu'à l'arrivée de cette Duchesse. Bon jour, ma chere tante, louez un peu ma soumission de ne pas envoyer tous les jours à St. Cyr.

REPONSE.

En quelle humeur qu'on soit, ma chere niéce, on se deshabitue mal aisément de ce qui plait. Il me sembloit que depuis lon-tems je n'avois reçu de vos lettres. Je souhaite de tout mon cœur que votre hermitage au milieu de Paris vous donne autant de plaisir que vous me le dites : mais je vous soupçonne quelquefois du dessein de me dissiper, quoique vous soyez bien rentrée dans vous-même & bien triste. Je vous recommande Mlles. de Conflans : n'ont-elles que leur logement ? Voyent-elles M. le Curé de S. Sulpice ? La Duchesse du Lude leur donne 50 écus tous les ans : n'en sauroit-on tirer davantage ? Remerciez bien, je vous conjure, toutes les dames que vous me nommez : je suis très-sensible à leurs bontés. J'ai reçu la lettre de Me. de Dangeau plus agréable, plus aimable que vous ne le pouvez croire : je suis indigne d'y répondre. Si votre con-

verſation eſt du ſtile de vos lettres, elle ne me feroit pas tant de mal que celle de mon pauvre Duc du MAINE, dont j'ai été deux jours malade : du reſte, je me porte bien, je ſuis tranquille, & je vais dans les claſſes voir des enfans, que ME. de Dangeau admireroit bien. Je ne ſaurois croire que ME. la Ducheſſe de Berri vous refuſe de paſſer dans le jardin en chaiſe : mais, au pis aller, vous n'aurez pas plus de chemin à faire par la rue.

Outre le peu de vivacité que j'ai pour répondre à la jolie lettre de ME. de Dangeau, je ſuis bien aiſe de pouvoir dire encore quelque tems que je n'écris qu'à vous : & vous voiez même que ce n'eſt pas de ma main. Je prends part à la joye de notre amie de voir M. de Dangeau augmenter dans la piété : c'eſt une grande conſolation pour elle, qui apparemment le verra mourir ſaintement : ſon cœur eſt trop bon pour ne pas eſpérer : elle eſt admirable de me dire qu'elle ſe ſouvient de mes diſcours : ſes actions, depuis qu'elle eſt au monde, ſont bien au deſſus de de tout ce que je puis dire : & vous ſavez à quel point je l'eſtime : mais je crains toujours qu'elle ne vous échape, ſi elle perd M. ſon mari, & qu'elle ne ſe mette dans un convent où elle ſe ſouviendra de moi par les mécomptes qu'elle y trouvera. Il faut bien vous dire,

avec cette charmante écriture, que je vous aime toutes deux bien tendrement.

LETTRE LXVI.

11 *sep.* 1715. JE vous conjure de ne point envoyer d'exprès ici sur les petites fievres que vous me connoissez depuis si long-tems, & qui n'ont point de suite : vous saurez souvent de mes nouvelles par nous-mêmes : & vous en aurez toujours par M. Mauduit, homme d'affaire des dames de St. Louis, qui n'est pas loin de chez vous. Je ne puis donc entrer jamais pour rien dans les ménagemens de votre santé ! Je vous sai bien mauvais gré de ce que vous sortez toujours trop tôt : vous êtes trop bien instruite, pour douter que vos prieres dans votre lit ne soient aussi agréables à Dieu qu'à l'Eglise, quand il vous met hors d'état d'y aller.

Je vis hier M. le curé de St. Sulpice, qui est bien content de vous : je l'assurai de la sincérité de votre conversion *, & je n'y eus pas grande peine : il est persuadé de votre droiture. J'aprouve fort votre projet pour le ménage, & j'admire votre jardin. Mille amitiés à Me. de Dangeau : je comprends l'état de son mari : un attachement & une habitude

* Me. de Caylus, née calviniste, avoit été quiétiste, puis janséniste, & enfin catholique.

de cinquante-cinq ans laiſſe un grand vuide dans la vie. Je viens à votre ſeconde lettre : vous avez raiſon de regarder mon cœur dans les préſens que je vous fais. J'ai bien cru que vous ſeriez bien-aiſe de voir de mon écriture : je n'ai encore écrit à perſonne, & ce que je vous écrivis, me mit en ſueur à être néceſſitée de changer de tout. Ne vous vantez pas de mes petits préſens, pour épargner votre couſine § : elle vint hier ici, & Mlle. d'Aumale la refuſa, (*elle avoit reçu ordre de tout refuſer dans ces premiers tems*) elle tourna fort court, & je la crus en colere, mais j'en reçus le ſoir une lettre toute pleine de raiſon & d'amitié : dites lui bien qu'après un tel exemple, perſonne ne peut plus ſe préſenter pour me voir : il faut que je me repoſe.

Je reprends ma lettre pour vous dire que je vous envoie deux petits coffres aſſez commodes ſur une toilette ; ils vous ſeront précieux par le chiffre qui eſt deſſus. Je voudrois bien que la pieté eût plus de part aux réſolutions du comte de Caylus : les autres projets ſont ſujets au changement. Je ne puis plus tenir ma plume : je n'ai de mal que cette foibleſſe, mais c'en eſt un qui me réduit à ne rien faire : ce qui eſt un martire pour moi. Vos lettres me font plaiſir. Me. d'O a envoié

§ Me. la maréchale de Noailles.

ſavoir de mes nouvelles : faites lui mes remercimens : il n'y qu'à envoier chez vous, dites le bien à nos cheres dames.

LETTRE LXVII.

DE ME. DE GAYLUS.

13 ſep. 1715.

VOus voiez avec quelle ſoumiſſion je vous obéis, malgré l'impatience que j'avois de vous remercier, ma chere tante, de votre derniere & grande lettre : je ne me ſers que de la voie du pauvre Leger. Ce qu'il vous en coute pour écrire, trouble bien le plaiſir que j'ai de voir de votre écriture : au nom de Dieu, ma chere tante, ne me donnez cette conſolation, que quand ce vous ſera à vous-même un amuſement. Je ne ſuis pas ſortie de mon lit depuis dimanche, je m'en trouve bien : tout eſt paſſé : ne ſoiez donc plus piquée contre moi : je ſerai très-raiſonnable à l'avenir. Vous pouvez, ma chere tante, être aſſurée que M. le Curé de S. Sulpice ſera de plus en plus perſuadé de ma ſincérité : & s'il étoit permis d'avoir en cela des vues humaines, je m'abandonnerois au plaiſir de montrer que ce n'étoit pas pour vous faire ma cour, quoiqu'à vous dire la vérité, j'étois ravie que mes ſentimens ſe trouvaſſent conformes aux vôtres. Il y a deux jours, que je n'ai vu Me. de Dangeau : j'eſ-

pere que le troisiéme ne se passera pas, sans que nous parlions bien de vous. Je n'ai point encore entendu parler de ma cousine. Je me garderai bien de me vanter des présens que vous avez la bonté de me faire : ces deux petits coffres me seront aussi précieux que vous l'avez jugé : trop de raisons les rendent tels.

La grosse d'O étouffe chez elle : elle envoya ici en arrivant, & me manda qu'elle viendroit me voir le lendemain : cependant elle n'est pas venue. A coup sur, quelque misere l'en empêche, ou de sa santé, ou de manque de carosse : je lui dirai que vous vous souvenez d'elle, & je lui ferai plaisir. Me. d'Espinoy & Me. de Remiremont ne se démentent point sur les témoignages de leur amitié ; je trouve en tout la vérité de vos conseils, & combien vos jugemens ont de solidité....

Mon fils le Chevalier a pris la poste pour revenir : mais il s'est arrêté à Auxerre pour y attendre mes ordres : je lui ai mandé d'achever sa course jusqu'ici : la vie que je mene l'ennuiera bientôt : dîner & souper tête à tête avec une mere malade & triste, qui se retire de bonne heure, n'est guére soutenable à son âge : mais je ferai de mon mieux : je n'ignore pas que c'est mon premier devoir : son frere viendra à mon secours....

Mr. & Me. d'Aubigné ont de grands ſoins de moi : ce ne peut être que pour vous plaire.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter à cette longue lettre que mon logement eſt ſi écarté, que Me. de Berri vint, il y a deux jours, voir le Luxembourg : & je ne m'en aperçus pas : je ne le ſçus que quand elle fut partie : il y a un détour pour arriver chez moi, qui me charme : on croit entrer dans un village.

LETTRE LXVIII.

MOn retour s'eſt auſſi-bien paſſé qu'il ſe puiſſe, après vous avoir quittée : je trouvois ſeulement qu'on me ramenoit beaucoup plus vite qu'on ne m'avoit amenée : tout ſentiment à part, je m'en porte à merveille, & je ſuis beaucoup plus vigoureuſe que vous ne croiez.

Je n'ai point trouvé de nouvelles en arrivant : & s'il y en a, M. le Maréchal de Villeroy vous les dira.

On dit que M. de Louvigni eſt mieux.

La journée ne ſe paſſera pas, ſans que je voie Me. de Dangeau.

J'ai oublié ce que vous m'avez dit pour M. de la Vrilliere & le nom du valet de chambre de M. le Cardinal : j'ai recherché ces

ces deux choses dans ma tête toute la nuit, sans le pouvoir retrouver.

J'ai reçu des nouvelles d'Espagne, par lesquelles on me mande que le Roi se porte bien. Il n'est plus question du chapeau d'Alberoni : le cardinal del Giudicé n'a pas si tort à Rome, qu'on l'avoit cru.

Brindi est enchanté de son pâté : je crois qu'il a passé avec lui toute la nuit.

Je viens d'avoir un message de Me. de Dangeau, plus pour vous que pour moi.

Bon jour, ma chere tante, je ne perdrai assurement pas une seule occasion de vous écrire, & même sans occasion.

Voilà mon livre : on réimprime Telemaque, corrigé par M. de Cambrai lui-même ; dès que je l'aurai, je vous l'enverrai : on s'en promet l'âge d'or.

LETTTRE LXIX.

DE Me. DE MAINTENON.

VOTRE état me prive d'une grande con- 12 *sep.*
solation : plus je me dégoute de tout ce 1715.
que je vois, & plus je sens que je m'accommoderai de vous. Me. la Princesse fut une heure avec moi, & m'amena Mlle. de Clermont plus belle que jamais : elle l'envoya à la promenade avec Me. la Duchesse, & me l'annonça avec un sourire qui fut reçu assez

froidement * Je ſuis bien aiſe de l'élévation de M. le Cardinal de Biſſi : mais c'eſt une joye moderée. Je voudrois bien que le Cardinal de Polignac fut tiré de l'indigence, où il eſt : on m'écrit de Varſovie pour que je l'oblige à payer ſes dettes.

Les enfans gagnent toujours quelque choſe au déménagement : j'ai plus trouvé de richeſſes que je ne croiois en avoir : je crois que ce que contient le vieux ſac noir vous fera plaiſir : je mêle toujours quelque avarice à mes libéralités, je vous prie donc de me faire préſent d'une ſonnete d'argent. Adieu ma chere niéce, je ne puis écrire : je ſue continuellement, & ne dors point.

REPONSE.

Me. de Caylus ſe tient fort honorée des préſens que vous faites à Mlle. de Murçai : vous l'avez toujours traitée en mere : ce qui n'a pas moins fait ſa gloire que ſon bonheur : en un mot, ma chere tante, je ſuis touchée au dernier point de ces marques de votre bonté, mais je ne ſaurois vous dire l'effet qu'a produit en moi la vue de cet aimable caractére, & combien je ſuis pénétrée de ce que vous m'avez donné cette conſolation.

* Me. de M. croioit qu'elle entroit dans ce qui ſe tramoit contre M. le Duc du Maine & contre ſes enfans.

Je porte vite mes regards ſur une petite caſſette qui m'arrive, & que je reconnois : elle eſt ſeule digne de renfermer toutes vos lettres & ces charmans billets, ma conſolation & mon plaiſir. Que de choſes me ſont arrivées de votre part aujourdhui ! mais j'abrége les remercimens, que vous n'aimez point, & je fais taire ma reconnoiſſance.

Votre ſolitude va devenir, telle que vous la deſirez : quand elle ſera bien établie, vous craindrez moins les conſéquences d'une permiſſion que celles d'un refus : vous verrez qu'il eſt impoſſible que je vive ſans vous voir. Mon fils m'écrit de Genes, en homme qui veut faire ſes conditions : il ne ſe trouve pas aſſez raſſuré par mes lettres : je ſuis perſuadée qu'il ne réſiſtera pas à la derniere, & que je l'aurai bientôt ici : vous ſçavez ſi je le veux contraindre : il y a pourtant des meſures à prendre pour aſſurer ſon régiment à ſon frere. Une des grandes marques d'amitié que vous puiſſiez me donner, c'eſt, ce me ſemble, cette reconnoiſſance que vous voulez conſerver pour Me. de Berri : pour moi, ma chere tante, j'en ai pour vous : & là, ſe bornent tous mes ſentimens. Mon fils me mande qu'il quitteroit ſa patrie, qu'il porteroit ſa tête ſur un échafaut, plutôt que de continuer à ſervir : j'ai toutes ſes lettres, qui annoncent une réſolution bien priſe.

LETTRE LXX.

DE ME. DE MAINTENON.

16 *sep.* 1715. JE M'ETOIS bien doutée que ce qui sortiroit du petit sac noir vous feroit plaisir : & je comprends aussi l'inquiétude où tant de richesses vous mettent. Quelque accoutumée que je sois à être bien servie, je ne l'ai jamais été si promptement que je le suis sur la sonette : le son en est un peu *Lassay*, je ne l'en aime pas moins.

Je suis très-édifiée du diné que vous avez donné à ME. Dangeau : nous serions tous assez riches, si nous ne voulions que le nécessaire : elle s'est bien pressée de me renvoier l'argent du jeu : je ferai tenir son aumône à Avon. Faites-lui, je vous en conjure, bien des amitiés pour moi : elle fait une grande partie du seul regret, que je puisse avoir au monde : car d'ailleurs ma retraite est délicieuse : elle le comprendra bien.

L'état de ME. d'O me touche sensiblement. Je serai toujours bien aise de savoir des nouvelles de la *cabale*. Vos lettres sont charmantes : elles ne sentent point les dames de cour. Si on les trouvoit, on nous croiroit des Dames d'Avon : encore est-ce trop près d'une maison roiale. Dites bien à la De. de Noailles qu'elle m'a rendu un bon service en ne

me voiant pas : si sa mere me pressoit fort : depuis qu'on sait que ma vraie niéce ne m'a pas vue, personne n'ose le proposer.

LETTRE LXXI.

DE Me. DE MAINTENON.

IL me paroit que Me. Dangeau, & vous, vous trouvez souvent à l'église, je crains que vous n'y alliez trop : car vous êtes une vieille cathereuse, ou cathareuse qui devez éviter le froid : du reste, c'est le plus aimable rendez-vous que vous puissiez prendre, & même le seul bon, heureuse celle qui est dans un oratoire bien fermé ! j'ai trois cens trente pas à faire de ma chambre à la grille : & je m'en apperçois dans mes jours de foiblesse, qui sont fréquens. Dites-moi à-peu-près comment vos journées se passent : & ne vous abandonnez pas trop à la solitude : vous êtes encore trop jeune : vous avez des enfans ; peu de bien : & vous devez conserver des amis pour la société & pour les services. Votre ami, M. de Valincour, a cherché dans ce tems-ci à m'être obligé, & m'en a écrit avec une grande honnêteté. M. Besse, qui seul m'instruit des nouvelles, me dit hier avoir cru toucher de l'argent de ses pensions, mais qu'il étoit venu un ordre de ne plus péyer : je songeai d'abord à vous : il me paroit

29 *sep.* 1715

que vous avez plusieurs amis dans le conseil des finances. Il faut que je fasse une pause, je reprendrai tantôt ma lettre, qui sera longue.

Si votre fils ainé persiste dans son dessein, il ne lui faudra pas grand bien : je crois qu'il partagera, volontiers, avec vous celui qu'il a : mais je crois aussi qu'il en faudra beaucoup, au Chevalier. Si je me laissois aller à mon inclination, je vous prierois de venir demain, quoiqu'il nous doive couter d'une telle entrevue : mais quand je pense que du moment qu'on saura que je vous aurai revue, j'aurai une douzaine de Dames qui me demanderont la même faveur, je ne puis m'y résoudre : & ce ne feroit pas une retraite, si je les voiois toutes seulement une fois l'an : considerez ce que je vous dis là, ma chere niéce : vous êtes trop raisonnable pour ne pas voir ce qui me convient.

J'ai une occupation assez triste, c'est d'écrire aux pauvres misérables que j'assistois, qu'ils ne doivent plus compter sur moi pour rien de réglé : & une bonne partie de mes aumônes étoit fixe ; & je les péïois toujours par avance : ce n'est pas que je n'aie autant d'argent que j'en avois, si l'on me tient ce qu'on m'a promis : mais je connois trop l'état des finances pour ne pas craindre. Entre toutes ces charités, une des plus considérables

étoit les Bénédictines de Moret, qui seront obligées de se séparer, si la providence ne leur fournit quelque secours : M. de Caumartin est leur Seigneur : il me semble que vous le connoissez fort : ne pourriez-vous point l'engager à soutenir un Couvent dans sa terre ? Elles n'ont rien touché depuis trois ou quatre ans.

M. le C. de Rohan me donnoit avec une grande exactitude 500 liv. ou environ à toutes les communions du Roi : il l'a fait jusqu'à la derniere : je doute qu'il reçoive les mêmes aumônes à distribuer : je ne lui demanderai plus rien, s'il continue l'aumône qu'il fesoit par mes mains à la Reine d'Angleterre : je le prie de la lui envoier directement. Adieu, ma chere fille, je ne puis comprendre qu'il n'y ait pas encore un mois, que nous nous sommes séparées ; il me semble qu'il y a dix ans, que je n'ai vu ce Roi qui n'en a que cinq. Je suis bien aise de vous savoir en quelque commerce avec M. le Ml. de Villeroi, M. d'Harcourt, & le Duc de Noailles : ces trois hommes-là ne sont pas ce qu'il y a de plus mauvais à la Cour. Vous pouvez compter que je m'y connois bien, & que si je ne m'y connoissois pas, j'apprendrois aujourdhui à m'y connoître.

LETTRE LXXII.

DE ME. DE CAYLUS.

MON parti eſt pris ſur le Régiment de mon fils : toute ſa famille approuve que je le vende : j'aurai 40000 francs de dettes de moins & 20000. écus de plus, dont je pourrai dans la ſuite acheter un autre Régiment à mon fils, ſi la guerre revient, ſi ſon dégout ſe diſſipe, ou ſi le tems le murit : en attendant, ſon ancienneté de Colonel courra toujours : voilà les raiſons qui m'ont déterminée, & qui m'ont fait écrire au Duc de Noailles, que je m'abandonnois entiérement à lui pour la vente de ce Régiment : je n'en ai point eu de réponſe : je n'en ſuis pas étonnée : il en attend apparemment de ceux qu'il avoit en vue : il a d'ailleurs bien d'autres affaires : il a bien voulu auſſi ſe charger du mémoire de ma penſion : les ordonnances & les péyemens de toutes ont été ſuſpendus : & il n'eſt rien arrivé à M. Beſſe de particulier : on ne ſçait encore ce qui en ſera décidé : cette déciſion m'eſt de quelque importance : mais ce que je compte, ma chere tante, pour infiniment davantage, c'eſt l'inquiétude, que vous en voulez bien prendre.

Mon fils eſt arrivé, tel qu'il nous a paru

dans ſes lettres, ferme dans ſa réſolution, que tous les événemens d'ici confirment de plus en plus. Il m'a dit qu'il auroit un grand deſir d'avoir l'honneur de vous voir : je lui en ai ſu bon gré : je lui laiſſe la liberté d'être ſeul, tant qu'il veut : je ſuis bien aiſe, les ſoirs, quand la compagnie eſt ſortie, de le retrouver : il n'eſt point triſte, & a vu beaucoup de choſes, entre autres Me. des Urſins avec laquelle il a eu une converſation de trois heures. Je ne crois pas qu'il y ait de contraſte plus parfait, que celui de ces deux caractères : ce qui me fait eſpérer que comme l'âge & les avantures fâcheuſes ne corrigent point l'ambition, que l'ambition pourra bien ne pas venir à un homme qui n'en a pas à l'âge où il lui ſiéroit bien d'en avoir. Comptez que cette femme n'eſt point deſabuſée de faire encore quelque perſonnage, je ne ſais pas bien où, ni comment, mais le ſentiment en eſt dans le cœur. Toutes les vertus morales ſont dans ce petit garçon, à la réſerve de la pieté, qu'il faut eſpérer toujours : en attendant, c'eſt une compagnie fort aimable que j'ai avec moi. Le Chevalier n'a point encore fait de ſottiſe, qui ſoit venue à ma connoiſſance ; je vis ſur cela comme il faudroit faire ſur tout, au jour le jour.

Il eſt vrai que je ne vois point le C. de

Rohan par toutes les raiſons qui vous ont été mandées, & parce qu'auſſi il n'eſt pas en trop bonne ſanté. J'ai remis toutes nos affaires entre les mains de Me. d'Eſpinoy & de Me. ſa ſœur. Me. de Villette a été bien mal, mais elle eſt hors d'affaire. Me. de Dangeau vint avant-hier ici, où elle ne trouva que ſes deux ſœurs que je vous cite ſouvent : nous fumes toutes bien aiſes de nous voir raſſemblées. Je ne vois point Me. d'O par l'éloignement de quartier & la difficulté des voitures : mais j'ai ſu qu'elle s'étoit rendue réellement malade par ſes médecines de précaution.

La Ducheſſe de Noailles me vient voir aſſez ſouvent : elle étoit encore hier ici, & la veille, aux carmélites : elle eſt fort groſſe, & commence à avoir de la peine à ſe traîner.

Ma pareſſe, ou mes infirmités, car il y entre de tout, me ſauveront peut-être de la petite verole, dont on dit qu'il y a une grandiſſime quantité. Me. de Chauvelin en eſt morte, après avoir vu mourir ſon mari, enſuite ſon fils. Il faut que je me garde avec vous, ma chere tante, de la démangeaiſon de trop écrire, & que je me ſouvienne des exemples, & des leçons que j'ai reçus de vous, de ſonger plus aux autres qu'au plaiſir préſent que l'on goute.

REPONSE DE ME. DE M.

Je ſuis bien aiſe que vous ſuiviez le conſeil du Duc de Noailles pour le Régiment. C'eſt grand dommage que M. le C. de Caylus n'ait pas de pieté : un très-honnête homme ne me paroit pas loin de Dieu : il n'auroit qu'à le prendre pour l'objet & la fin de tout ce qu'il fait : car il n'eſt pas néceſſaire d'être toujours à l'Egliſe : je n'ai point vu de projet ſubſiſter ſans ce fondement : du reſte, je vous trouve très-heureuſe d'avoir une ſi bonne compagnie dans la perſonne d'un fils que vous aimez ſi tendrement.

Je ne ſuis point ſurpriſe de ce que vous dites de Me. la Princeſſe des Urſins : j'ai cru le voir dans ſes diſcours.

J'ai appris de bien des cotés l'état de Me. de Villette : ſi elle mouroit, vous ſeriez chargée de ſes enfans : car je ne lui vois aucun parent, bon à montrer de ſon côté.

Je ſuis vraiment en peine de Me. d'O : M. d'O voit quelquefois Mlle. d'Aumale : il me paroit que leurs viſites ſe paſſent à pleurer.

Benoît, aiant oui dire que je prends du quinquina, m'apporta hier douze bouteilles de ce bon vin : je fus ſi touchée de cette honnêteté, que j'allai le voir un moment au parloir : ce ne fut pas ſans larmes de part & d'autre. Un frere de Me. de Glapion

m'écrit qu'il a oui dire que j'ai renvoié tous mes gens : que toute la noblesse du Royaume devroit venir pour me servir : & qu'il s'offre à commencer. Ne reconnoissez-vous pas là les sentimens de sa sœur ?

M. de St. Sulpice ne m'écrit point, sans me dire que votre santé se rétablit. Je lui manderai de vous croire, sur votre parole : j'ai mes raisons pour ne vouloir pas qu'il compte sur d'autres. Ne vous contraignez pas pour m'écrire, ni pour ne me pas écrire : mais comptez que vos lettres sont mon seul plaisir, & le seul que je desire. Leger m'a dit que vous êtes fort triste : surmontez-vous là-dessus, ma chere niéce, la tristesse n'est bonne, ni pour ce monde, ni pour l'autre. Croiez en une personne assez gaie de son naturel, assez triste par état, & fort instruite des maux inséparables des soucis.

LETTRE LXXIII.

DE ME. DE CAYLUS.

M. De St. Sulpice n'a pas de tort de vous parler de ma bonne santé, j'en suis surprise moi-même. Je me trouve à peu près sur un certain article, comme il y a dix ans : en vérité, on ne sait ce qui fait du bien, ou du mal. Non, ma chere tante, soiez assurée que je ne me contraindrai ja-

mais pour vous écrire. Je fais de mon mieux sur la tristesse : je sais trop combien vous avez raison : elle n'est bonne à rien ; mais, ma chere tante, je suis prise par trop d'endroits, & tous, si sensibles ! Mon fils m'est en effet une compagnie fort agréable : j'espére que la pieté lui viendra : ses mœurs sont si bonnes & ses intentions si droites ! tant de vérité & d'éloignement du mal me persuadent que Dieu le touchera : il a toujours dans la tête de vous aller voir : il ne m'est point encore revenu que son frere ait fait une sottise. La petite Brindinete seroit-elle Molitar ? j'en ai grand' peur.

Nous avons joué une partie de l'après-diné avec Mlle. de Courcillon : son petit nez paroit devoir être un jour celui de la grand-mere. Nous ne voions point du tout Me. d'O : j'ai été chez Me. de Levi, qui ne me paroit entendre raillerie, non plus que moi, sur ce que vous ne voulez pas nous voir. Je dis de vos nouvelles à beaucoup de gens qui s'en informent, & qui desirent que je vous les nomme ; la liste ne laisseroit pas d'en être encore assez longue ; mais cette lettre l'est trop.

LETTRE LXXIV.

DE Me. DE CAYLUS.

NOUS ſavons briller à peu de frais, quand nous avons l'habileté de nous faire croire ſi ſouvent à l'Egliſe : ma dévotion dépend de ma ſanté : je n'y vais qu'une fois par jour ; encore y en a-t'il où je n'y vais point. Nous ſommes aſſez commodément à St. Sulpice dans une chapelle, où il n'entre que des perſonnes de mérite : il n'y eut jamais un lieu plus commode, il n'y eut jamais un tems plus propre pour ſe détacher du monde, & pour ſe donner à Dieu: être bien incorrigible & bien malheureuſe, pour ne le pas mettre à profit. Je ſouffre beaucoup du trajet que vous avez à faire pour communier : pourquoi ne pas prendre le logement d'en haut, où vous avez un oratoire, auquel tient une petite chapelle où vous communieriez avec une grande facilité? il eſt vrai que vous ne feriez plus de plein pié à la communauté, & au jardin ; mais ne pourroit-on point vous deſcendre en chaiſe, quand vous feriez foible ? ne pourroit-on pas même, quand vous le feriez au point de ne pouvoir ſortir, faire monter la communauté dans votre chambre, aux heures où vous aimez à vous y trouver? vous feriez

plus à portée des classes. Quant au dérangement, (qui est-ce qui vous arrêtera le plus) ce qui est en haut aujourdhui ne sera-t'il pas aussi bien dans votre appartement bas? Vous vous moquez de moi, direz-vous de me donner des conseils pour l'arrangement : j'avoue que je ne m'y entends pas aussi bien que vous; mais personne aussi ne s'entend, comme vous, à prendre toutes les incommodités sur elle : savez-vous, ma chere tante, que c'est prendre sur tout ce que vous aimez, sur cette sainte maison qui fait toute votre consolation, sur chacune de ses filles, qui donneroient toute leur vie, leur sang pour vous conserver? Je ne m'abandonne point à la solitude : je ne la crains, ni ne la cherche. Si mes amis m'abondonnent, je ne courrai pas après : jusqu'à présent je ne vois que trop de monde. Je me leve, c'est-à-dire, je m'éveille à huit heures, je prie Dieu dans mon lit, j'y fais ma lecture chrétienne, & ensuite mon petit déjeuné : quand je me sens vigoureuse, je vais à la messe : & quand j'en suis revenue, j'écris, si j'ai à écrire : je donne vogue à mes affaires, je donne audience à un M. Thibault, à un créancier, à d'autres gens d'affaires, dont les uns me découvrent que ce M. Thibault est un fripon, qu'il faut pourtant ménager, jusqu'à ce que les grandes affaires de l'état,

puiſſent permettre à M. Fagon de prendre quelque connoiſſance des miennes, & que je voye avec lui le remede qu'il faut appliquer à ce deſordre. Je dine, je ſoupe ſeule, ou avec mon fils. Pour l'ordinaire, après mon diné, mon fils moi, nous jouons enſemble au trictrac : je cauſe avec lui, je travaille, il me fait la lecture : ſur les quatre ou cinq heures, il me vient du monde, quelquefois trop, à huit heures, tout part : je demeure dans ma ſolitude. J'ai retenu une fois Me. de Barneval, & M d'Auxerre, plus pour mon fils que pour moi : il eſt aſſidu à me tenir compagnie, je crois qu'il lui eſt ſi bon qu'il s'en faſſe une habitude, que j'ai grand ſoin qu'il ne s'ennuie pas trop. Nous nous couchons de bonne heure : je m'endors auſſi-tôt : mais ce premier ſomne eſt fort court. ...., les dimanches, quand je me ..... dès que je ſuis éveillée : je vais à la grand' meſſe de la ... voilà, ma chere tante, quelle a été ma vie juſqu'à ce jour. A l'égard des amis qui me ſont demeurés, ils ne ſont pas fort en état de me rendre ſervice, à la réſerve de M. Fagon, ſur lequel je compte beaucoup : ſi celui-là me manque, il ne faut plus ſe fier à perſonne. Je vous mandai, il y a deux jours, que M. le D. de Noailles m'étoit venu voir, qu'il étoit entré avec bonté dans l'affaire de mon

fils : il veut bien auſſi parler de ma penſion : mais il ne me raſſura guere ſur le bruit qui court, qu'elles ſeront retranchées du tiers. M. de Valincour ſoutient, par les viſites qu'il me rend, le perſonnage qu'il vous a montré dans ce qu'il a eu l'honneur de vous écrire : je l'ai toujours reconnu pour un fort honnête homme. Mon fils & moi vivrons avec Brindi comme avec notre enfant : c'eſt ainſi que je fais mon projet.

M. le Ml. d'Harcourt me fit aller d'autorité, il y a quelques jours, chez Me. de Berri : je m'adreſſai à la pauvre d'Avaiſe : je demandai un moment où toute la France n'y ſeroit pas : je l'obtins : j'y fus une minute : on me traita honnêtement : je ſortis de là, hors de moi, trempée de ſueur, & dans une agitation, qu'il vous eſt plus aiſé de comprendre, qu'à moi de l'exprimer. Je conçois vos raiſons, ma chere tante, pour que je n'aille point encore à St. Cyr : je les avois dévinées ; mais la De. de Noailles ne ſera pas en état d'y aller, quand même vous le lui permettriez, qu'elle ne ſoit accouchée, à moins que la jalouſie ne lui fit trouver des forces. Il me paſſe une choſe par la tête, qu'il faut que je vous diſe, malgré la longueur de cette lettre : ne ſeroit-il point poſſible, que je trouvaſſe aux environs de St. Cyr une chambre ? quand ce ſeroit dans une maiſon

de péyſan, je ne m'en ſoucierois pas ; pourvu qu'elle put paſſer dans le monde pour une maiſon de campagne, où j'irois prendre l'air : il ne ſeroit pas naturel que vous me refuſaſſiez, dans le voiſinage, l'entrée de St. Cyr : j'y ſerois plus ou moins, ſelon qu'il vous conviendroit : & perſonne alors ne ſeroit en droit de ſe plaindre. Quand on a vécu avec les gens, on les dévine ſans qu'ils parlent : il y a trois jours, que je diſois à Me. Dangeau tout ce que vous m'écrivez ſur les penſions que vous faites. Je ne ſerois pas à portée de parler à M. de Caumartin, quand il ſeroit en état, lui, de m'entendre : mais il n'y eſt pas : il eſt du nombre de ceux qui ont été remerciés : il eſt, à ce que j'ai oui dire, fort mal dans ſes affaires : Me. de Dangeau ſe ſeroit volontiers chargée de le toucher. Je vous rendrai compte du C. de Rohan, dès que je l'aurai vu : je vous aſſure d'avance, qu'il fera ce que vous deſirez, s'il lui eſt poſſible. Me. de Barneval eſt fort incertaine ſur ſa penſion : c'eſt l'état où nous ſommes tous ; mais elle eſt fort reconnoiſſante de la charité que vous avez pour elle. Ce qui nous rend ſans reſſources, c'eſt que nous ſommes un nombre de gens, honnêtes-gens à la vérité, pleins de probité, d'honneur, mais de la vieille cour, mais bons à rien. Je ne réponds point, ma chere tante, à

la fin de votre lettre : celle-ci n'eſt que trop longue ; & je vous conſeille d'en reprendre la lecture, autant de fois que vous avez été à m'écrire la vôtre. Bien de gens s'adreſſent à moi pour ſavoir de vos nouvelles : de ce nombre ſont quelques-uns de mes Maréchaux, entre autres le Ml. de Tallard.

REPONSE.

J'ai à répondre à deux de vos lettres, ma chere niéce, l'une, du 1. de ce mois, & l'autre du 6. Il y a deux projets dans la premiere, aſſez extravagans : l'un regarde mon logement ici, & l'autre, la maiſon de plaiſance que vous voulez prendre dans le village de St. Cyr. Le premier auroit de plus grandes incommodités que celui où je ſuis : ce n'eſt pas la peine de vous l'expliquer. Quant au ſecond, il ne ſeroit peut-être pas impoſſible d'avoir une chambre à Trianon, ou à la Ménagerie ; mais comment nous joindrions-nous ? il faudra y penſer au printems. Je ſuis très-contente de la deſcription : elle eſt mêlée de ſolitude & de compagnie : cet endroit-là me paroit à ſouhait. On dit que M. Fagon eſt très-occupé : je crains qu'il ne puiſſe vous donner le ſecours dont vous avez beſoin. M. le Maréchal d'Harcourt a bien fait de vous faire aller chez Me. de Berri ; car, après tout vous

lui devez être obligée de votre logement : il ne faut pas mettre sa grandeur d'ame à être ingrate. Je voudrois que vous pussiez obtenir qu'on vous changeât de voisins : il est triste d'être entre des espiegles & de beaux esprits.

LETTRE LXXV.

DE ME. DE CAYLUS.

CE n'étoit pas sans quelque soupçon du jugement que vous avez porté de mes deux projets, que je vous les avez confiés : non, que je ne les crusse moi-même très-raisonnables, mais par la connoissance que j'ai de cet oubli de vous-même, d'un côté, & de cet esprit de Néron, de l'autre. Cependant, ma chere tante, vous convenez que je pourrai aller à la Ménagerie, ou à Trianon. Pourquoi me remettre au printems ? Eh ! l'hiver me tuera, avant que je puisse profiter de la belle saison. Il est vrai que M. Fagon est fort occupé & que mes affaires en souffrent : mais c'est pourtant mon bel endroit. Me. de Dangeau n'est point malade : j'ai passé le jour chez elle. Le Ml. de Villeroi m'avoit envoyé demander hier au soir, si je voulois lui donner à diner, ou me trouver chez Me. de Dangeau. Ha ! bon Dieu ! m'écriai-je, lui donner à diner !

je ne ſuis pas ſi ſotte : il n'y a point de comparaiſon, entre en recevoir, ou en donner : j'irois à quatre pattes pour éviter ce dernier inconvénient, duſſai-je y faire la plus méchante chere du monde. J'ai donc été au rendez-vous. On ne veut point à Charenton de la fille de Me. de Barneval. Me. de Villette eſt hors d'affaire : j'en ſuis ravie, & pour elle, & pour ſa famille ; elle a quelques vuës pour notre régiment. Je n'aurois jamais cru avoir un ſouvenir tendre pour Benoiſt, vous me l'avez inſpiré. Pour le frere de Me. de Glapion, il ne m'étonne pas : il a raiſon. Qu'il ſeroit aimable de vivre avec de telles gens ! que ceux, qu'on trouve ici, ſont différens !

LETTRE LXXVI.

DE ME. DE CAYLUS A ME. DE GLAPION.

IL EST vrai, Madame, que la durée de la derniere fievre m'avoit extrémement inquiétée, & que je croiois la viſite de M. le Ml. de Villeroi peu propre à rétablir une ſanté languiſſante : je l'avois pourtant bien prié de nous ménager : c'eſt quelque choſe que nous en aions été quittes pour un mal de tête. Je me ſerois ſervi des avis que vous me donnez, Madame, ſi je n'avois été

dans la néceſſité de répondre préciſement à ce qu'on m'a écrit : & j'ai cru qu'il falloit remettre cette penſée à une autre fois. Cependant, Madame, j'en ſuis bien touchée, & avec autant de raiſon, pour le moins que vous en avez eu de l'être, d'une lettre, où je feſois bien naturellement les honneurs de votre maiſon, comptant que vous n'avez toutes de plus grand intérêt, que la conſervation de ma tante & ſa commodité : il ſemble qu'elle en a de tout opposés. Non, Madame, M. d'Auxerre ne vous croit point de ces pauvres religieuſes qui s'ennuient : ayez meilleure opinion de ſon diſcernement : & croiez que quelqu'un qui m'appartient d'auſſi près, quand il ne vous auroit jamais vue, ne pourroit ignorer au moins une partie de ce que vous êtes. Je crains bien, de n'avoir pas reçu M. votre parent, comme je le devois : je ne lus la fin de votre lettre, qu'après qu'il fut parti, mais j'aurois dû le connoitre à ſa politeſſe. On m'a flattée de l'eſpérance de voir, un jour, Mlle. d'Aumale à Paris : que je ſerois aiſe de la tenir un peu chez moi, & de bien cauſer avec elle ! Adieu, Madame.

LETTRE LXXVII.

DE ME. DE MAINTENON.

ENFIN je ſuis parvenue à ſavoir l'état de votre ſanté, quoique M. d'Auxerre ne me voulût parler que de votre beauté. Vous êtes ſouvent couchée : & vous n'allez point en carroſſe: mais comment accommodez-vous cette ſageſſe avec l'impatience que vous me marquez de faire huit lieues pour me venir voir ? Je ne crois pas devoir y conſentir : conſidérez, d'un autre côté, que dès le moment que je vous aurai revuë, il faudra diſputer quelques ſemaines contre les autres, les voir à la fin à une, & enſuite, toutes à la fois : votre couſine relevera, pendant ce tems-là : & je ſerai toujours troublée d'un projet de diné, de viſites, & de diſputes : vous êtes ſi ſenſée, que je ne ſaurois croire que vous penſiez autrement que moi. Vous me direz, cela eſt vrai : mais je meurs d'envie de vous voir : je vous répondrai que ſi j'en pouvois demeurer à vous, je vous prierois de venir demain. Je vis hier M. le Marechal de Villeroi, plus patétique que je ne l'avois vu : il pleura beaucoup : & je pleurai ſi bien, que je ne ſuis pas encore bien remiſe de la nuit qu'il m'a fait paſſer : il ne parla point de votre ſoupé : il n'y eut pas le moindre badinage en-

11 *oct.* 1715.

tre nous : il fut quatre heures avec moi : il eſt perſuadé qu'on retranchera les penſions, & croit que tout ce qui vous regarde, doit paſſer par le Duc de Noailles. *

Me. de St. Pars trouve que Mr. d'auxerre vous reſſemble comme deux goutes d'eau : la reſſemblance avec un beau-frere n'eſt pas fort honnête : mais elle eſt ſi ſenſible, qu'elle ne peut s'en taire. Vous voiez par ce trait qu'au moins Me. de St. Pars ne reſſemble pas à Me. de Glapion.

LETTRE LXXVIII.

DE ME. DE CAYLUS.

C'EST précifément, parce que je veux aller à St. Cyr, que j'ai tant de ſoin de ma ſanté : d'ailleurs je ne ſuis pas fachée qu'on ne me croie point en état de faire des viſites : mais je conſens, ma chere tante, quoiqu'avec peine, de laiſſer couler encore un peu de tems: je veux ce que vous voulez, quoi qu'il m'en coute : il n'y a que la Ducheſſe de Noailles qui m'embarraſſe : car pour toutes les autres, j'en triompherois aiſément : pourroient-elles trouver injuſte que j'aie des préférences ? aux amies la parenté doit être une raiſon : aux parentes, l'amitié & l'attachement particulier,

* Alors préſident des finaces.

particulier, s'il y a encore quelque juſtice dans le monde. Ce n'étoit donc pas ſans raiſon, que je craignois tant la viſite du Ml. de Villeroi! Voilà celles, que malgré tout ſon mérite, vous deviez vous retrancher : elles ne ſont plus bonnes qu'à vous tuer. Je ne veux point croire encore, que les penſions ſoient retranchées ; cette penſée me meneroit à des projets un peu trop violens : à chaque jour ſuffit ſon mal, j'en ai eu juſqu'à préſent plus que je n'en pouvois porter. Il faut me conſoler par la reſſemblance flâteuſe que j'ai avec M. d'Auxerre. Je ne crois pourtant pas que Me. de Glapion eut conſenti volontiers que vous me l'euſſiez écrit : mais je vous en remercie, car elle m'a fort divertie. Le C. de Rohan vous verra bientôt : il compte qu'il y aura quelque choſe pour Moret : mes Princeſſes Lorraines feront de leur mieux auprès de Me. la Pr. de Conti ; mais elles me dirent qu'elles l'avoient trouvée par avance découragée ſur cette bonne œuvre, parce qu'il lui étoit revenu, que vous n'y vouliez plus rien donner. Me. de Dangeau vint diner avec moi, il y a deux jours ; elle étoit tout abattue, & pas encore remiſe d'une viſite qu'elle avoit rendue à MADAME aux Carmélites, où ſon cœur avoit ſouffert. Me. de Levi eſt à Provins. Mon Philoſophe & mon Brindi ſont tous deux aſſez raiſonnables, cha-

cun en leur eſpéce : voilà, ma chere tante, tout ce que je ſai, ou tout ce que je puis avoir l'honneur de vous écrire. On dit que les poſtes ſont ſures : mais la défiance l'eſt davantage.

LETTRE LXXIX.

DE ME. DE CAYLUS.

CE n'eſt, ma chere tante, que pour le plaiſir de vous écrire, que je vous écris : ainſi ma lettre ſera fort courte : je ne ſais pourtant ſi je n'ai point oublié de vous dire, que j'ai vû le C. de Rohan, qu'il s'adreſſera directement à la Reine d'Angleterre pour ce qui la regarde, & qu'à l'égard de Moret, il fera tout ce qui dépendra de lui, mais qu'il ne ſait encore de quoi il ſera le maitre. Je continue à me bien porter. Je n'ai point vu Me. de Dangeau, je ſais ſeulement qu'elle eſt en bonne ſanté : celle de me. de Villette a de la peine à revenir : je pourrai lui vendre mon régiment, ſi elle, de ſon côté, peut vendre ſa charge. J'écrirai directement à m. le Duc d'Orléans pour ma penſion : & je feferai rendre ma lettre par le Ml. de Villeroy : voilà où j'en ſuis, avec beaucoup d'autres choſes peu agréables, mais je ſuis contente de mes enfans, & fort tranquille chez moi. Je ſuis infiniment occupée de ce qui ſe paſſe à St. Cyr : je vous ſuis dans toutes

vos heures; je m'y transporte en esprit: on ne s'apperçoit ici en façon du monde d'être dans la dépendance d'un palais: les ouvriers sont & seront encore long-tems chez moi: je suis toujours dans ma petite chambre haute, accablée par la quantité de meubles. Je viens de recevoir une visite du petit *Leger*: il est fait à peindre; il m'assure qu'il est fort sage; il a tout l'air de dire vrai. Après la promesse que je vous ai faite, je n'ose entamer une autre page.

REPONSE.

J'ai perdu votre lettre: Mlle d'Aumale m'assure qu'elle me va dire tout ce qui y étoit.

Je serois bien fâchée que le D de Noailles vous abandonnât, il m'a toujours paru vous aimer: il me revient de tous côtés qu'il est accablé de travail. Vous m'assurez toujours que vous vous portez bien: mais je voudrois savoir le détail de cette bonne santé: est-ce que vous n'avez plus rien, ou l'avez-vous sans accident? n'êtes-vous plus foible? dormez-vous? j'attends réponse sur tous ces articles-là.

Brindelette dit qu'elle ne se souvient plus de rien: son mérite passe celui de Molitard: l'une prend les manières & les impressions de St. Cyr, l'autre les quitte. J'ai reçu ce

matin une lettre de vous. Pourquoi m'annoncez-vous d'abord qu'elle sera courte, vous qui savez que mon unique plaisir est de les lire ? Si M. le Cardinal de Rohan donne quelque chose à Moret, il faut que je le sache. Dites un mot à vos Princesses Lorraines, pour voir si elles pourroient ne point toucher le cœur de Me. la Princesse de Conti, pour ces pauvres filles-là : ce sont des saintes, qui meurent de faim : elle leur donnoit autrefois & avoit même la bonté d'y aller : elle pourroit leur attirer quelques aumônes & quelques quêtes, si l'on en fait encore à la cour : si elles passoient par la De. de Ventadour, nous y aurions quelque crédit : il faudra que ce couvent-là se sépare, si la charité n'en prend soin.

Faites-moi savoir, je vous prie, où l'on en est pour les pensions, & ce que vous aviez du Roi. M. le Ml. de Villeroi est un bon ami : il faut, ma chere niéce, s'accommoder au tems : il y a plus de sagesse à cette conduite, que de lâcheté. C'est beaucoup, que vous soyez contente de Mrs. vos enfans : car c'est là le sensible.

Vous me répondez bien froidement sur Me. d'O : y auroit-il quelque chose qui vous auroit séparées ? Je ne vois plus en elle que sa douceur, sa bonté, & l'attachement pour tout ce que nous avons le plus aimé.

LETTRE LXXX.

DE Me. DE CAYLUS.

IL y a quelque chose de bien terrible dans l'air, il en faut convenir. Combien d'obstacles pour tout ce qui peut faire plaisir aux gens raisonnables ! Me. de Dangeau est malade d'une grande fluxion qui lui a enflé la tête, une joue, & la gorge : je n'ai jamais rien vu de si défiguré qu'elle l'étoit avant-hier ; la fievre se joignoit à son mal, ce qui est inévitable. J'espere pourtant qu'il n'aura pas de suite ; mais au malheur dont nous jouons, je crois qu'il en arrivera encore quelque autre. On me dit hier, ma chere tante, que Mlle. d'Aumale avoit la fievre ; j'en suis bien en peine. Le Roi d'Angleterre cause ici des grandes inquiétudes à ceux qui sont véritablement dans ses intérêts, quoique l'Ecosse soit comme en sureté pour lui, & que, par la disposition du camp du Duc d'Argile, il ne puisse, à ce qu'on dit, sortir d'où il est, qu'il ne se trouve entre deux feux, tant le comte de Marr le tient serré. Mais les Provinces d'Angleterre, qu'on disoit être soulevées, ou prêtes à se soulever, ne le sont point : & vous savez mieux que moi, puisque vous avez vu la Reine, la belle action qu'a faite le Duc d'Ormond

de ne vouloir être ſuivi de perſonne & de s'expoſer ſeul à deſcendre dans un péis ennemi. Ce qu'il eſt devenu, auſſi bien que le Roi d'Angleterre, depuis qu'ils ſe ſont embarqués, voilà notre ſujet de crainte. Les Anglois, qui ſont à Paris dans les intérêts du Roi Jacques, ſe plaignent du peu de ſecret de St. Germain, & les ſoupçons contre Midleton ſont tels qu'ils ont toujours été, quoiqu'un de ſes enfans ait été arrêté par l'ordre de M. le Duc d'Orleans, comme il alloit paſſer en Angleterre pour ſuivre le Roi ſon maître. Voilà, ma chere tante, tout ce que je ſçai, & que je tiens de Me. de Villette, qui, malgré ſon état, eſt très-bien informée : elle avoit vu le matin Bolingbrock, qui paroit faire ſes adieux dans Paris, pour en ſortir.

On dit que M. Deſmarets eſt attaqué pour 1600000 livres, qui ont été emploiées ſans les formalités requiſes. L'argent ſe reſſerre plus que jamais ; l'affaire eſt ſi ſérieuſe, qu'il n'y a ſi grand & ſi petit, ſi éclairé & ſi imbecille, qui ne ſoit dans la conſternation.

La pauvre la Jonchamp me ſerre le cœur : le procédé noble de ſon mari mériteroit une autre récompenſe.

LETTRE LXXXI.

DE ME. DE MAINTENON.

JE ne ſaurois croire que le D. de Noailles vous abandonne, à moins que je n'en voye une plus grande certitude : il me paroit vous aimer, il eſt honnête homme : il faudra voir l'effet de la régence. M. le Ml. de Villeroi inſiſta bien ſur ce qu'il faut que ce ſoit lui qui entre dans toutes vos affaires, & qu'il ſeroit fâché avec raiſon, ſi d'autres s'en méloient. 25 *oct.* 1715.

M. d'Auxerre m'avoit dit que vous n'aviez que dix mille francs de vos penſions, & le compte, que vous m'en envoiez, me dit, ſeize mille francs. J'ai reçu une grande lettre de Me. Dangeau, & une peinture bien naturelle de ſon état : je crains toujours qu'elle ne perde bientôt ſon mari, & que vous ne la perdiez enſuite. Elle m'écrit qu'elle va aux Carmélites, & qu'elle y attaque le janſeniſme : mandez-moi ſi elle ne me trompe point : elle ſe fait un grand plaiſir de la ſolitude qu'elle projette avec vous, elle a grande raiſon : elle envie le bonheur des Evêques qui me voient : & je ne ſçais pourquoi je me ſuis embarquée à cette diſtinction ; mais j'eſpére qu'il y en aura peu qui en abuſeront : elle finit ſa lettre par des

aſſurances d'amitié, toutes pleines d'eſprit, & de l'agrément qu'elle met en tout. Je n'ai pas le cœur fort romaneſque ; mais je ſais bien l'aimer tendrement. J'ai reçu auſſi une lettre de Me. de Levi, qui me paroit ne point entendre raiſon ſur ce que je ne la veux point voir : remerciez la bien, je vous en conjure, de tout ce qu'elle me dit d'obligeant, & que je crois ſincere. Toutes ces viſites troublent fort ma paix : je n'ai pu m'empêcher, dans les commencemens, de faire quelques exceptions : ceux-là y veulent revenir ; les autres me preſſent : parmi, il y en a que je ſerois fort aiſe de voir ; mais de la maniere dont tout cela ſe tourne, je ne gouterai pas aſſez le repos de la ſolitude.

LETTRE LXXXII.

DE ME. DE MAINTENON.

27 oct. 1715. JE me hâte de répondre à votre lettre d'hier, ma chere niéce, à cauſe des intérêts des pauvres filles de Moret. Il n'eſt point vrai que je ne veuille plus leur rien donner. Si la grande Princeſſe & M. le C. de Rohan pouvoient leur aſſembler 2000 livres, j'en donnerois volontiers 3000. Il faudroit, en ce cas-là, que les aumônes paſſaſſent par la Princeſſe, qui a quelques domeſtiques qui connoiſſent cette maiſon-

là : elle s'accoûtumeroit à en entendre parler : & à ma mort, il eſt vraiſemblable qu'elle ne les abandonneroit pas. Conduiſez bien cette affaire : vous avez de bons négociateurs.

Je vous prie de me mander, s'il eſt vrai que M. le Duc d'Orleans ait retenu 10000 livres de penſion ſur la charge de premier médecin, pour les donner à M. Fagon avec ſon habitation au jardin des ſimples. Si le feu Roi ſait cela, il l'aura fort approuvé.

LETTRE LXXXIII.

IL ne faut pas ſe rendre ſur la Princeſſe de Conti : il faut tâcher de ſavoir au vrai ce que nous donnera le C. de Rohan ; je penſe, qu'il compte bien, qu'en lui demandant cette nouvelle grace, je lui remets toutes celles qu'il me feſoit aux communions du Roi. Vous mettez-vous encore en peine d'entendre dire que j'ai la fievre ? n'y êtes-vous point accoûtumée depuis plus de dix ans ? ma ſanté eſt toujours la même, excepté que je ſuis plus foible qu'à l'ordinaire, & ſouvent dans mon lit. J'ai vu le Duc de Noailles, je lui ai fait vos remercimens : je l'ai prié de revenir le plus tard qu'il pourroit ; & cela, bien ſincérement, car je vous avoue que toutes les triſteſſes me font grand 1715.

mal, en me remettant devant les yeux ce que je voudrois oublier. J'ai une curiosité, que je vous prie de satisfaire en confiance; est-il vrai qu'il n'y ait plus personne au logis du Ml. d'Harcourt? si cela est, on n'a que faire d'avoir une bonne tête.

Pourquoi laissez-vous venir votre neveu ici? tâchez de me faire oublier, & si vous vous le mettez bien dans la tête, vous y parviendrez.

LETTRE LXXXIV.

DE LA MÊME A LA MÊME.

7 nov. 1715.

VENEZ, puisque vous le voulez absolument: mais après vous, je vois venir Me. de Mailly, Me. de Villette, & Me. d'Aubigné. Je vis hier M. le D. du Maine: vous m'annoncez M. le C. de Rohan: la Reine d'Angleterre m'a écrit qu'elle viendroit au premier jour: le Ml. de Villeroi me presse tout de nouveau; en vérité, ma chere niéce, ce n'est pas une retraite, ni une vie tranquille: chaque visite me rend toute l'amertume de la cour passée, & de la cour présente. Je suis bien affligée de voir tant d'ennemis au Duc de Noailles. Je suis charmée que M. de Bonrepaux soit du conseil: je le serois davantage, s'il pouvoit y faire du bien: assurez M. Fagon de mon estime, de mon amitié, de ma reconnoissance éternelle.

LETTRE LXXXV.

DE LA MEME A LA MEME.

J'AI vu M. le C. de Rohan, qui ne m'a point fait de mal : il n'inſpire & ne reſpire que la douceur, la paix, & preſque la joie : je ſentois ſa vertu, ſon courage, ſon honneur : & il me ſembloit entretenir toutes les perſonnes qui lui appartenoient. J'apris hier au ſoir, en parlant de lui, que notre ſupérieure, Me. de Vertrieux, lui demande quelquefois des graces, & qu'il les accorde avec trop de bonté : je crains qu'elle n'en abuſe : rien de plus indiſcret que les plus diſcretes religieuſes. 11 nov. 1715.

Remerciez M. d'Auxerre de ce qu'il a fait pour Me. D...n. J'ai écrit à Me. de Dangeau, qui m'a paru le deſirer. Ne me laiſſez rien ignorer, je vous prie, de tout ce qui regarde le chevalier de St. George & tout ce qu'il a fait : je ſens bien la maniere dont il en uſoit pour moi en toute occaſion. J'attends de vos nouvelles ſur le voiage, auquel j'ai conſenti, & qui me fait trembler pour votre ſanté. Adieu, ma chere niéce.

LETTRE LXXXVI.

DE ME. DE CAYLUS.

LEs forces de Me. de Dangeau reviennent lentement : mais je me flatte encore que nous ferons notre voiage la semaine qui vient : & pourvu que nous soions toutes deux en état de marcher, nous laisserons ce qui ne nous pourra suivre, puisqu'après leur en avoir fait la proposition, elles ne seront en aucun droit de se plaindre.

Me. de villette est bien mal : elle se confessa hier : elle est tant soit peu mieux ce matin. Personne n'entre dans sa chambre que ses gens pour la servir, des médecins, & M. de St. Sulpice, ou son confesseur : car ce ne fut pas lui qui la confessa hier, mais un autre prêtre de la paroisse. On la saigna du pié après sa confession, ce qui parut la soulager : elle fut jusqu'à minuit assez bien : le reste de la nuit n'a pas été de même, mais, depuis le matin elle est mieux.

C'est aujourdhui le neuf de la petite verole du marquis de Villeroi, & il est bien : si tante la religieuse l'a aussi : ce qui afflige fort ce pauvre maréchal, qui croit, après ce qu'il vient de perdre, que tout lui va manquer. Me. de Pracontal étoit hier tout-à-fait hors d'affaire.

Je vous envoie, ma chere tante, les bonnes nouvelles d'Angleterre bien détaillées par M. de Dangeau. Il est si rare de trouver de quoi se réjouir, qu'il n'en faut pas perdre l'occasion.

Quoique Leger vous ait pu dire de la pâleur de mon visage, je me porte pourtant assez bien. Je sortis hier pour Me. de Villette, & de là chez Me. de Dangeau, où je ne vis que gens que j'étois bien aise de voir, Me. de Levi, Mesdames d'Espinoi, & de Remiremont, qui ne m'aiant point trouvée chez moi, me vinrent chercher là, Me. d'Elbœuf, Me. de Pompadour. Notre joie de nous retrouver ne fut pas sans regrets, ni sans parler de vous, ma chere tante: Me. de Dangeau s'amuse beaucoup avec sa petite fille: si elle osoit, elle ne sortiroit point de dessus ses genoux. Adieu, ma chere tante.

LETTRE LXXXVII.

DE Me. DE MAINTENON.

LA visite de Bolingbroke me paroit moins convenable à l'état de Me. de Villette, que celle de M. de Gergi. 1715.

Voilà M. Desmarets dans un étrange état! Il me fait grand'pitié, & ne m'en feroit guéres, s'il étoit à Maillebois en repos, comme il y a déjà été. Je suis en peine du marquis

de Villeroi : il me ſemble que nos afflictions nous rendent plus ſenſibles à celles de nos amis.

LETTRE LXXXVIII.

DE ME. DE CAYLUS.

ENFIN, ma chere tante, nous avons réſolu, Me. de Dangeau, Me. de Levi & moi, de partir jeudi matin pour avoir l'honneur de vous voir : je ne fais point mention de Me. d'O, parce que je ſuis preſque perſuadée qu'elle aura, ou ſes grandes vapeurs, ou quelques médecines qui l'en empêcheront : je le lui propoſerai pourtant. Quant à moi, je ſors des obſtacles que je pouvois craindre : malgré de ſi heureuſes apparences, je ne laiſſerai pas d'envoier encore mercredi un exprès vous porter la confirmation de notre voiage. Le pauvre M. de Villeroi va verſer, dans votre ſein, ſon renouvellement de douleur : & voilà ce que votre deſtinée & votre bonté vous font avoir de vos amis ! pour moi, ma chere tante, je vous déclare que ce ſera contre ma volonté & mes réſolutions, ſi je fais autre choſe que de me réjouir de votre vuë. Si je pouvois en me moquant des bons cœurs, endurcir le mien !

M. de Bonrepaux fera ſon devoir, pour

M. de Goulher : j'attens ses ordres pour faire agir Valincourt auprès de M. le comte de Toulouse. On m'interrompt, ma chere tante.

LETTRE LXXXIX.

DE LA MEME A LA MEME.

NE vous apercevez-vous point, ma chere tante, qu'il y a bien long-tems que je n'ai eu de vos nouvelles ? Tout m'abandonne : Me. de Glapion même & Mlle. d'Aumale ne m'écrivent plus. Je sais que vous eutes hier la visite de M. le Cardinal de Rohan, & j'ai une grande impatience de le voir depuis : j'espere qu'il ne vous aura pas tant fait de mal que d'autres que vous avez reçus : il vous aura dit ce qu'il veut faire pour Moret : Me. la princesse de Conti donnera cinq cens francs, parlera à M. le Duc d'Orléans, pour tirer quelque chose de lui, ce qui me fait esperer que nous parviendrons à faire la somme que vous croiez qui suffit, pour que ces pauvres filles ne se séparent pas. 12 nov. 1715.

Il est juste de vous faire part de mes petites prosperités : je vous avois dit que pour éviter la dépense d'une tapisserie, je fesois boiser ma chambre & mon cabinet, ce que je comptois paier, comme de raison : mais M. d'Antin ne le veut pas, & si je vous

affure, ma chere tante, que je n'ai rien demandé, ni rien infinué.

Le marché de mon régiment eft conclu, mais de parole feulement : le jeune homme, qui l'achete, a befoin d'une procuration qu'il faut aller chercher en Bretagne.

LETTRE XC.

DE LA MEME A LA MÊME.

16 nov. 1715.

ENFIN notre voiage eft arrêté pour la femaine prochaine, parce que fuivant votre confeil & la bonté que vous avez de vouloir bien avoir égard aux empreffemens de nos cheres dames, nous ferons notre premiere vifite en corps : la Ducheffe de Noailles même en fera, malgré fon énorme groffeur : mais nous coucherons aux environs de St. Cyr en faveur de la femme groffe & de l'hémoroïffe : c'eft ce qui fait que je ne puis encore vous mander précifément le jour. La petite de Courcillon eft fans fievre : ce qui me fait un grand foulagement : je craignois beaucoup que cette confolation ne fut enlevée à notre amie. Il n'y a point de nouvelles du Roi d'Angleterre : tant mieux, puifque c'eft une marque que fon trajet fe fait. Je vous ferois le détail de tout ce qui fe dit, & je fçais qu'il fuffit de favoir en gros que fes affaires vont bien. J'ai bien été foulagée, ma

chere tante, de recevoir deux de vos lettres tout à la fois : je ſuis bien aiſe que vous ſoiez contente de notre Cardinal : eſt-il poſſible que celui-là ſoit nôtre, & que l'autre ?.... il faut ſe taire, mais en effet le C. de Rohan mérite d'être vôtre. Je vous envoie une lettre de M. de Frejus : il me vient voir de tems en tems : il me ſemble auſſi qu'il eſt à nous. Pour le pauvre M. de Villeroi, dès qu'il a un jour, il le donne, ou à Me de Dangeau, ou à moi : il eſt comme une ame en peine. Je garde votre compliment à M. Fagon pour la premiere viſite qu'il voudra bien que je lui rende : ſon fils m'a dit qu'il faloit encore le laiſſer quelque tems. Je ne crois pas que Me. de Villette ſoit ſitôt en état de vous importuner, & quoiqu'elle ne ſoit plus dans un danger preſſant, c'eſt une femme bien malade. Le maréchal d'Harcourt donne ſa charge de capitaine des gardes à ſon fils : c'eſt une grande grace qu'on lui fait, mais je le trouve encore plus heureux que ſon fils. Je ne manquerai pas de faire à M. d'Auxerre, de votre part, les remercimens que je lui avois déjà fait d'avance ; il eſt à la campagne avec mes enfans. Permettez moi, ma chere tante, de vous repréſenter que de voir la Reine d'Angleterre, c'eſt voir une fille de Ste. Marie, & que vous en ſerez repoſée quand nous aurons l'honneur de vous voir. A l'égard du

Ml. de Villeroi, que j'honore pourtant beaucoup, ce n'eſt pas trop mal fait de le refuſer: je ne lui ſaurois pardonner ſa derniere viſite, qu'il m'avoit promis de ne pas rendre ſi tragique. M. du Maine, vous l'aimez: il a beſoin de conſolation & d'être fortifié: c'en eſt fait, il n'y retournera de long-tems. Vous trouverez ſans doute, & vous aurez raiſon, que depuis que je ſens que j'ai la permiſſion de vous voir, je ſuis fort indulgente pour les autres: il eſt vrai, ma chere tante, que cette eſpérance met dans mon ſang un beaume que je ne connoiſſois plus.

REPONSE.

17nov. 1715. Je reçois dans ce moment deux lettres de vous, ma chere niece, l'une du 12. l'autre du 16. toutes deux dans le même paquet: j'y vais répondre par ordre. Je ne parlai point de Moret à M. le Cardinal de Rohan: vous ſavez que je ſuis timide à demander. Vous ferez une grande charité, ſi vous tirez quelque choſe pour ces pauvres filles: l'avenir m'inquiéte plus pour elles que le préſent: je compte qu'elles ſauront l'aumône qu'on leur fera, qu'elles en feront leur remerciment directement, & qu'à ma mort les Princeſſes ne les abandonneront pas, étant accoûtumées à les ſoutenir.

J'ai toujours eu dans l'eſprit ces jours-ci Mlle. de Courcillon: je crains, que cette

confolation ne manque à cette pauvre femme, & que Dieu, qui eſt jaloux, ne veuille ſon cœur tout entier. M. d'Antin eſt bien honnête, il m'a fait raccommoder un tableau : & quand je l'en fis remercier, il fondit en larmes : larmes de courtiſan. Vous voiez, ma chere niece, que je ne vous avois pas oubliée, & que c'étoit à moi à être étonnée de n'avoir point de vos nouvelles : eſt-ce que vous ne couchez plus à l'hotel de Conty, que vous me parlez des environs de St. Cyr ? il ne vous faut pas une médiocre maiſon.

Le Cardinal, qui n'eſt plus le nôtre *, eſt plus à plaindre que nous. Je ne crois pas que vous faſſiez plaiſir à M. Fagon de vouloir le voir : M. Boudin vous le dira encore mieux que moi : mais il me ſemble qu'il ne veut voir perſonne. M. le Ml. d'Harcourt eſt bien traité : & je trouve qu'il ſera mieux chez lui qu'à la ſuite du jeune Roi. M. du Maine eſt bien à plaindre ! il étoit favori de ſon Roi & de ſon pere, & tout lui manque préſentement : j'eſpere que ſa religion le ſoutiendra. Je ne puis penſer à votre viſite, ſans fondre en larmes : que ſera-ce en vous voiant ?

* Le Cardinal de Noailles.

LETTRE XCI.

DE LA MEME A LA MEME.

21 *nov.* 1715. JE crois, ma chere tante, qu'il faut commencer ma lettre pour vous dire . . . . Nous coucherons toutes à la Ménagerie, où M. Blouin a bien voulu nous faire mettre quatre lits : vous me direz peut-être, pourquoi pas cinq ? C'est que j'ai supposé qu'il étoit impossible qu'il n'y en eut pas une des cinq qui manquât, & pour la question, que vous me faites à l'égard de la maison de Me. la Princesse de Conty, elle est démeublée ; sans quoi, nous aurions été toutes à merveille.

Me. de Villette est considérablement mieux : M. le curé de St. Sulpice la voit de tems en tems, & je n'ai rien à faire là.

Je ne sçai aucune nouvelle d'Angleterre : je suis inquiéte de ce pauvre Roi. La Reine ne veut-elle donc point expedier sa visite ? faut-il que nous trouvions encore des Princes ? Ce n'est pas que je ne sente que je lui sacrifierois tout, à l'exception de ma visite de St. Cyr. Nous pleurerons, mais il y a de la douceur même dans ces larmes : de plus,

comme il faut commencer par-là, le plutôt que nous aurons pleuré, sera le mieux. Ma santé est si bonne présentement, & je suis si peu sûre de sa durée, que j'ai grand regret au tems que je perds.

Je n'importunerai point M. Fagon, & je n'irai le voir que quand son fils & M. Boudin me diront que je le puis sans l'incommoder. Adieu, ma chere tante, vous savez combien je vous suis tendrement attachée.

REPONSE.

Si vous ne venez point lundi, n'y pensez plus : le beau tems rendra tout plus facile, & éloignera davantage notre douleur : la mienne est beaucoup plus suportable quand j'ignore tout ce qui se passe, & je vous plains infiniment d'avoir un cœur sensible.

J'ai vu M. le Maréchal de Villeroy plus tragique que jamais : il n'a rien qui le console : Dieu le touchera peut-être à force de malheurs. M. le curé de St. Sulpice est venu ici. L'état de Me. de Villette me fait pitié ; il croit que vous la voiez : j'en doute. On nous fait espérer ici que l'argent paroitra au mois de janvier par ce qu'on va faire sur les billets : je le souhaite bien ardemment

Que vous êtes heureuse d'être chrétienne & raisonnable ! je vous vois servant Dieu, & travaillant dans votre lit, ou dans votre

chaiſe, environnée de vos enfans, & les portant à la vertu : dans cette idée, je vous embraſſe de bon cœur.

LETTRE XCII.

DE LA MEME A LA MEME.

ME. de Villette, que nous croiïons hier beaucoup mieux, a reçu tous ſes Sacremens ce matin : je n'en ai été avertie qu'après : j'y ai couru, mais je ne ſuis point entrée dans ſa chambre, & il eſt vrai que je ne l'ai pas vue depuis qu'elle eſt ſi mal. Je ſais qu'elle a reçu les Sacremens avec beaucoup de religion, & qu'elle a mis ordre à tout avec un grand courage : elle eſt dans une tranquillité & une ſoumiſſion à la volonté de Dieu bien heureuſe. Ses femmes & ſes médecins, & tous les gens qui l'approchent pour la ſervir, en ſont fort édifiés, elle n'étoit plus aſſez accoûtumée à moi, & nous étions trop bien enſemble, pour que j'aie cru néceſſaire de la tourmenter pour la voir : il me ſuffit qu'elle ait fait tout ce qu'elle devoit, & de témoigner à ſon fils qu'il trouvera en moi une ſœur tendre & une amie fidele : il viendra chez moi d'abord pour y paſſer les premiers jours.

J'ai eu bien du plaiſir & de l'inquiétude, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir :

mon fils le Brindi s'étoit fait une méchante affaire, M. le Ml. de Villeroi l'a accommodée : il eft vrai que fon tort eft ancien, & qu'en dernier lieu il n'avoit pu faire autrement que de foutenir ce qu'il avoit une fois avancé : il affure fort qu'il eft incapable de faire à préfent les mêmes fottifes que l'année paffée. Je vis hier la Ducheffe de Noailles en très-bonne fanté. On dit que le D. de Noailles eft tranfporté de joye : je ne le vis pas, il n'étoit ni chez lui, ni chez Me. fa femme. Je me trouvai hier en caroffe dans les rues de Paris & dans le même quartier : j'allai chez M. Defmarets, que je trouvai au bout du plus bel appartement du monde, très-mal éclairé, feul, affis, par habitude, je crois, à fon bureau : Me, fa femme étoit en haut avec deux Généraux, dont le Ml. de Tallard étoit un : voilà le monde. J'ai befoin, pour terminer l'affaire de M. de Goulher, de favoir quel eft fon emploi & dans quel lieu il eft : il me faudroit auffi un placet, ou mémoire, que je ferai donner à M. le Comte de Touloufe par M. de Valincourt, qui a eu l'honnêteté de fonger à un autre emploi, au cas que celui-là ne fut pas confervé : & cela, avant que je lui en aie parlé. J'efpére donc, d'une façon ou d'une autre, que votre ami M. de Goulhere ne demeurera pas fur le pavé. Vous n'avez point

mal jugé, ma chere tante, de la tranquillité de ma retraite : à la privation près d'avoir l'honneur de vous voir, je serois aussi contente qu'on le peut être dans cette misérable vie ; mais je ne puis, je vous l'avoue, m'accoûtumer à cette privation. Il y a aussi le point des embarras d'affaires que la dureté du tems augmente beaucoup. Il est survenu un accident fâcheux à la vente de notre régiment :

Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science,
Qui nous mette en repos.

Il m'a donné un esprit assez tranquille, & un cœur un peu trop tendre pour les gens que j'aime. Je suis contente de mon fils ainé: c'est un honnête homme & un aimable ami. Je vois souvent Me. de Dangeau, & ce m'est toujours un nouveau plaisir.

LETTRE XCIII.

DE Me. DE MAINTENON.

15*dec.* 1715. JE reçois en ce moment votre lettre d'hier & la nouvelle déclaration : on en jugera par le succès. Je vous écrivis dès hier, & ma lettre ira à vous par M. de Guignonville, & pour cause. Brindy deviendroit-il Fermier général ? rien ne doit plus surprendre.

Quand vous vous trouverez dans cette compagnie, dont vous m'avez parlé, dites lui que j'y voudrois être. Je suis fâchée de ce que

que notre Cardinal souffre.

Pourquoi vois-je une lettre de Me. de Dangeau, & rien de vous? J'ai vu ce matin M. Blouin, qui m'a apporté, de la part du jeune Roi, son portrait qu'il a barbouillé lui-même : le présent & la visite m'ont fait plaisir, mais ne m'ont pas donné de joie.

J'ai reçu une lettre de Me. d'Aubigné ma belle-sœur, tout à fait raisonnable : elle est très-discrete, & ne demande jamais rien : elle me parle pour la premiere fois de ses affaires, & me mande qu'elle a une grande confiance dans les bontés de M. le D. de Noailles : rien n'est plus à sa place que d'être protegée par un gendre. Je n'ai pas peur de loin. Adieu, ma chere niéce : je vais reprendre mon carreau pour faire des lacets pour *la cabale*. Je crains bien que la mode n'en passe, car ils sont très-jolis.

On nous assure ici que la petite vérole a renouvellé à Paris avec beaucoup de pourpre : Dieu veuille conserver le jeune Roi! Nous avons perdu cette nuit une professe de vingt-deux ans. Me. de Nobleval, qui promettoit beaucoup : j'aurois donné une demie-douzaine de nos demoiselles pour elle ; mais c'est bien nous que Dieu consulte ! Cette mort augmente les frayeurs de Mlle d'Aumale. 18*dec.*

Les louanges de M. le Ml. d'Harcourt pour Me. d'Aussy ne me sont pas indifféren-

tres : j'ai bien des raiſons de l'aimer ; mais il y en a une * que je ne puis jamais oublier. Prenez garde qu'elle n'abandonne pas Me. de Ventadour, à qui elle a tant d'obligations. Qu'eſt-ce que la fille de M. d'Harcourt ?

J'ai eu le courage de revoir les reliques que le Roi portoit ſur lui. Votre ſincére attachement pour ſa perſonne & votre pieté vous rendent digne d'en avoir quelque choſe : c'eſt, dit-on, la vraie croix, & apparemment des mieux avérées : j'ai driſtibué le reſte ici.

LETTRE XCIV.

1 *Jan.* 1716.

BON jour, bon an, ma chere niéce. Je vous ſouhaite de tout mon cœur une augmentation de pieté, de raiſon, & de ſanté : eſt-il de plus grands biens ? Les trois mots, que vous m'écrivites la ſemaine paſſée, n'ont point été perdus. Il eſt vrai que je ne puis être indifférente ſur l'état des affaires générales : j'étois accoûtumée à en être occupée, même malgré moi. J'avois toujours oui dire qu'on éloigneroit M. Deſmarets pour la raiſon que vous dites : d'autres croient que c'eſt un prétexte, accrédité

* Les bontés dont le Roi l'avoit honoré dès le berceau.

par ſes ennemis. Me. de Mailly * me fait grand' pitié. En quel état eſt § Me. de Liſtenay pour ſa conduite, & pour ſes affaires ? Votre ambition pour dix mille francs, mis en rente, eſt aſſez modérée. J'ai tout le tems & toute l'amitié qu'il faut pour penſer ſouvent à vous : & je vous vois dans un Couvent, tranquille & fort aimée. Je ſuis en peine des pleurs de Me. d'Orleans : vous lui avez rendu de ſi bons offices auprès de moi, que je ſuis toute attendrie pour elle : qu'eſt-ce que c'eſt ? Je crains toujours pour M. du Maine : il n'y a qu'elle, vous, & moi, qui l'aimions : & ſon plus grand démérite eſt d'avoir été trop chéri du Roi. Je ſupporterois bien plus aiſément l'ingratitude des uns & l'oubli de tous, que l'amitié qu'on me témoigne : & ce Prince redouble la ſienne pour moi, de ſorte que je me trouve dans le monde par l'intérêt que je prends à un certain nombre de gens, toujours prête à pleurer leurs peines, ſans partager leurs plaiſirs.

J'ai écrit à Me. d'Auſſi pour la ſoutenir dans le bien. Le bois eſt-il cher à Paris ? je m'intéreſſe encore au bien du peuple. J'embraſſe bien tendrement Me. de Dan-

* Auſſi ſa niéce, à la mode de Bretagne comme Me. de Caylus.

§ Me. de Liſtenay étoit ſa fille.

geau : je n'ai pas d'autres étrennes à lui donner, que la continuation d'une estime, d'une amitié, & d'une inclination dont je ne pourrois me defaire quand je le voudrois. La pente, que j'ai à l'avarice, est bien augmentée depuis que j'entends crier misere de tous côtés, & qu'on ne voit plus d'argent. Je serois trop à mon aise, si j'étois moins sensible. Que voulez-vous me dire sur l'Angleterre ? Vous me faites tous entendre que tout est perdu. J'envoiai avant-hier à St. Germain témoigner mes inquiétudes à la Reine : elle me manda que tout ce qu'on disoit de bon & de mauvais étoit également incertain, qu'il n'y avoit que Dieu qui sçût où est son fils, qu'aussitôt qu'il seroit débarqué, il lui écriroit.

On vient de m'apprendre, que les nouvelles d'Angleterre sont bonnes, & qu'une Province, récemment révoltée, facilitera la jonction des Ecossois avec les Anglois de même parti.

LETTRE XCV.

9 *Jan.* 1715

VOS lettres sont tout le délassement de ma triste vie : je les attends avec impatience, & je les reçois toujours avec joie. Je veux que nos lettres soient de dates différentes, elles seront plus longues & nous donneront moins de peine. L'état de M.

Desmarets me paroit fort bizarre. Les vingt mille écus sur les états de Languedoc font un grand plaisir à ceux qui vous voient avec cinq mille liv. de rente. Votre pieté & votre raison sont de grands trésors.

M. le Chancelier * vous manqueroit-il pour le conseil, aujourdhui qu'il a moins d'affaires que M. Fagon? Voilà donc Me. la De. d'Orléans plus malheureuse que jamais, tant les chagrins sont à proportion des grandeurs! Les prejets des bals nous sont venus par les gens d'affaires. Je voudrois bien qu'il me fut permis de haïr M. le Duc § de tout mon cœur! La confiance, que j'ai en votre amitié, ne m'empêche pas de me conduire avec quelque discrétion.

Il est vrai que tous les d'Aubignés sont des gens de la vieille roche; mais ils ne sont pas d'aussi bonne compagnie que vous. On doit à M. de Canillac l'ordre & la justice dans les affaires : son attachement pour le D. du Maine me le faisoit déjà aimer. Je hais bien cette goute de M. le C. de Rohan : mais quand il en sera gueri, il partira : & que deviendra l'accommodement? Est-il vrai que le Pape est malade?

Ce matin il m'est venu trois pensées sur 10 *jan.*

* M. le Chancelier Voisin, peu consulté par le Régent.

§ Il étoit l'ennemi de M. le Duc du Maine.

mon caroſſe ; la premiere, de le donner à Me. de Dangeau : la ſeconde, de vous le prêter : la troiſiéme, de le vendre au profit de mes pauvres. Décidez, Madame.

11 *jan.* M. le Ml. de Villeroi m'a écrit, ce matin, la bonne nouvelle de l'arrivée du Roi d'Angleterre en Ecoſſe, & la Reine me l'a confirmée un moment après : elle a donc enfin un inſtant de joie !

Je ne comprends pas où j'ai eu l'eſprit quand j'ai eu tant de curioſité de ſavoir d'où viennent les larmes de Me. d'Orleans : c'eſt honorer la mémoire de ſon pere, que de déplorer les égaremens de ſon mari.

Vous ſouffrirez quelque choſe en demandant l'aumône à M. le Régent : j'en attends le ſuccès.

J'ai grand' peur de ces bals, quoiqu'on nous diſe qu'on y obſerve beaucoup d'ordre : ce n'eſt pas à ceux-là que le Régent & les Préſidens danſent. J'ai ici M. l'Archevêque de Rouën, pénétré de la lettre qu'on fait écrire aux Evêques : il m'a apporté tous ſes déplaiſirs : on l'inſulte tous les jours, en lui diſant qu'il ne faut plus compter ſur ce que le Roi a fait : ſon cœur ſouffre par toutes ſortes d'endroits : il part demain. Taiſez-vous là deſſus : c'eſt à nous à ſouffrir. Je ne vous dis rien de la beauté de vos lettres : je vous paroitrois flatteuſe, &

à mon âge, il ne faut pas changer de caractère.

J'arrive de la messe, & j'apprends que deux petits de Glapion, qui sont au séminaire, sont très-mal de la petite vérole: qu'une dame de St. Louis, des meilleures de la maison & propre à la supériorité, quoiqu'elle n'ait, je crois, que trente ans, a reçu cette nuit tous ses sacremens: qu'une excellente sœur converse va les recevoir, & que nous avons la petite vérole: je ne vois ici que des visages affligés, ou effrayés. M. le Curé de St. Sulpice me paroit honnête homme: je ne parle plus, qu'en doutant, des gens que j'estime le plus. Le discours de M. l'Evêque de Troyes est infâme *. Son neveu en reçoit la récompense. Mes fievres, tenant de leur premiere cause, me donnent toujours un serrement de cœur, qui me fait croire que je suis la plus malheureuse personne du monde. Je ne vous voudrois pas ces jours-là: car je ne fais que plèurer: venez, les jours, où je suis plus raisonnable. Je ne serois pas trop fâchée que M. le Duc d'Orleans eût un attachement 12 jan.

* M. l'ancien Evêque de Troyes aiant dit que M. le Régent devoit abandonner tous les Evêques acceptans, *non, Monsieur*, lui dit le Ml. d'Uxelles, *M. le D. d'Orleans ne peut, ni ne doit les abandonner: & quand ils feroient encore plus mal, il ne les abandonnera pas.*

nouveau : je verrai, ſi vous en dévinez la raiſon. Il eſt vrai que notre Cardinal n'eſt pas de l'Egliſe de France ; mais ſa préſence, ſes conſeils, ſa fermeté ne ſont pas indifférens : je ne crois pas qu'il conſeillât aux Evêques de ſigner cette lettre qui fait tant de bruit. Je vous remercie du diſcours que vous m'envoiez, quoique je n'en liſe aucun ſur cette matiere ; mais je ſuis bien aiſe qu'ils ſoient tous dans cette maiſon, qui certainement n'eſt pas ingrate.

M. le Ml. d'Harcourt me fait trop d'honneur de penſer encore à moi. Je n'ai plus le courage de cauſer : il fait un mariage bien aſſorti.

LETTTRE XCVI.

31 *jan.* 1716.

IL y avoit treize jours, que je n'avois reçu de nouvelles. Je penſois que nous en viendrions à ignorer qui la France a pour Roi. Mon premier ſoin n'a pas été de répondre à votre lettre : c'eſt le plaiſir de toute la ſemaine. Je ſuis bien fâchée que l'hiſtoire du bal ſe trouve véritable. Vos deux Maréchaux de France ont-ils dit à M. le D. du Maine qu'il ne devroit point aller à ce conſeil de guerre ? M. de Courcillon doit être cru ſur ce qui eſt de bienſéance. Ce n'eſt pas aſſez d'être proclamé en Ecoſſe :

il faut du bruit en Angleterre. Je vous répondrai à loisir sur Me. de Mailly.

J'ai pensé d'abord, comme vous, sur ce qui regarde la De. de Noailles : elle a raison de trouver sa fille trop jeune : mais le mariage, qu'on propose, est si essentiel au repos des Noailles, qu'on ne peut s'empêcher de l'aprouver : elle a encore raison de ne pas vouloir se ruiner pour ses enfans. Je lui conseillerois de sacrifier quelque chose pour plaire à son mari, comme d'aller jusqu'à 50000 écus : mais il n'est pas juste qu'elle se fit pauvre, notre Roi l'aiant fait si riche. Il est fâcheux pour vous, & il le seroit pour moi, d'entrer dans une affaire où il est sûr qu'on déplaira : rien n'est plus sage que le discours que vous lui tintes.

J'ignorois l'ambassade de M. le Duc de la Feuillade : je ne sai que ce que vous me mandez. De quel côté est-ce que les gens de guerre tournent ? Je suis bien en peine de M. du Maine. Notre petite vérole continue, & pas une ne meurt, mais toutes vont à l'extrémité.

Je crois *la grosse* très-assidue auprès de Me. la De. d'Orleans. Le Ml. de Villars seroit bien sage de faire un voiage, le premier de février. Je suis inquiéte sur M. du Maine, depuis que vous m'avez mandé qu'il va à ces conseils. Un mot de vous me rassure, au moins pour le passé.

LETTRE XCVII.

4 *fev.* 1716.

VOUS passez trop légérement sur votre sollicitation à M. le Duc d'Orleans : je reconnois bien M. le M. de Villeroi à celle qu'il lui a faite, sans vous en rien dire : il en usa de même pour moi à la mort de la Reine-mere : il demanda au Roi une pension pour moi, quoiqu'il ne m'eût jamais parlé. Je suis bien aise que la De. de Noailles ait fait ce que son mari desiroit : il ne doit pas à l'avenir lui faire des propositions qui la ruinent. L'état de M. le D. du Maine m'afflige : & le Régent pourra se repentir de la figure qu'il fait faire à M. le Duc : il n'y a qu'à se taire sur Me. la Duchesse. Le personnage de M. d'Antin est terrible. La ligue, dont vous me parlez, fait trembler * : & je vois bien que je ne trouverai pas le repos dans ma retraite.

Je ne saurois me flatter sur le Prétendant, tant qu'il n'y aura pas de bruit à Londres. Il est vrai que voilà un beau soleil : mais ce n'est pas lui qui fait les beaux jours.

Je crois Me. de Ventadour une très-bonne femme : elle a le cœur très-noble : elle m'a demandé à me voir cet été ; je ne la refu-

* Apparemment celle des Brétons.

ſerai pas, mais il n'en faut rien dire.

Je croirois les affaires du Roi d'Angleterre en aſſez bon état, s'il y avoit moins de tranquillité à Londres. Il me ſemble qu'on attend pour l'argent ce qui ſe paſſera à la monnoie. M. le Duc du Maine ne me paroit pas ſi inquiet que nous : il ſe flatte peut-être : ce qui eſt encore meilleur que de voir toujours ce qu'il y a de pis. Rien n'eſt plus galant que le diſcours du Régent ; mais je crains que, ſans refuſer, il ne faſſe rien ſur les penſions. J'ai reçu aujourdhui une lettre de M. le Ml. de Villeroi d'un ſtile plus tragique que celui de Racine, & paſſant même Longe-Pierre. Un joli chapelet ſiéra bien à Mlle. de Courcillon : car je ne la crois pas encore janſéniſte. *5 fev.*

Je n'envoie rien à Me. de Barneval, parce que je n'ai point d'argent : juſqui'ci on m'a péiée exactement ; mais les aumônes, que je fais, étant preſque toutes des penſions, je me défais fort vite de ce que je reçois : je demeurai le mois paſſé aſſez longtems avec ſix louis & demi pour tout tréſor. J'avois fait autrefois le petit fond que vous me conſeillez, dont je diſpoſois même après ma mort ; mais, à la diminution de l'argent, on me conſeilla de le mettre avec celui de St. Cyr. Nous le donnâmes, & nous ne pûmes le retirer. Je ſuis aſſurée

que M. le Duc de Noailles se met en piéces pour nous servir : & c'est ce qui me prouve l'extrémité où l'on est : ne soiez pourtant pas en peine de moi. Maintenon me suffit pour ne pas mourir de faim.

Le conseil réservé, s'il se fait, détruira bien vite les autres conseils. Je crois la Mlle. de Noailles bien étonnée de n'avoir rien de. . . . on dit qu'elle est bien riche. Voilà trois piéces de vaisselle pour les pauvres : voilà le chapelet pour la petite belle, voilà huit cent francs pour Me. de Mailli : & voilà M. Mauduit porteur de tout cela.

LETTRE XCVIII.

16 *fev.* 1716.

QUEL paquet reçus-je hier au soir, ma chere niece ? & quel malheur d'être sensible au bien public & particulier ! mais change-t'on, dès qu'on est en retraite ?

Voilà donc Me. de Mailly à l'aumône, j'en bénis Dieu de bon cœur comme les dévots, mais non avec la même indifférence. Si je paroissois, on espéreroit de plus grands secours : & il me passeroit souvent dans l'esprit, que j'ôterois le pain aux pauvres pour donner des confitures à Me. de Mailli. Vous ne me dites rien de ses enfans : sont-ils à sa charge ? M. & Me. de la Vrilliere savent-ils cette extré-

mité ? Elle devroit renvoier ſes domeſtiques. Quand je vins ici, je n'avois pas de quoi donner le deuil aux miens : je les congediai, & je leur ai envoié de l'argent à meſure qu'il m'en eſt venu : ils m'auroient trop coutés à nourrir. Continuez à l'aſſiſter, ma chere niéce, avec le plus de vraiſemblance qu'il ſe pourra.

Vous m'avez fait un grand plaiſir, en m'épargnant la peine de donner un dégout au Ml. de Villars, que je n'aurois pas vu : je ne veux pas augmenter le nombre des diſtingués : il fait bien ſagement de s'éloigner. Je trouve Me. de Rutland aſſez heureuſe d'aller en Amérique : & ſi Me. de Dangeau, & vous, preniez ce parti-là, je vous réponds d'une troiſiéme. J'étois très-fachée de ſavoir le mariage de nos amis rompu : car il me paroiſſoit bien convenable : mais la maniere eſt encore plus affligeante que le fait. Eſt-il poſſible qu'il n'y ait nulle eſpérance de raccomodement ? Tous les gens de bien y ont intérêt : le Roi ſe trouvoit par-là entouré de ce qu'il y a de meilleur à la Cour : & les voilà retranchés les uns contre les autres. Me. de Ventadour en mourra. Je ne puis vous dire à quel point cette affaire me touche, & en vérité, elle me touche trop. Voilà Me. de Parabere dans une entiere liberté ; Me. de Ventadour m'écrit d'une maniere fort tou-

chante, mais très-ſuccinte : je ne reviens point de voir que c'eſt le maréchal qui rompt ce mariage. Je le lui ai vu deſirer ardemment : & il craignoit qu'il ne ſe rompît par le défaut du tabouret. La lettre de M. le Duc du Maine ne m'aprend rien de bon, ni de mauvais. Votre amitié fait honneur à Me. de Noailles, toute riche, toute grande dame qu'elle eſt.

LETTRE XCIX.

17 fev. 1716.

EST-il vrai qu'un Eſpagnol, qui avoit épouſé une fille de Milord..., donne de l'argent à tous ceux qui veulent paſſer en Ecoſſe ? Je n'exclus point Me. de Dangeau, je l'aime trop : mais je vois de grandes difficultés à nous joindre.

Je ne plains point Me. de Mailly de faire mauvaiſe chere : punition de l'avoir fait trop bonne : elle a de la pieté.

Notre ſupérieure a un neveu qui vient d'entrer exempt dans les gardes du corps par un procedé de M. de Charoſt, bien obligeant pour moi. Ce neveu a une compagnie à vendre dans le régiment de M. le Prince d'Eſpinoi, qui veut un homme de condition, & ceux-là n'ont point d'argent. Ce neveu préſente le fils d'un préſident de Rouen, qui, juſqu'ici, n'a pu être agréé.

Je ne puis refuser une recommandation auprès de Me. la Princesse d'Espinoi : car vous savez que souvent on aime mieux celle à qui on recommande, que celle pour qui on parle : & certainement j'aime mieux Me d'Espinoi, que Me. de Vertrieux : le neveu est homme de qualité, très-pauvre, & qui n'a de ressource que cette compagnie. M. le Comte d'Aubigné m'a bien dit des choses : on est fâché de les savoir, & encore plus inquiet, l'on ignore tout : vos lettres, ce me semble, font le milieu entre ces deux extrémités. Qu'est devenu le Maréchal de Bervvick ? paroit-il à la cour ? comment est-il avec la Reine d'Angleterre ?

On m'a dit que les Jansénistes font ce qu'ils peuvent pour gagner M. l'Evêque de Lisieux : Me. de Dangeau ne le retiendra-t'elle pas ? Je crains pour les Brancas M. de Bervvick : car il est fort du parti. J'ai toujours cru que Me. la Princesse de Conti voudroit remplacer Me. de Longueville : je desire de tout mon cœur de m'être trompée.

Mr. Vaudemont est-il à Paris, & en quel état ? J'ai reçu ce matin une lettre de M. le Maréchal de Villars, qui me dit que vous l'avez empêché de venir. Je lui ai répondu que je vous en étois fort obligée : & du reste, je lui fais beaucoup d'honnêtetés : je le trouve heureux de s'éloigner de ce conseil.

Je viens de recevoir un courier de M. le Maréchal de Villeroi, avec toutes ses justifications, qui me font voir qu'il n'y a point de raccommodement à espérer : il prend M. du Maine, Me. de Dangeau, & vous à témoin : je voudrois bien que cette affaire-là ne diminuât rien de l'amitié de Mrs. de Rohan, des Princesses Lorraines, & de Me. de Ventadour pour vous : car j'y compte fort, & que vous les trouverez les mêmes dans tous les tems. Mais que deviennent mes pauvres ? Mes amis m'intéressent : mais mes pauvres me touchent.

LETTRE C.

19 *fev.* AUTRE lettre de M. le Ml. de Villeroi, qui, malgré ses peines, a la bonté de me mander que le petit Roi s'est trouvé mal : cette nouvelle nous seroit venue par Versailles, & m'auroit plus inquiétée : ma tendresse pour cet enfant me dit bien toute celle que j'avois pour celui qui nous manque. J'apprends aussi que les affaires du Roi d'Angleterre sont en mauvais état : les pensées de Dieu sont différentes des nôtres.

Je commence à répondre à votre lettre. Je ne me souviens point du tout de mon favori M. le Duc de Fronsac : il est. . . . mais je tremble pour M. votre fils, & je

voudrois que ces malheureux jours fussent finis. Je n'entends pas parler de M. le Chancelier : il est sage, & ne veut pas se commettre : il sait bien qu'il est des exceptés, & pere temporel de St. Cyr : ainsi la porte ne lui en sera pas fermée. Il a une conduite qui ne lui donne point d'exclusion, & peut-être reviendra-t'on à sa bonne tête, quand on aura essayé de tous ces cerveaux brulés. J'aime mieux M. le Prince Charles, que Me. d'Elbœuf : ainsi je trouve fort bon qu'il soit gouverneur de Picardie. Il y a long-tems qu'on m'a dit que M. le Prince d'Espinoi épousoit Mlle. d'Albret : que la belle-fille soit digne de la belle-mere ! Je plains Mlles. de Barneval, si elles perdent leur mere : je ne puis plaindre ceux qui meurent.

Le Maréchal de Villars ne mérite-t'il point la lettre que je lui ai écrite ? je ne l'ai pas soupçonné d'être du nombre des courtisans qui se sont deshonorés, il y a six mois. * Me suis-je trompée ? Je n'ai pas oui parler du mariage du Prince de Dombes, j'ai peine à le croire. Vous savez l'estime que j'ai toujours eue pour Me. de Castries : dites-lui là-dessus ce que vous jugerez à propos, il n'est plus question de moi. Il est vrai que vous ne m'écrivez pas des choses fort agréables, ma chere niéce : mais ce seroit encore pis,

* En cassant le testament du Roi.

ſi vous ne m'écriviez pas du tout : car ce qui me reviendroit me mettroit dans de grandes inquiétudes : & je ſais par vous la vérité : j'avoue qu'elle ne nous eſt pas favorable. Il me reſte encor aſſez de ſenſibilité pour me réveiller ſouvent : & la ſeule envie de ſavoir comment les jours gras ſe ſont paſſés par raport à vous, me feroit envoier mon courier. La pauvre ME. de Barneval n'eſt donc pas aſſez heureuſe pour mourir ! vous en avez uſé, ſelon cette prudence que j'admire en vous, dans l'affaire de MRS. de Rohan & de Villeroi. Ce dernier me paroît content de vous : je crains plus les courtiſans que les auteurs. Je vois bien qu'il ne faut pas eſpérer un raccomodement. M. le Maréchal d'Harcourt a raiſon de ſe tenir dans ſa famille : la campagne vaut mieux que Paris. On me mande pourtant que les provinces ſont dans une grande miſere. J'apprends de mauvaiſes nouvelles du Roi d'Angleterre.

LETTRE CI.

DE ME. DE CAYLUS.

27 fev. 1716. C'EST aujourdhui la conférence : elle doit être déciſive : le chancelier dit qu'il faut finir l'affaire, le regent, qu'elle l'eſt, & tout le reſte, qu'elle ne le peut être. Bien des gens ſenſés ne croient point que

celle des Princes puiſſe être jugée : la requête, que les Ducs viennent de préſenter, y jette un nouvel embarras, & fournit, ce me ſemble, un nouveau prétexte à M. le Régent : par-là, les Ducs ſe ſont ôté le pouvoir de juger : ainſi, en tout, je trouve que cette requête eſt plutôt un bien qu'un mal. M. d'Argenſon eſt mieux ; mais il a pourtant encore une petite fievre qui le mine. Me. la De. de Noailles a un rhumatiſme qui la fait beaucoup ſouffrir.

Le Cardlnal de Polignac a reçu une lettre du Cardinal del Guidicé, qui lui mande pour nouvelle que Me. des Urſins vient en France, apparemment pour quelque choſe de bien important, puiſqu'on envoie un ſi grand perſonnage. Que dites-vous de l'effronterie de cet Italien ?

Je ſuis un peu laſſe : il n'y paroitra pas demain ; mais je vous ai laiſſé bien abattue, ce me ſemble : ce qui m'inquiéte bien davantage.

LETTRE CII.

DE ME. DE MAINTENON.

27 *fev.* 1716.

JE n'écrirai point aujourd'hui à M. le D. du Maine par diſcretion : il ne faut pas abuſer de la bonté qu'il a de m'inſtruire de tout ce qu'il m'eſt néceſſaire de ſavoir pour

me réjouir, ou pour m'affliger. Il y a tant de mesures à garder que l'on ne sait que dire. Le petit mot de M. de Dangeau m'a fait plaisir : je n'en ai point de plus grand que d'être en commerce avec ceux qui ont aimé le Roi : il en coute quelques larmes, mais elles sont plus douces que celles qu'on verse sur l'ingratitude des courtisans.

St. Cyr ne me fournit rien pour remplir mes lettres : nous n'y entendons parler que de maladies. Je voudrois soulager mes pauvres; mais je n'ai point d'argent. Je suis toujours dans l'incertitude, quoique j'aie fort à me louer du traitement qu'on me fait : je ne laisse pas d'être inquiéte pour St. Cyr : les peines suivent par-tout. Il est triste de dépendre de gens qu'on n'aime point. Le sort du Duc du Maine me prouve que j'ai bien fait de ne m'être pas élevée.

LETTRE CIII.

8 mars 1716. JE commence, dès aujourdhui, à vous répondre, ma chere niéce, & par un article que je pourrois oublier : c'est la lettre que j'ai reçue ce matin de M. de Murçai, qui veut que j'écrive à M. le Régent. ou du moins au Duc de Noailles pour le péiement de la pension de ses enfans. Je vous prie de lui dire que je ne puis faire ni

l'un ni l'autre, & qu'il ne me faut plus compter. Puisque vous êtes en commerce avec M. de Frejus, remerciez le de ce qu'il m'a envoié : dites lui que je me tiens trop honorée de son commerce pour le céder à Mlle. d'Aumale, & que je suis fâchée de ne le pas voir ; mais je crains fort que l'année ne passe avec la petite vérole. Vivez de bonne heure en vieille, comme j'ai fait, & vous vivrez aussi long-tems que moi. Je suis bien aise de la maniere dont M. votre fils en use avec vous : il ne fait que son devoir; mais qui est-ce qui le fait ? que tant de vertus ne soient pas inutiles ! Les enfans des hommes auroient grand tort de faire du mal à celui que vous nommez Abel: car il n'en voudroit faire à personne. Où ira-t'il, si la Lorraine n'ose le garder ! L'Archevêque de Rouen est comme Job, affligé dans son corps, réduit dans son lit, affligé dans son cœur par l'état de la religion, & de la perte que nous avons faite, insulté par tous ceux du parti, vilipendé en pleine audience, pour un procès qu'il ne peut perdre, mais qu'on veut plaider pour le traiter de calomniateur. L'affaire du premier Président sera un surcroit de douleur. Il me paroit que les Prélats, qui soutiendront le bon parti, voudroient que M. le C. de Rohan ne s'éloignât point : il ne peut pas faire

ce qu'il feroit s'il étoit de l'Eglise de France : mais il parlera au Régent avec plus de poids, d'autorité, & de facilité. Il soutiendra M. le C. de Bissi & tous les autres : son nôm & son mérite sont d'un grand poids. Si j'osois le prêcher, je lui dirois qu'il faut joindre à ses talens la pieté qui les fait valoir.

9 mars Je voudrois savoir les démêles de votre frere, & de votre neveu : je serois bien fâchée qu'ils dégénérassent du courage de leurs peres.

Soiez ferme dans le dessein de ne point augmenter votre dépense, & d'arranger l'avenir : ce n'est que la vanité qui nous porte à vouloir tant de choses : le nécessaire, même abondant, ne va pas loin. Tout ce que votre philosophe voit & entend doit le confirmer dans sa résolution : la durée en fera le mérite devant les hommes. Dieu veuille la rendre utile au salut ! Je suis bien aise que l'état de M. Desmarets ne soit pas si mauvais qu'on l'avoit dit : celui de M. le Duc du Maine trouble fort mon repos. S'il est vrai que Me. la Duchesse & M. d'Antin gouvernent M. le Duc, notre Prince sera à plaindre. Sans être habile en politique, j'ai bien compris que la tranquillité des Anglois seroit mauvaise à tout le monde : mais la nature de leur gouvernement me fait espérer que ce repos sera bientôt troublé.

J'ai reçu ce matin une lettre de M. le Ml. de Villeroi, qui me paroit aussi affligé que les premiers jours. St. Cyr pourra bien devenir un lieu de tourment pour moi : on ne péïe d'aucun côté, & la dépense journaliere est forte : on ne subsiste que par le crédit, aquis en péïant comptant. Il m'est revenu que dans le conseil des finances, où l'on demanda les vingt mille écus que le feu Roi a donnés aux demoiselles qui sortent, Fagon s'étoit récrié en disant qu'un régiment en subsisteroit. Oui, s'il étoit question d'établir St. Cyr ; mais bâti à la satisfaction de toute la noblesse de France, il doit être sans doute soutenu. Vous voiez, ma chere niéce, que je ne manque pas de peine : je serois bien fâchée que ce propos revint au pere Fagon. 10 *mars*

Je suis en peine de M. de Guignonville : vous connoissez mon imbecillité sur les affaires : & vous savez aussi que je ne vivois pas pour moi : de sorte que je ne sais déjà où j'en suis. Ce détachement de tout m'attire aujourdhui bien des peines : cependant je ne m'en repens pas.

LETTRE CIV.

15 *av.* 1716. TOUT ce qui me plait à vos ſoupés chez vous, eſt l'intérêt de la De. de Noailles, que vous accoûtumez à la bonne compagnie; du reſte je ne crois pas que vous y ſoyez à votre aiſe, & la dépenſe & le déſordre me font de la peine. Que deviennent à tout cela vos deux enfans? Le Maréchal paroit bon & fidele ami; mais je le crois tirannique.

Je conſens au voiage du C. de Rohan, par la raiſon du retour en cas de beſoin: je crains bien même qu'on ne le faſſe pas revenir. Il me ſemble que ce tems eſt toujours rempli de parties de plaiſirs: la belle ſaiſon, la ſortie du carême inſpirent quelque joie. Me. la Ferté eſt bien propre à inſpirer le ſilence aux gens ſenſés. La promenade au bois de Vincennes eſt encore des maiſons dont vous me faites ſouvenir. Je tâcherai de profiter pour M. du Maine des choſes que vous & d'autres m'aprenez. Le paquet de M. de la Haye eſt mauvais: je ne le crois pas capable de l'avoir imaginé pour vous plaire à Me. de Berri, mais bien d'être entré dans quelque politique de Me. d'Orleans, qui dans de certains tems ménage ſa fille.

Il

Il faut donc aimer les quiétiſtes : je le veux bien. M. le Chancelier ne trouve pas l'état mal gouverné : il eſpére de la chambre de juſtice : il n'eſt pas engoué de ſa faveur : il me parut aſſez tranquille, & toujours ſage. J'approuve fort un remercîment à M. d'Antin : il eſt, comme tous les autres, compoſé de bon & de mauvais.

M. le Chancelier ne me dit rien de la nobleſſe.

M. le Curé de St. Sulpice ſeroit une grande perte. Me. de Ventadour m'écrit une grande lettre ſur la merveilleuſe répréſentation du jeune Roi, & trouve qu'il reſſemble à celui que nous pleurons. Je ne puis croire que ſa ſanté ne ſoit pas intéreſſée à de ſi longues contraintes.

La Reine d'Angleterre ſort d'ici : vous 16 *av.*
vous doutez bien que cette viſite m'a fait plus d'honneur que de plaiſir : elle étoit précédée de celle de Me. d'Havrincour, qui m'a bien fait pleurer nos pertes ; elle y eſt ſi ſenſible, que mon amitié pour elle en eſt augmentée.

Vous ſavez qui j'ai vu : il y eut des tems où je me trouvai fort bien avec M. de Frejus : il y en eut d'autres, terribles par raport à la religion : mais je n'aurois pas été malade, ſi j'en étois demeurée à lui : les larmes, que je verſai avec Me. d'Auſſy,

me donnerent une douleur de tête dont je ne ſuis pas encore remiſe. J'attends demain M. le Duc du Maine, & ſa converſation me fait peur. Adieu, ma chere niéce, juſqu'à lundi, ſi quelque contradiction nouvelle ne s'y oppoſe pas.

LETTRE CV.

DE ME. DE CAYLUS.

3 mai. 1716. VOUS ne voulez point, à ce que m'a dit M. le Ml. de Villeroi, que j'envoie à St. Cyr; mais vous voulez bien, ma chere tante, que je profite des occaſions qui ſe préſentent: celle de M. de Frejus me fait plus de plaiſir qu'une autre, parce qu'il vous dira des choſes agréables du jeune Roi; mais l'Egliſe vous ſerrera le cœur.

Il y a bien du bruit dans la maiſon de Conti: la mere a dit à ſon fils des choſes, qui la font blâmer de tout le monde: on eſt bien à plaindre d'avoir tort avec de telles gens. Les portes du Luxembourg fermées revoltent tout le quartier, & raniment les feſeurs de chanſons. Mais ce qu'il y a de pis, c'eſt que la chambre de juſtice ne produit encore rien, & qu'on ne ſait ce que devient l'argent qui a été porté à la monnoye: tout le monde, au moins ceux que je vois, eſt dans un état ſi ſouffrant, que

la vie en devient trifte de plus en plus. C'eft demain la nôce de nos Rohans, que je ne prends point du tout à cœur. J'apprends que M. le Ml. de Villeroi vient de partir tout à l'heure pour aller à St. Cyr : que de chofes il vous dira ! il fe foulagera, & vous accablera : pourvu encore, qu'il ne nous aille pas donner un accès de fievre ! Paffons vite au curé d'Avon, que je vis l'autre jour avec grand plaifir : ne le verrez vous point auffi ? ou ne l'avez-vous pas déjà vu ? il ne dit rien de trifte, il me paroit même que nos amis font riches : ils le font en effet, puifqu'ils ne defirent rien. Nous avons eu un accident, qui a été réparé par le facrement, & qui n'eft pas même arrivé à une de nos néophites.

Le vieillard de la De. de Noailles eft mort, le même jour que fon argent eft fini. Me. Fagon eft morte fubitement : M. fon mari l'a appris d'une façon qui devoit le tuer. On lui tait ce coup de foudre : on le laiffe aller jufqu'à la porte de la chambre : là, on l'affomme de ces mots : *Madame eft morte.* Il fut faifi : il fe porte mieux. Adieu, ma chere tante, je vais me coucher à votre intention.

LETTRE CVI.

DE Me. DE MAINTENON.

4 *juin* 1716. JE ſuis bien fâchée de la maréchale d'Harcourt pour les familles qu'elle afflige.

Il faut eſpérer que de l'extrémité, où eſt l'affaire de l'Egliſe, naîtra quelque changement : ou bien il faut ſe préparer à un ſchiſme : la propoſition d'aller à Maintenon eſt inpraticable. Paparelle eſt très-criminel : & les exemples ſont néceſſaires : cette affaire-là ne m'agite point. J'ai bien cru que l'état de la Mle. d'Harcourt vous affligeroit & vous occuperoit : je crains fort qu'elle ne ſoit morte. Je partirois pour Conſtantinople, comme votre fils, ſi j'avois quelques années de moins.

4 *juin* Je ne manquerai aucune occaſion de concilier les perſonnes dont nous deſirons l'accommodement : mais il me ſemble que Me. de Ventadour a raiſon de ne pas vouloir ſe ſéparer de Mrs. de Rohan. Vous prenez un bon parti ſur les penſions : votre ſageſſe eſt un grand tréſor : c'eſt la maudite opinion, qu'il faut faire comme les autres, qui a tout perdu. On nous mande que les portes du Luxembourg n'ont éte fermées que parce que vous vous y promeniez trop tard : n'eſtimez-vous pas, après cela, nos nouvelliſtes ? je ne vous recon[illegible]is pas à cet exercice outré. Me.

la Pr. de Conti a toujours été du parti : elle se contraignoit pour le Roi, & le trompoit : je ne lui ai jamais donné le plaisir de croire qu'elle me trompât aussi, quelque parole qu'elle eût donnée en ma présence. Je lis avec plaisir le journal de M. de Dangeau : j'y apprends bien des choses dont j'ai été témoin, mais que j'ai oubliées. Personne ne contribue plus que vous à mon amusement, ma chere niéce : vous me mandez de vos nouvelles & de celles de nos amis : vous faites mes commissions, sans en paroitre fatiguée : que me faut-il de plus ? J'aprens que la Mle. d'Harcourt est morte : j'en suis bien fâchée pour deux familles, qui méritoient d'être heureuses.

Je vis hier M. le Duc du Maine moins *6 juin* abatu de corps & d'esprit, mais avec tout l'ennui de la plus triste vie. Je n'ai point trouvé la Reine aigrie contre Bolingbroke: elle ne le soupçonne pas de trahison. J'espere que j'embrasserai bientôt ma fausse niéce, (*Me. de Caylus*) ce qui ne me sera pas indifférent. Entre vous & moi, M. & Me. Desmarets veulent me voir, & je ne le veux pas : soutenez-moi bien sur la retraite : un autre parti seroit ridicule. il ne me convient de m'exposer, ni aux faux empressemens des heureux, ni aux ennuis des disgraciés, ni aux murmures des mécontens, ni à la curiosité des indiscrets.

8 juin Il eſt vrai, Madame, qu'il n'y a pas grand'choſe à répondre ſur votre lettre : mais on doit être content, le jour qu'on n'aprend rien de fâcheux : il eſt encor vrai qu'on craint tout pour le lendemain : car il me ſemble que tout eſt diſpoſé pour quelque événement terrible ſur les affaires de l'Egliſe. Je vous plains le jour que vous irez faire votre cour à Me. de Berri. On dit que tout augmente de prix, depuis ce qui s'eſt fait ſur la monoye : ainſi l'un revient à peu près à l'autre. Beaucoup de gens diſent que la ſupreſſion des billets ſera toujours un bien: mais eſt-on aſſuré qu'on n'en remettra pas, ſi l'on en eſpere la moindre utilité ? Je vous prie, ma chere niéce, de demander, de ma part, à notre Ml. d'obtenir de Me. la De. de Ventadour les entrées libres chez elle pour Me. d'Hauſſy : rien ne peut lui faire plus d'honneur dans le monde : mais rien auſſi ne peut lui nuire davantage que de ne les pas avoir. Si Me. de Villefort n'a pas ſçu ſe les conſerver, c'eſt ſon affaire : mais cette pauvre petite femme ne doit pas en pâtir. Je répondrois que Me. de la Lande n'en ſera pas fâchée : Me. d'Arcy ne ſera peut-être pas de même : démêlés d'enfans, qu'il faut compter pour rien : je ſuis perſuadée que ma priere ne ſera pas deſagréable à Me. de V. La miſére de Me. d'Hauſſy

m'attendrit tous les jours pour elle : nous n'aimons point à voir les ouvrages de notre Roi renversés, & renversés si promptement.

LETTRE CVII.

N'EST-IL pas vrai, ma chere niéce, que nous fûmes plus affligées de nous quitter, que nous n'avions eu de joie de nous voir, quoique j'eusse passé une journée entiere dans la même place, sans en sentir la moindre lassitude, si ce n'est d'avoir un peu trop parlé, dont je suis desacoutumée. *19 juin 1716.*

Je vis hier Me. la De. de Chevreuse, qui me donna un grand mal de tête: je la trouvai toujours la même : elle me dit mille choses, obligeantes de la part de Me. de Levy qui me toucherent : mais je n'y répondis point, voulant oublier tout & être oubliée : elle me dit ce que M. le Duc veut faire demain contre M. le D. du Maine : ce qui n'a pas peu augmenté le mal de tête de cette nuit. Je voudrois bien ne me plus souvenir de ce que j'ai laissé à la cour : c'est trop d'en avoir les agitations avec l'ennui de la solitude. Les *Mémoires* de M. de Dangeau m'amusent très-agréablement : c'est domage qu'il n'écrive pas aussi lisiblement que nous ! Je ne crois pas qu'il y ait de mal à me les faire lire par Mlle. d'Aumale :

elle voudroit en extraire ce qui me regarde & quelques autres articles. Je m'adresse à vous pour en demander la permission, afin qu'il la refuse plus librement, s'il le juge à propos.

20 juin Vous savez que notre chere Dauphine disoit que Me. d'Harcourt ressembloit à la vertu : vous voiez qu'elle soutient en tout ce personnage : M. d'Harcourt est trop heureux, si Dieu lui fait miséricorde : que fesoit-il sur la terre ? Remerciez bien M. de Dangeau de la permission qu'il me donnera sur ses *mémoires* : ils sont si agréables, que j'ai tout lu : vous entendez ce que cela veut dire. Ne s'est-il point trompé, quand il dit que feu M. le Duc tenoit une boutique ? je ne me souviens point de lui dans nos plaisirs ; mais comme il a écrit tous les jours, il est plus aisé que je me trompe que lui : il m'écrit quatre mots fort galans : il y a long-tems que je n'avois oui parler de la beauté de mes yeux : je les ai encore assez bons pour vous écrire souvent.

9 juil. Me. la Princesse aura de la peine à faire huit lieues pour me voir : ne sait-elle pas qu'il ne peut y avoir aucune utilité à ce qu'elle me dira ? J'ai vu M. le D. du Maine, qui me paroit toujours moins effréyé que moi sur ce qui le regarde : je ne l'ai pas trouvé fort vif sur l'affaire de M. de

Berwick. Me. de Dangeau m'a envoié ce matin des vers de Geneve à la Sorbone : ils ſont très-mal copiés : & il y manque même un vers entier : du reſte, ils ſont aſſez jolis, Les *mémoires* m'amuſent toujours. Voilà donc la guerre de l'Empereur avec le Turc déclarée ! je voudrois que M. votre fils y fût avec quelque inſpecteur, ce qui eſt difficile. Vous ne manquerez pas d'expédiens pour tromper Me. de Mailly : il vaut mieux s'en ſervir que la laiſſer dans le beſoin. Vous êtes trop aimable pour ne pas voir, qu'il ne convient pas à une perſonne retirée, & retirée pour de ſi bonnes raiſons, de paſſer ſa vie à concerter des rendez-vous : quand le jeune Roi aura des hommes, on ſera moins empreſſé à me voir.

REPONSE.

Je vis hier une lettre de M. de Châlons votre ami, qu'il écrit à un des ſiens du Parlement de Dijon, qui me paroit ſi bien, que je ne doute pas qu'elle n'ait votre approbation. Je vous l'enverrois, ſi je pouvois imaginer qu'il ne vous l'eût pas envoiée lui-même. Les zélés du parti ſont bien animés contre l'auteur des vers que vous avez lus, & prétendent que c'eſt un homme à pendre. Pour ceux de leur libelle, ce ſont des ſaints qu'il faut cano-

niſer : ainſi de tout. Vous donc, ma chere tante, qui ne vous reſſentez en rien de la corruption du ſiécle, ne condamnez pas à la peine d'un exil inſupportable une petite niéce qui ne l'a pas mérité. Vous aurez aujourdhui le Maréchal de Villeroi, qui ne vous laiſſera rien ignorer. Je n'ai donc ma chere tante, qu'à vous donner le bon jour, & vous dire que j'envie tout ce qui vous voit.

LETTRE CVIII.

11 *juil* 1716.

VOUS êtes trop prudente pour écrire en Eſpagne, ni pour en rien recevoir que vous ne puiſſiez afficher : il me ſemble que c'eſt l'endroit délicat, & on ne ceſſe de dire que toutes les lettres ſont ouvertes. Non, vous n'avez point l'air d'une plaideuſe ; mais vous ne pouvez trop penſer à vous procurer du repos pour l'avenir : car il vient un tems, où tout nous manque. On nous aſſure que la chambre de juſtice finira bientôt par des taxes ſur tous les financiers, & qu'il n'y a que ce moyen pour avoir de l'argent & pour établir le commerce. Les eſpérances ſur les affaires de la religion ne ſont pas bonnes : Dieu nous abandonneroit-il ?

Je n'ai rien à dire ſur Me. de Maiſons : ce qui s'eſt paſſé ſur ſon mari n'eſt pas

glorieux à ſa mémoire : je ne ſçai s'il eſt public : notre Chancelier y fait un beau perſonnage. Il faut ſuſpendre ſon jugement ſur la chambre de juſtice, & en juger ſur l'événement. Vous êtes exceſſive dans vos préſens, ma favorite en eſt charmée. On attend avec impatience la vraie niéce : on croit que c'eſt une nation qui donne toujours : on en ſentira la différence, & moi auſſi.

Me. de Dangeau m'a envoié ce matin un mémoire de M. du Maine, très-bien fait, ce me ſemble ; mais que ſervent les raiſons contre un homme, (*M. le Duc*) qui dit qu'il a une averſion pour ce pauvre Prince, comme on en a pour certaines bêtes?

En vérité, ma chere niéce, je ne ſaurois croire que vous ne renonçaſſiez de bon cœur au plaiſir de me voir, ſi vous pouviez comprendre ce que je ſouffre des viſites que je reçois. Elles ſont mauvaiſes à mon ſalut, à ma ſante, à mon repos, à ma conduite : les converſations ne ſont pas agréables, & l'on entend toujours recommencer ce qu'on voudroit ignorer : & les nuits ſont cruelles. 13 *juill.*

M. le Ml. de Villeroi a bonne opinion de la chambre de juſtice ; mais il ne croit pas qu'elle finiſſe ſi tôt.

LETTRE CIX.

21 *juil* M. Couturier paſſe, ce me ſemble, pour fort honnête homme ; mais je crains qu'il n'ait pas de fonds. il me paroit qu'on eſt plus déchaîné que jamais contre la chambre de juſtice : on criera toujours, tant qu'on ne verra point d'argent.

J'attens avec impatience le troiſiéme livre des *mémoires* qui m'amuſent ſi fort, mais que je lis trop vite. Je voudrois fort que Me. d'Orléans fût bien : & tout cela par raport à Me. du Maine, dont l'état me déchire le cœur. Mr. de St. Sulpice ne profitera pas beaucoup, à ce que je crois, de ſon zéle pour la ſainteté de M. le Duc, qui ne me paroit pas fort touché des bonnes œuvres. Je plains fort M. Chamillard: & je lui ai écrit, quoique je ne me croie pas trop bien avec lui.

M. le Ml. de Teſſé m'écrit une lettre de trois pages, pleine d'eſprit, de ſentimens, de délicateſſe : & tout cela, pour nous demander de ne point envoier de demoiſelle de St. Cyr à une place de régale dans une abbéïe qu'il vient d'obtenir pour une de ſes parentes : j'aimerois mieux y paier ſa penſion, que d'écrire de ſi belles choſes.

22 *juil* Je n'imagine point de fin dans les

affaires de l'Eglise que par la retractation, ou la condamnation de M. le C. de Noailles : la premiere lui feroit honorable aujourdhui : il a reçu assez d'encens : tout autre accomodement ne sera point, ce me semble, avantageux à la religion, & n'empêchera pas les progrès du jansenisme.

LETTRE CX.

JE commence à repondre à la derniere gazette : la longueur me met dans la confusion, mais c'est le plus agréable suplément à l'absence. Plus j'ai pensé à Mlle. de Courcillon, plus j'ai trouvé que je ne devois pas m'en charger, quand j'aurois une chambre à lui donner. M. le Ml. de Villeroi est bien malheureux de ne pouvoir aimer qu'un objet inaccessible ! Il m'a proposé de parler pour votre pension : je l'ai prié d'attendre, dans la crainte qu'il ne gâte quelque chose, & qu'il n'y ait quelque tracasserie entre le D. de Noailles & lui par M. le D. d'Orléans : on voit bien des moyens pour gâter, & nul pour réussir. Je n'espere aucun accomodement aux affaires de l'Eglise. On m'a dit, ce matin, que la chambre de justice finira dans deux mois : je ne le crois pas. Il est, ce semble, encore plus difficile de finir les affaires des Princes : on

dit que M. le comte de Toulouſe veut bien céder quelque choſe pour la paix, parce qu'il eſt ſage, & que M. le D. du Maine tient ferme à ne rien céder : ce qui en lui s'appellera foibleſſe. J'ai vu Blouin, ce matin, qui m'a fait ſouvenir de l'empreſſement avec lequel M. du Maine vint au levé du Roi à la mort de M. le Duc, pour parler en faveur de celui qui le perſécute à préſent : on ne comprend pas en effet le ſujet de ſa haine : je la pardonnerois au prince de Conti, qui a ſouffert réellement de la prévention du Roi contre les Princes du Sang : mais M. le Duc a tout ce qu'il a pu deſirer, & avant de l'avoir demandé. Le Régent eſt incompréhenſible de ne les pas remettre à la majorité : il ne décideroit rien. M. du Maine croit qu'il vaut encore mieux être dégradé par la violence, que de l'être de ſon conſentement : je ne crois point qu'en cela vous le trouviez déraiſonable. Le grand-prieur a beaucoup d'eſprit : je ne ſuis pas ſurpriſe qu'il ait bien parlé. C'eſt domage que la diſgrace d'Alberoni n'ait pas été plus longue ! On m'a expliqué les lettres de régimens, en faveur de l'ancienne catholicité : ils ont raiſon. Il n'eſt pas néceſſaire, ma chere niéce, de vous dire qu'il ne faut pas qu'il paroiſſe que je dis un mot ſur les Princes, non que je me cache d'être dans

les intérêts des nôtres : mais on pourroit dire ce qui ne leur conviendroit pas. Me. de Simiane ne vous pardonnera jamais votre changement : Dieu veuille le recompenser ! Vous soutenez présentement la foi que vous avez combattue. Rien n'est plus raisonnable que ce que vous me mandez de Me. de Dangeau à l'égard des chevaliers de St. Lazare : elle est charitable, & les pauvres Goulhers lui ont toujours fait pitié. On ne peut trop estimer M. de la Feuillade sur son procédé avec M. de Camillard. Quand il seroit vrai que les préventions de M. le C. de Noailles seroient sinceres, je ne comprends pas comment il se pardonne d'anéantir l'épiscopat.

Bon jour. On m'assure que la paix avec le Turc se fera bientôt. A l'égard de votre fils, attendez le tems des reflexions, qui, je crois, viendront tard dans cette tête-là. *6 août.*

Me. de Ventadour, prête à quitter le Roi, me veut parler sur son éducation. On dit, mais c'est peut-être dans le parterre, que M. Desmarets rentre dans les finances, qu'il sera controlleur général, & le D. de Noailles, sur-intendant. Tout ce qu'on dit d'Espagne est affreux : il y a sans doute de l'exagération.

LETTRE CXI.

30 *août* 1716.

UN meſſager de M. le D. du Maine interrompit hier au ſoir ma lettre : vous croiez bien, ma chere niéce, que la ſienne ne m'inſpira pas de gaïeté : elle ne m'apprit pourtant rien de nouveau. J'ai toujours bien cru que nos Princes ne tiendroient pas contre M. le Duc, ni les Edits du feu Roi contre le Parlement, qui ſe fait un honneur & un plaiſir d'anéantir ce qu'il avoit enrégiſtré : il faut attendre un tems plus favorable. Je voudrois bien ſavoir, par où les amis de M. le Duc ſoutiennent ce qu'il fait contre ſes plus proches parens, & contre les intentions de ſon bienfaiteur, ſans qu'il puiſſe lui en revenir ni gloire, ni utilité. Votre ami, M. de Valincourt, eſt-il bien à ſon aiſe entre M. le .... ſon intime, & ſon maître (*le Comte de Toulouſe*), dont cet intime ſe déclare l'ennemi ? Comment peut-on blâmer M. le C. de Toulouſe d'avoir été au Parlement, n'étant point parent ? Le D. de Noailles a un grand courage : Dieu veuille le benir ! je n'entends point parler de lui. Les Jéſuites ſont accoûtumés aux révolutions, & ſe tireront de celle-ci comme des autres. Je croiois que M. le Chancelier avoit empêché l'établiſſement des

anabatiſtes : & je ſavois la conduite de M. de la Houſſaye : toutes les erreurs ſont indifférentes à ceux qui ne ſont pas bons Catholiques : vous voiez ce que deviennent les objets de votre admiration. Je n'ai pu lire, ſans étonnement, la docilité de M. le D. d'Orleans pour le Parlement : il pourra s'en repentir. Je ſuis moins ſurpriſe du retardement de M. le C. de N. : il ne s'eſt jamais démenti là-deſſus. Je ſuis bien fâchée de l'état de Me. de la Vrilliere, pour lequel on doit craindre juſqu'à la fin : je ſuis plus indifférente ſur celui du Prince de Conti.

Me. de Dangeau a une humeur merveilleuſe : & il falloit d'auſſi grands malheurs que les nôtres, pour lui ôter la joie : elle la retrouve à ſa campagne, parce qu'elle n'y voit perſonne. Je plains plus Me. de Pompadour que Me. d'Elbœuf. La préſence de M. le C. de Rohan ne peut être que bonne : il fortifiera & conſolera le bon parti ; mais il n'y aura pas d'accommodement : & je ne ſai ſi l'on doit en deſirer un mauvais. Redonnons à notre commerce ſon ancienne liberté : le Régent a bien autre choſe à faire qu'à lire nos lettres !

le 30 au ſoir

Rien n'eſt plus ennuieux que ces viſites qui filent : on s'ennuie moins quand on n'attend perſonne. Il y a bien des heures dans le jour, où Me. la Princeſſe d'Eſpinoi voudroit être avec vous.

Me. la De. de Sforce n'eſt point propre à égaïer un repas : ſon fort eſt le raiſonnement. Le Prince de Conti ne mourra point : on dit à Paris qu'il a forcé Me. ſa femme de s'enfermer avec lui. Pouvois-je prendre un autre parti que celui que j'ai pris, ma chere niéce ? j'admire les louanges qu'on me veut donner là-deſſus : me voudriez-vous à Paris, recevant des viſites ? je jouerois là un beau rôle.

31 *août* J'attends demain M. l'Archevêque de Rouen, qui me confiera ſes peines ſur l'état de l'Egliſe : tout ce que je vois me parle de ſes malheurs.

M. le D. du Maine ſort de ma chambre, ſenſible comme il l'eſt en tout, mais rien moins que foible : jamais converſation ne fut plus triſte & plus courageuſe. Adieu, je ſuis pourſuivie en quelque lieu que j'aille : je ſuis née pour mourir des maux d'autrui. Je finis hier ma journée par les matines pour le ſervice du Roi : jugez de l'état où je ſuis.

LETTRE CXII.

2 *ſept.* 1716. C'EST quelque choſe que M. le D. n'obtienne pas de précipiter ſon affaire : il peut arriver bien des choſes avant la St. Martin : j'ai de la peine à comprendre un accomodement. Je n'ai point douté que

M. le Prince de Conti ne ſe tirât de la petite verole : la mort n'en vouloit qu'à ceux qui nous étoient chers. Me. de la Vrilliere ſauve-t'elle ſa beauté avec ſa vie ? il me ſemble qu'elle n'en abuſe point. Ne ſoiez point en peine de moi : qu'ai-je de mieux à faire que de languir ?

Vous paſſez trop légérement ſur le D. de Noailles : quand vous dites qu'il a beſoin de courage & d'expedients : ſon état eſt-il empiré ? La diſpoſition de M. d'Elbœuf en faveur de Mlle. de Noailles eſt admirable, & mérite tout ce qu'on en dira. Si elle vit encore, & qu'elle ſoit aſſez malheureuſe pour ſe ſoucier de mes complimens, dites lui que je n'écris point ſans parler d'elle. Je vous donne plein pouvoir pour les agoniſans qui auront cette foibleſſe ; mais s'il en échape quelqu'un, au nom de Dieu, qu'il ne vienne pas me remercier. L'état de Me. d'Elbœuf eſt aſſez touchant pour exciter l'éloquence que Me. de Pompadour a héritée de M. ſon Pere.

J'appris à Me. de Dangeau le perſonnage *3 ſept.* de M. de ... dans la propoſition des anabaptiſtes : elle a peine à croire qu'il ait tort.

La journée d'hier ne ſe paſſa pas ſi agréablement entre Me. de Dangeau & moi, que la ſoirée du jeudi : elle me fit le matin un long éclairciſſement ſur le janſéniſme, dans

lequel elle me montra tout ce que j'avois cru voir en elle ; il n'y a point de jansénistes : c'est un prétexte pour persécuter les plus honnêtes gens : leurs mœurs sont respectables ; le contraste de M. le C. de Noailles & de M. le C. de Rohan n'y fut pas oublié : tout ce que nous appellons le bon parti vouloit plaire au Roi par intérêt, &c. Voilà ce qui fut amplement traité entre nous, & fort franchement de part & d'autre : elle dit avec raison que les femmes ne devoient point se mêler de parler là-dessus, & qu'elle n'y vouloit point entrer. Nous nous séparâmes pour aller à l'Eglise : nous dinâmes, & nous entrâmes dans une autre conversation sur l'affaire des Princes : elle a une grande estime pour la fermeté de M. le Duc, & croit qu'il seroit capable de bien gouverner. Nous finîmes par des propositions de venir passer quelques jours ici, dont la plus sensée fut de vous mettre dans ces beaux greniers qui ne peuvent être remplis, & qui en effet sont très-vuides. Elle me poussa à bout sur tout cela, & je demeurai si épuisée, que je n'ai presque pas dormi. Au premier mot que j'en dis à Mlle. d'Aumale, elle me répondit qu'elle s'étoit aperçue, dans ce qu'elle avoit eu à traiter avec Me. de Dangeau, qu'elle ne revient jamais de ses idées. Il ne faut donc plus dis-

puter, ma chere niéce, mais vous conformer par amitié à mes raiſons, ou à mes bizarreries. Je vous prie donc de venir ici le moins que vous pourrez, de m'avertir quand vous y viendrez, & de ne plus dire un mot pour obtenir la permiſſion d'y coucher.

Je ſuis bien fâchée de voir la conduite que la De. de ** tient avec ſon mari, qui la rendra très-malheureuſe à l'avenir : Je ſais tout ce que vous avez fait pour la rendre raiſonnable. Vous m'avez ſi bien miſe dans les intérêts de M. de Levi, que je ſuis fâchée du dégout qu'on lui donne, en mettant le Comte d'Evreux au conſeil de guerre.

LETTRE CXIII.

N'Allez pas croire que les diſputes, dont je vous ai rendu compte, aient mis la moindre froideur entre Me. de Dangeau & moi. Je lui répondis, ce me ſemble, avec beaucoup de douceur ſur le janſéniſme : & les inſtances, qu'elle me fit pour demeurer ici quelquefois, étoient accompagnées de tant de tendreſſe, qu'il faudroit être la brutalité même pour n'en être pas touchée. Je ne comprends pas qu'on puiſſe avoir tant de gout & d'amitié pour une perſonne, qui ne peut plus être qu'un objet de pitié, de *6 ſept. 1716.*

dégout, & de trisleſſe. Dites lui, je vous prie, que je viens de recevoir une lettre d'elle, datée du 25. d'août, fort longue, ce qui ne lui arrive pas ſouvent, & toute remplie d'agrémens, ce qui lui arrive toujours. Elle me propoſe, pour mon amuſement, de lire quelques hiſtoires divertiſſantes, & m'aſſure que tout me ſeroit permis en l'état où je ſuis : je le voudrois bien, & n'en ferois point ſcrupule : voiez ce que vous pourriez me prêter, ou acheter : conſultez vos lecteurs : car il me ſemble que vous avez des amis de toute eſpéce.

8 *ſept.* Vous êtes plus vive que moi ſur le janſéniſme : je vous le pardonne : il faut bien ſouffrir que chacun penſe à ſa mode. Il eſt vrai que la conformité des ſentimens augmente bien l'amitié : je l'ai éprouvé en vous : & la maniere, dont vous êtes, me doit conſoler ſur Me. de Dangeau. On m'a dit que M. le D. de Noailles & Me. la Mle. d'Eſtrées ont donné des ſoupés au Régent, dont la De. de Noailles n'a pas été : je m'en ſuis réjouie : c'eſt le meilleur perſonnage qu'elle puiſſe faire : & ſi c'eſt le Duc qui l'exclut, c'eſt la meilleure preuve qu'il puiſſe lui donner de ſon eſtime ; mais pour un homme, chargé d'un fardeau ſi peſant, il donne bien du tems à ſes plaiſirs. J'ai de l'inquiétude ſur lui. Il me ſemble que

les choſes ne ſe racommodent pas : & je trouve qu'on l'eſpére moins qu'on ne feſoit, il y a trois mois. Je crois, comme M. le C. de Rohan, que ſon voiage ſera inutile.

M. le Maréchal de Villeroi me parla de lui de la maniere la plus obligeante : je vous le dis ſans deſſein : car il ne me paroit pas que cette affaire ſe puiſſe renouer, non plus que les autres : il n'a pas manqué de me dire, que ſi M. le C. de Noailles ne finit, il ſera ôté du conſeil de conſcience.

Je ne ſuis jamais preſſée du retour du meſſager : les nouvelles, qu'on reçoit de Paris, ne réjouiſſent point les ſolitaires. J'attends M. le Duc du Maine : ce ſera ſa quatrieme viſite dans cette ſemaine : je ne puis me croire retirée. Je reconnois bien le P. de la Tour * à ce que vous m'en mandez : il a toujours donné des conſeils très-ſages, mais peu ſuivis.

LETTRE CXIV.

M. le Duc du Maine ſort de ma chambre : je l'ai trouvé le même, perſuadé qu'il ne faut pas ſe dégrader, de ſon conſentement, mais ſouffrir ce que la loi du plus fort voudra faire, & y revenir en

11 ſep. 1716.

* Général de l'Oratoire.

tems & lieu. Je n'entens pas l'endroit de votre lettre, où vous dites qu'ils ne pourront revenir, s'ils ne se laissent condamner : c'est un raisonnement tout contraire : la défense n'empêche pas l'oppression. le prince de Rohan a répondu en honnête homme : on est étonné d'en trouver encore. Jamais le Régent n'a eu une volonté si ferme que nos Mrs. d'Antin & de Torcy. On dit que M. le Duc d'Orleans répond que les affaires de l'Eglise seront finies dans ce mois-ci, & qu'il n'y a rien à craindre du côté de Rome.

12 *sept.* J'ai passé une mauvaise nuit, & pour me reposer, je dis que je suis en retraite, afin de n'être point interrompue ; mais les méditations sur toutes les choses, dont on me parle, sont bien terribles. Que vous avez raison, ma chere niéce, de vous récrier souvent sur les défauts des hommes ! Conservez bien M. de Frejus, s'il est tel que vous le croiez : car, sous ce regne, on aura besoin d'un homme de ce mérite & de ce caractère. M. le Duc du Maine me parut bien content de M. son frere & de Me. la De. d'Orleans ; mais que peuvent-ils, que s'affliger ensemble ? De la maniere dont on m'a parlé ces jours-ci, M. le Duc de .... est dans les plaisirs de son maître, & s'y conforme en tout. Si le

le Roi d'Espagne maigrit & part de cette maniere-là, il sera difficile de ne pas soupçonner Alberoni.

Lisez, je vous prie, la lettre de la demoiselle de St. Cyr : je n'ai pu refuser ce mouvement de vanité pour l'éducation d'ici : mais à ce qu'elles vont trouver dans le monde, que leur servira-t'elle ?

LETTRE CXV.

JE vous envoie la petite mignature que vous desirez : comme elle est de mon invention, je la trouve fort dévote : il faut s'aprocher bien près de la croix pour recevoir cette goute de sang. Dieu ne vous en laissera pas manquer. *14 sept. 1716*

Je suis bien fâchée du nouveau dégout que Me. la De. d'Orléans vient d'avoir.

Je n'ai point lu les arrêts : le préambule ne me plairoit pas : & je n'entens rien au reste : mandez-moi l'effet qu'ils produisent.

La proposition de M. le D. d'Orléans au premier président est, ce me semble, une déclaration bien nette qu'il prend le parti du jansenisme : il est bien à craindre qu'on ne se sépare de Rome. Je crois que la desunion du Chancelier & du D. de Noailles seroit à desirer.

LETTRE CVI.

6 octob. 1716. JE respire, en me disant qu'il peut arriver bien des choses avant le 15. de novembre, que j'apréhende certainement plus que la mort. Votre peur vous dispose plus à la petite vérole que la présence de la petite vérole même : Mlle. d'Aumale prétend que je dois prier tous mes amis de ne point venir ici, de crainte que vous ne nous apportiez le mauvais air.

Je plaindrois bien ceux qui s'amuseroient à lire nos lettres. Il ne faut pas hésiter à voir le Prince, le plutôt que vous pourrez : vous êtes encore trop jeune pour renoncer à tout, & vous en avez besoin : mais quand cela ne seroit pas, il est toujours plus sage de ne se point singulariser. Je voudrois de tout mon cœur que l'union de M. de... & de Me. d'Orléans augmentât tous les jours, tant pour elle que pour nos Princes, qui les touchent de trop près pour être dégradés. Je n'ai point vu la déclaration contre les gens d'affaires. M. le D. de Noailles me l'avoit promise, en m'assurant que j'en serois fort contente : voilà comme les jugemens sont différens. Je savois l'affaire de M. d'Argenson, mais non que M. le

Duc de Noailles fût plus brouillé avec lui, que tous ceux dont la chambre de justice est composée. Je crois vous avoir déjà dit que tout le monde loue M. le C. de Rohan : on lui donne un raisonnement qui paroit bien précis : on prétend qu'il a dit que les prélats de l'assemblée ont fait tout ce qu'ils ont cru devoir faire en conscience, & que tout est fini de leur part : que si les autres Evêques trouvent que l'assemblée en a trop fait, qu'ils en fassent moins dans leurs mandemens : que si l'assemblée n'en a pas assez fait, qu'ils en fassent davantage : que si le Pape en est content, à la bonne heure. Il me semble qu'on ne peut repondre là-dessus, si ce n'est qu'on voudroit que tous les Evêques se brouillassent avec Rome. Le procédé de M. le C. de Rohan sur le secretaire est fort de mon goût : je serois bien fâchée qu'il se fut trop avancé.

LETTRE CXVII.

DE Me. DE CAYLUS.

IL n'y a rien de plus avancé sur les taxes. 12 oct.
Le traité avec la Hollande & l'An- 1716
gleterre n'est pas encore public : tout est dans le même état. Me. d'Olonne est morte de la petite vérole, aiant fait son tes-

tament avant d'entrer dans la chambre de M. ſon mari, comptant ſur une mort certaine. Cette maladie ne diminue pas, comme vous voiez, mais elle eſt plus parmi les gens de condition que dans le peuple. M. d'Armenonville péïe le tribut de ſa grande élevation : on eſpere pourtant qu'elle n'en mourra pas. M. le Cardinal de Rohan a trouvé les chemins bien janſéniſtes, ce ſera bien pis au retour. J'ai impatience d'aprendre ſi M. le Duc du Maine vous a autant affligée que vous vous y attendiez : je ſuis en peine auſſi de ſavoir des nouvelles de Mlle. de Glapion. Bon jour, ma chere tante, mon cœur ſuit & envie tous ceux qui vont à St. Cyr.

REPONSE.

22 octo VOUS ne ſauriez douter, ma chere niéce, que je ne fuſſe très-aiſe de vous voir, & je regrette ſouvent d'être éloignée de vous.

Il eſt heureux que nos Evêques ne ſe partagent pas : je ſuis en peine ſur M. de Rouen : je ſai qu'on le demandera, & encore plus certainement, qu'il ne relâchera rien : il voudroit ne point aller à l'aſſemblée du 20. novembre : & je crains qu'il ne déplaiſe. J'eſpere auſſi que M. le C. de Rohan ne ſe cometra pas : je

ne puis vous dire à quel point retentiſſent ſes louanges dans toutes ſortes d'états : il ne doit pas être fâché contre ceux qui l'ont fait entrer dans cette affaire. Ce ſeroit un grand bonheur que le régent connût la cabale des Janſéniſtes : & notre Cardinal ne doit rien oublier pour conſerver ce qu'il a aquis d'eſtime auprès de lui, pourvu qu'il conſerve la vérité tout entiére. Les réponſes modeſtes du Cardinal de N. ſont de ma connoiſſance. Il eſt fâcheux que vous ne puiſſiez aller au palais-royal : mais ſi on ne travaille pas aux penſions, vous êtes moins preſſée de marcher. Je ſouffre des ſouffrances de Madame de Levy. Il eſt ſurprenant que Madame la Ducheſſe puiſſe ſurprendre ; mais ſon zéle pour M. de Laſſay au ſon du tambour n'a pas laiſſé de m'étonner.

Les héros ne ſont pas toujours propres à élever des enfans. Les janſeniſtes ont grand ſoin de répandre que le Pape ſe relâche. L'action de Madame d'Olonne eſt belle. C'eſt dommage qu'une telle femme meure ! Le traité, qui deplait, étoit abſolument néceſſaire, à ce que diſent les politiques. Je vous remercie de m'avoir ſauvé la viſite de M. de Polignac.

Les Caylus dites vous, ne ſont pas bons à grand' choſe, ſans en excepter les 23 oct.

vôtres. Le Philoſophe a-t'il fait quelque nouvelle ſottiſe? J'envie bien l'état de cet homme, qui paſſe ſa vie en bonnes œuvres.

Si votre état continue à ne pouvoir aller au palais-royal, il faudra bien que vous en écriviez au Régent, & en même tems au miniſtre des finances : car il eſt fort répandu qu'on va régler les penſions.

Il eſt inutile de vous recommander Me. de Mailly : je la crois aſſez raiſonnable pour demander vos conſeils, & vous, aſſez bonne pour les lui donner.

24 oct. M. de Fréjus eſt venu ce matin : les matieres, qu'on traite aujourdhui, ſont ſi différentes de celles du tems paſſé, que je ne puis dire que notre converſation ait été réjouiſſante : mais en vérité, il y a plaiſir à l'entendre & à lui répondre. Il ne m'a rien dit de nouveau. Ne vous laſſez point de m'écrire, ou du moins de m'aimer.

LETTRE CXVIII.

18 nov. 1716. UNE dévote de la providence vint ici, il y a quelques jours, avec une dame qui venoit querir ſa fille : elle raconta à nos dames qu'elle alloit à Toulouſe pour établir une communauté, qu'elle avoit des lettres de M. le D. du Maine, adreſſées au Parlement, & que M. l'Archevêque

de Touloufe y donnoit fon confentement. Enfuite elle difpenfa des grandes louanges à l'éducation qu'on donnoit à St. Cyr, & demanda avec inftance qu'on lui en confiât les réglemens. Nos filles font fort fimples *: elles crurent, fans héfiter, qu'elles feroient une bonne œuvre de leur donner nos regles : mais comme je ne fuis pas fi fimple qu'elles, j'ai craint d'abord que ce ne fut un établiffement du parti, qui remplaçât celui de Me de Mondonville, donc apparemment vous avez oui parler. Confiez ce que je vous dis à M. de Fréjus, qui pourra peut-être avertir M. l'Archevêque de Touloufe d'être fur fes gardes : il ne convient pas que je fois nommée, à moins qu'il n'y eut de l'utilité pour la religion. Preffentez M. le C. de Rohan, je vous prie, pour favoir pourquoi il veut l'Archevêque de Rouen à cette affemblée : car il fçait qu'il eft d'un caractere à ne pas confentir au moindre relâchement : ainfi il ne peut que fe brouiller à la cour, dont il auroit befoin à chaque moment, pour foutenir la perfécution que le parti lui fait : je crois que le mieux, que nous pourrions faire,

* Cela a bien changé depuis : & quelque inftance que j'aie faite, je n'ai pu obtenir ces réglemens.

ſeroit de conſulter notre Cardinal, & de nous en tenir à ſon avis. J'ai vu aujourdhui M. Chamillard comme malheureux : il me paroit qu'il reçoit en chrétien tout ce qui lui eſt arrivé.

19 nov SAVEZ-vous que les filles de port-royal ſont en liberté ? Vous pourriez bien voir le port-royal rétabli. J'embraſſe Me. de Dangeau.

LETTRE CXIX.

24 nov 1719. SI dans les fêtes, qu'on donne, on ne s'attendoit pas à tant de plaiſir, on n'en auroit davantage : c'eſt l'imagination, qui gâte tout, à force de tout embellir. J'ai été ſurpriſe de l'accouchement de Me. de Levi : je ne puis m'en réjouir, quand je penſe qu'elle . . . .

Mes Prêtres me racontent aujourdhui ce que vous m'avez écrit, il y a quinze jours : je les écoute ſans peine, & j'entends avec plaiſir les louanges qu'on donne à M. le C. de Rohan. A propos de lui, M. le Ml. de Villeroi eſt dans un grand étonnement de ce qu'il ne m'eſt pas venu voir. Il me dit là-deſſus ce qu'on pourroit dire ſur mes anciens amis : il n'eſt pas aiſé de lui faire entendre raiſon : mais pour vous, qui l'entendez fort

bien, empêchez bien notre Cardinal de ſe faire une contrainte pour me voir : & confiez lui, de façon à le perſuader, que c'eſt ſincérement que je ne veux voir perſonne : ce ſeroit une grande fauſſeté d'affirmer l'oppoſé de ce que je penſe, & de vouloir jouir du mérite de la retraite avec celui de l'empreſſement des courtiſans.

On eſt charmé ſurtout de ce qu'il laiſſe les intérêts du grand Aumônier, pour ne parler que de ceux de l'Egliſe. Peut-être, dans la ſuite on ſera moins favorable à l'Epiſcopat, que le feu Roi ne l'étoit : car tout le crédit des Jéſuites a toujours échoué à cet endroit-là. Il eſt donc eſſentiel de profiter des momens où ce corps n'eſt point avili. J'ai bien entendu accuſer de janſéniſme M. l'Abbé Fleuri ; mais je n'ai pas cru que M. de Beauvilliers & M. de Cambrai l'euſſent ignoré. Le pere de la Ferté eſt mal péïé de ſon déſiſtement. Le changement du maréchal d'Huxelles ſeroit un grand coup dans l'affaire préſente. Un rhume, qu'on arrête la nuit à force de pavots, me tourmente beaucoup le jour, & me force à vous quitter juſqu'à demain.

Le Cardinal de Noailles fait bien tout ce qu'il faut pour dégouter le Régent ; mais

le Duc de Noailles & le Procureur Général racommodent tout. Ce que vous me mandez ſur les penſions ſeroit aſſez raiſonnable ; mais qui entend raiſon comme vous ? & qui ſe ſacrifie à l'état ? le zèle pour le bien de l'Egliſe eſt encore moins rare, que le zèle pour le bien de la patrie.

J'ai jetté les yeux ſur les *curioſités de Paris*, mais pas aſſez pour voir ſi je m'en amuſerai. M. de Tigny eſt venu me dire la perplexité où eſt M. l'Archevêque de Rouen : il eſt perſuadé qu'on ne peut, en aucun cas, toucher à ce que l'aſſemblée a fait : il ne peut changer d'avis : il voit qu'on ne le veut que pour le nombre : il ne préſume pas aſſez de lui-même, pour croire qu'il entrainera les autres ; on le dira pourtant, s'ils demeurent tous fermes. Il eſt véritablement très-incommodé, & ſi vous l'aviez vu, au dernier voiage qu'il a fait, entrer dans ma chambre à la renverſe, apuié, ou plutôt tombé ſur deux écuiers, avec le viſage large, qui eſt augmenté d'un tiers depuis un an, vous ne lui conſeilleriez pas de venir : il comprend qu'il déplaira ; mais il craint bien plus de déplaire à Dieu, & de trahir l'Egliſe, par cette eſpéce de déſertion d'une aſſemblée où il feroit du bien. Voilà de ces états attriſtans.

Je ſuis ravie de ce que vous avez Me. de Remiremont : & ce bon nez, dont vous parlez, a vu depuis fort long-tems, qu'elle étoit faite pour vous plaire : je ne la crois pas ſi bonne que l'autre : mais en pareille matiere, ce n'eſt pas toujours la raiſon que l'on conſulte. J'aime fort le nom des Parabériſtes : j'ai conſeille à Mlle. d'Aumale de s'en parer : elle l'a fait avec ſuccès. Le traité avec la Hollande ſeroit, ce me ſemble, une bonne nouvelle.

Ce miſérable M. d'Auxerre n'a pas même un bon caroſſe ? voilà de quoi le racommoder avec moi. La fievre s'eſt laſſée de ma perſonne : mais le rhume tient bon.

LETTRE CXX.

VOUS aurez peine à croire que je ſouffre de la chambre de juſtice : cependant je m'en trouve accablée par toutes les recommendations qu'on me demande auprès de M. le Duc de Noailles, trop juſte pour y être acceſſible : je ſuis ſi perſuadée de leur inutilité, que je les refuſe toutes : & s'il feſoit des exceptions, que de querelles j'aurois ! Je compte toujours ſur des parties de ce que vous aurez

avancé à M. de Solanet, à Me. de Chanteloup, & à Charlot. Mes lettres ne peuvent être longues, que lorſque j'ai ſous les yeux votre aimable gazette, & que je réponds aux articles qui m'intéreſſent : quand ce ſecours me manque, je nai pas le mot à dire : & les incidens de St. Cyr ſont funeſtes. La bonne Dame de la providence ſait de quels moïens il faut ſe ſervir pour réuſſir : elle ſe récria ſur l'éducation de St. Cyr, & marqua une envie extrême d'en avoir les réglemens. Me. de.... *ouvrit le bec, laiſſa tomber ſon fromage*, & ſans me dire un mot, donne le livre de la maiſon : elle vint triompher de ſon avanture à la récréation, & fut bien ſurpriſe de ce que je lui dis fort froidement qu'elle avoit fait une ſottiſe. Je voudrois ſavoir la ſuite de cette avanture : il n'importe, par où : M. l'Archevêque de Toulouſe vous parlera, je crois, bien franchement : quant à M. du Maine, il eſt très-propre à être dupe. Vous ne pouvez croire combien je ſuis touchée de ne pouvoir ſervir Me. de Choiſi, & Madame de Groiſi, & pluſieurs autres ; mais je ne doute point que le Duc de Noailles ne ferme la porte aux recommandations : entre vous & moi, je ne puis être fort fâchée de voir ces Dames moins riches :

elles le feront encore plus que vous : & je ne fuis point affligée de votre pauvreté : la nobleffe me touche davantage.

Notre Supérieure fe meurt, & Me. de Glapion tremble de lui fuccéder. Je fais ce que je puis pour me flatter fur les intérêts de nos Princes : & je crains d'un autre côté d'en être plus affligée, fi je ne mets tout au pis. Leurs mémoires me paroiffent bons ; mais ils ont de puiffans ennemis : qu'eft-ce que du papier contre le crédit de M. le Duc ? Il me paroît qu'on fe récrie moins fur la fainteté de M. le C. de Noailles. Vous favez que j'ai bonne opinion du cœur & de l'efprit du maréchal de Villars. Je fors d'une quinte fi violente, que Mlle. d'Aumale & Mlle. de la Tour étoient en pleurs. Je ne faurois dire quatre paroles de fuite. Adieu, mes amis : me voir, c'eft me tuer. 29 nov

La Supérieure fe meurt fur ma tête : on lui donne préfentement l'Extrême-Onction : fon confeffeur, qui eft le mien *, eft venu reconnoître fon pofte dans ma chambre, pendant qu'elle fe préparoit : & malgré que j'en aie eu, il m'a fait af- 30 nov

* C'étoit M. Briderey, qu'elle ne goutoit plus depuis qu'elle le foupçonnoit de Janfénifme, à caufe de fes liaifons avec M. le Cardinal de Noailles.

ſez parler pour hâter ma fin. Vous ne trouverez point ce diſcours plaiſant : mais avec vous tout eſt bon. Mlle. d'Aumale meurt d'ennui de tout ce qu'elle voit ici : toute la maiſon eſt en larmes. Me. de Glapion, qui nous étoit une reſſource, nous va manquer, ſi elle eſt élue : & ſon élévation ne la conſolera pas : on n'entend donc que gémiſſemens : je me ſuis enfermée avec vous : & je n'ai pas la force de vous écrire.

LETTRE CXXI.

DE ME. DE CAYLUS.

3 déc. 1716. LA mort & l'affliction me pourſuivent par-tout : M. le Ml. d'Harcourt eſt tombé en apoplexie : vous êtes, ma chere tante, ma ſeule conſolation. Si la pauvreté étoit honteuſe, les plus riches ne ſeroient gueres préſentement en droit d'inſulter aux plus miſérables. Vous n'avez jamais vu, ma chere tante, & vous ne ſauriez vous l'imaginer, l'extrémité où l'on eſt : on ne peut tirer un ſou de perſonne. J'ai reçu l'argent que vous m'avez envoié, comme ſi c'étoient les gallons. Je ne ſçai aucune nouvelle du Roi d'Angleterre : M. le Ml. de Villeroi vous en dira : il vous

apprendra la mort de Me. de Louvois, si vous ne la savez pas : c'est une grande perte pour les pauvres.

Adieu, ma chere tante, permettez-moi d'espérer encore au lundi : vous trouverez sans doute que je suis bien incorrigible sur l'espérance. Le Roi se porte bien, mais d'une opiniâtreté épouvantable : ce qui ne se corrigera point.

Il me paroit que ma tante se rend bien commune aux Evêques : n'en déplaise à leur sainteté, ils ne sont point meilleurs à voir que d'autres. M. d'Auxerre veut s'en mêler aussi, & m'insulte, parce qu'il a des privileges que je n'ai pas, & que je mérite mieux que lui. Mon histoire est vraie, & la meilleure que j'aie entendu raconter depuis que je suis ici, où l'on n'est occupé que de la disette d'argent, qui redouble tous les jours. Personne ne peïe, & dans peu, je serai réduite à vivre du lait de ma vache & des œufs de mes poules. Le pain est pourtant bon marché, mais rien n'est si cher que l'argent. Un de mes intimes amis a fait banqueroute. Ne voilà-t'il pas bien des gentillesses que je vous écrits? C'est ainsi, Madame, qu'on a de l'esprit à Paris : aussi me garderai-je bien d'écrire à ma tante. Je vous donne le bon soir. Je n'ai- 4 déc.

me point à écrire quand la nuit eſt venue : je baiſſe infiniment avec le ſoleil : je me porte à merveille : j'en ſuis toujours honteuſe.

LETTRE CXXII.

DE ME. DE MAINTENON.

4 déc. 1716. MA tendreſſe augmente tous les jours pour Petin, quand je penſe qu'il ne s'en paſſe guere que je ne vous écrive par lui, ou que par lui je ne reçoive de vos lettres.

Je plains infiniment M. le C. de Rohan d'être chargé en chef d'une ſi triſte & ſi importante affaire : d'un côté, ſon honneur & ſa conſcience, de l'autre, le repos de toute ſa famille & le ſien : cruelles extrémités ! j'en ſouffre, vous en ſouffrez : combien n'en doit-il pas ſouffrir ? Le Parlement tombera apparemment ſur la malice horrible d'avoir inventé & imprimé une piéce ſous le nom d'un Prélat reſpectable par tant d'endroits.

5 déc. Me. de Berri pourra être une ſainte : elle a beaucoup de chemin à faire : mais elle eſt encore jeune : Dieu veuille changer ſon cœur ! Dieu veuille qu'elle édifie

plus qu'elle n'a ſcandaliſé ! je ne ſai point ce qui s'eſt paſſé entre le Duc de Noailles & le Duc de la Force : je vois très-peu de gens : & ils n'oſent me parler de mon neveu : ils craignent ſans doute mon amitié pour lui : je ſuis véritablement en peine. Je vous envoie ce que je crois vous devoir. Il y a long-tems que M. le Ml. de Villeroi n'a envoié ici : je ne ſai ſi ſa délicateſſe voudroit que je m'en plaigniſſe : mais *ma ſolidité* s'accommode fort de ſavoir de ſes nouvelles par vous.

L'âge corrigera l'opiniâtreté du Roi : on n'eſt ni opiniâtre, ni incorrigible dans cette race-là. Il eſt vrai que c'eſt un grand malheur pour lui d'être Roi ſans avoir été ſujet : mais M. de Fréjus & notre Maréchal y remédieront peut-être.

LETTRE CXXIII.

14 *dec.* 1716.

IL faut au moins que la brutalité, que je vous montrai hier, m'attire aujourdhui votre confiance par les douceurs que je vais vous dire. Je me trouvai fort bien avec vous quand vous propoſâtes de vous en aller, & je ne pus vous dire adieu ſans larmes, toutes de tendreſſe pour vous : ceci s'adreſſe à vous deux : vous n'étiez pas à la Ménagerie, que je

ſongeai à vous écrire. Je vous envoie cinquante piſtoles, que je n'oſai vous donner hier. Je ne vous parlai point de l'état de mes affaires, qui n'eſt pas bon, quoiqu'on me traite à merveille : mais le peu d'argent que j'avois, étoit demeuré entre les mains de nos dames de St. Louis, qui l'ont mis avec le leur pour ſauver la perte des diminutions : & aujourdhui elles ne peuvent retirer ni l'un ni l'autre.

Je ne voulus pas hier diſputer contre Me. de Dangeau : mais il faut que vous alliez inceſſamment chez Me. la Ducheſſe d'Orléans, & que vous lui faſſiez bien de très-humbles complimens pour moi, & des amitiés à Me. la Maréchale de Rochefort. Il faut être ſage, & ne ſe piquer de rien. En ſavez-vous aſſez pour ſuivre l'affaire de M. de Goulher ? J'attends avec impatience des nouvelles de Me. de Villette. Mille amitiés à notre ducheſſe de Noailles : j'aprouve fort le deſſein que vous avez fait de la voir ſouvent. Mais il faut aller au palais-roial : la grandeur d'ame ne conſiſte point à fronder ceux qui ont l'autorité en main, quoiqu'il manque à cette autorité quelques formes légitimes : je vous réponds que les mânes de notre Roi ne vous feront là-deſſus aucun reproche inquiétant.

LETTRE CXXIV.

VOICI le premier moment, ma chere niéce, où je puis esperer de répondre à cette gazette, mon unique amusement. Je n'eus pas la force mardi de vous faire des questions : je vous aurois demandé ce qui fait votre liaison avec le C. de Bissi : je crains pour vous les N. dans les conjonctures présentes. La taxe, imposée à M. de Guinonville, me fâche tout-à-fait : il y a quarante ans qu'il me sert avec une grande affection, & il me semble qu'on devoit s'en souvenir, puisque je ne le rapellois pas. Les espérances, que vous me donnez sur l'affaire des Princes, m'ont fait grand bien : mais je crains de tomber de plus haut, si elles tournent mal. Je vais faire une pause. 19 *déc.* 1716.

M. l'Evêque de Chartres, qui ne fait qu'aller & venir de Paris ici, croit que l'affaire de l'Eglise sera terminée dans quinze jours : il prétend que nos Cardinaux ne se sont point trop avancés, comme on l'avoit dit. Mais les héréfies ne meurent pas si vite. C'est tout de bon que je n'ai pas la force d'écrire, & encore moins de dicter.

Me. de Dangeau, tout incapable qu'elle est de se méprendre, a apporté 20 *déc.*

quatre volumes de Mr. de Dangeau, dont il y en a deux que nous venions de rendre : faites donc qu'elle nous en renvoie deux autres : elle a auſſi oublié le livre de tous les ordres religieux, que nous lui renvoions. L'hiſtoire d'Angleterre & celle de la ligue nous ont charmées : je doute que les *beautés de Paris* aient le même ſuccés : cherchez donc, mon enfant, quelque choſe qui m'amuſe : car en vérité j'en ai beſoin. Vous voulez m'adoucir le ſang ſur l'affaire de nos Princes : leur mémoire me paroit convaincant. Il eſt certain qu'il n'y a que la douceur à opoſer aux fautes de Brindy : que feriez-vous par les menaces ? M. d'Antin ne ſoutient pas ſon caractere, qui étoit, de mon tems, de ne ſe plaindre jamais de perſonne, de louer tout le monde, & de tout ménager par-là : il a grand tort par rapport à vous : mais ils ont la loi du plus fort. Le duc de Noailles eſt tout propre à manquer à un rendez-vous. La ducheſſe vient de partir : je l'ai trouvée plus froide, & plus . . . . qu'elle n'étoit.

LETTRE CXXV.

31 *déc.* 1716.

M. l'Evêque de Chartres me mande de Paris que les affaires de l'Egliſe

s'accomoderont. Je vois, comme un grand malheur, qu'elles demeurent en l'état où elles sont : mais je ne puis comprendre un bon accommodement.

On m'écrit qu'il y a des Commiſſaires, nommés pour l'affaire des Princes : je ne puis me garantir d'en être allarmée.

N'eſt-ce pas une grande nouvelle, que le traité d'Angleterre & de la Hollande ſoit ſigné ? & n'eſt-ce pas une cruauté d'éloigner la Reine ? elle m'a fait l'honneur de m'envoier ce matin M. . . ., que j'ai entretenu : mais il ne ſait rien. Si quelque projet pouvoit promettre de la douceur préſentement, ce ſeroit celui que vous faites pour les montagnes d'Auvergne : cependant il pourroit arriver telle choſe, que vous ſeriez mieux dans une Ville. Je crois, comme vous, qu'il faut attendre au mois de janvier pour voir ſi on fera quelque choſe ſur les penſions. Ce que vous me mandez de l'humanité du Roi, me fait grand plaiſir. Il faut eſpérer qu'il rendra à la France celui que nous avons tant de raiſons de regretter, nous qui l'avons ſi bien connu. Vous êtes encore aſſez jeune pour voir tout cela : pour moi, je n'ai qu'à prier & à mourir : & je n'en ſuis pas fâchée.

LETTRE CXXVI.

1 jan. 1717. M. le Duc de Noailles prétend que M. de Guignonville eſt très-bien traité, & lui, ſe regarde comme perdu: j'en ſuis véritablement affligée. Je ſuis bien fâchée de l'état où eſt Me. de Levi. Vos raiſons pour voir le C. de Biſſy ſont bonnes: il faut bien ſe réſoudre à l'implacable inimitié du parti. Que je ſerois fâchée que notre Cardinal perdit la réputation qu'il s'eſt acquiſe dans cette malheureuſe affaire! Nous avons été charmées de l'hiſtoire d'Angleterre, & lu avec plaiſir celle de la Ligue: nous avons pris en averſion la Ciropédie: Louis XIII. nous amuſe fort, en paſſant les affaires étrangeres & bien d'autres endroits.

Donnez toujours aux pauvres, dont vous avez bien voulu vous charger.

Je n'entends point ce qui regarde le Pere Daniel; mais eſt-il vrai que votre Avocat de Toulouſe eſt un fou qui donne de mauvais conſeils à nos Princes? Il eſt impoſſible, ma chere niéce, que ma bouteille ſoit fermée: on a des amis, auſquels on s'intéreſſe: les lettres entrent par-tout, & excitent quelque curioſité ſur des ſujets qui en valent la peine: tout cela trou-

ble & attriſte au point que je voudrois retourner en Amérique : c'eſt dommage que quatre-vingts ans s'y oppoſent ! Votre état me touche : il n'y a nulle reſſource ici pour la diverſion, & la maladie affoiblit l'eſprit comme le corps.

LETTRE CXXVII.

IL eſt tems de commencer à répondre à la gazette : le premier article eſt les Princes. *8 jan. 1717.* Me. de Villette ne me donne pas tant d'eſpérance que vous : & je la crois bien inſtruite là-deſſus : je vous ſoupçonne ſouvent de vouloir m'épargner des peines. J'avois lu la lettre de M. de Rheims, ou plutôt parcouru : car ces matieres-là m'ennuient fort. Il n'y a plus rien à ménager par rapport au Parlement : tout eſt renverſé : il eſt, ce me ſemble, difficile de comprendre comment les choſes ſe rétabliront. Pourquoi vous êtes-vous ennuiée chez le maréchal de Villars ? il me ſemble que vous voiez ce qu'il y a de meilleur à Paris : ne vous laiſſez pas aller à la triſteſſe : à quoi ſert-elle ? Il eſt heureux & édifiant que les Evêques ſoient fermes & unis. J'aurois grand regret à la réputation de notre Cardinal : car je l'ai vu en bon chemin.

Je ne doute point de la bonne foi du Duc de Noailles, & de ses vœux & de ses efforts pour que son oncle sorte d'affaire avec honneur.

On ne peut répondre sur l'article de Mlle. de Charolois : l'avanture du Chevalier de Caylus n'a de mauvais que l'imprudence d'être allé où il étoit ; mais comment enfermer un homme de son âge ?

10 jan. Je voudrois bien que les demêlés des premiers gentils-hommes de la chambre fussent les seuls troubles de la cour : je serois en grand repos, hormis sur M. le maréchal de Villeroi, qui mérite qu'on s'intéresse à lui. Si le Régent essayoit de la fermeté qui lui vient d'avoir sur la lettre de M. de Rheims, il s'en trouveroit mieux.

Je suis véritablement fâchée de la conduite de Me. la De. d'Orléans : & je ne comprends pas Me. de Sforce : car, sans la regarder comme une héroïne, il me semble que ses intérêts iroient mieux, si cette Princesse avoit plus de crédit. Les bals solitaires sont, ce me semble, une grande nouveauté. Me. de Courcillon est toute faite pour mourir de la poitrine : Dieu veuille qu'elle ne tue pas Me. sa belle-mere, qui ne s'épargnera pas pour la sauver de toute façon! Le Duc de

de Noailles seroit-il assez bon pour croire, que les repas des présidents les réunissent? Le public ne peut compter là-dessus: plus ils se verront, & plus ils se déplairont.

Je crois assez M. le maréchal de Tallard: ce n'est pas une petite marque d'estime que je lui donne: mais il est vrai que j'ai cru lui voir un peu d'amitié pour moi, & de reconnoissance de toutes les inquiétudes que j'ai eues quand je lui en voiois: s'il espere pour nos Princes, je me flatterois: car il a le pressentiment bon, & connoit bien la cour. La politesse de Me. la princesse d'Espinoi est extrême de n'avoir pas voulu me dire à moi-même ce qu'elle écrit à Mlle. d'Aumale: vous savez parfaitement ce que je pense des deux sœurs. Ce que vous me dites du comte de Charôt est admirable. Je n'ai compté pour rien la visite de M. le Duc à M. le comte de Toulouse. Le maréchal de Villars a raison de vous desirer, mais comment vous accoutumez-vous de Me sa femme? Ce que je vous écris ne me fatigue point: & je vous ai déjà mandé que c'est ma seule récréation.

Ce seroit un grand bien pour l'Eglise & pour l'état que le Régent fut mécon- 11 *jan*

tent des janféniftes. Il ne manque donc à votre projet d'Auvergne qu'un confeffeur! & vous imaginez de lui donner une bonne penfion pour le retenir auprès de vous: il n'y a gueres de province, où il ne fe trouve un honnête homme : on ne les a pas commodément : mais je vous crois auffi raifonnable fur ce fujet-là, que fur les autres : votre Evêque n'eft pas immortel : je lis des guerres civiles, qui me font craindre la campagne. Voici un courrier de M. le Ml. de Villeroi, qui me mande qu'il viendra jeudi, apparemment pour me dire adieu.

Vous avez raifon de compter fur l'inimitié irréconciliable du parti : ils connoiffent tout ce qu'ils ont perdu en vous. Mon commerce avec Me. des Urfins eft totalement fini : que nous dire ? & eft-ce la peine d'écrire, pour moralifer & gemir ?

M. de Guinonville m'attrifte, en m'apportant de l'argent : jugez fi je fuis touchée de fon état. Confervez votre fanté jufqu'à ce que vous foiez vieille : quand on n'eft plus jeune, la vie n'eft bonne à rien.

LETTRE CXXVIII.

17 *mars* 1717. JE brule les feuilles de votre gazette, à mefure que j'y réponds.

Cet Archevêque de Rouen, que vous croiez qui prend les choſes ſérieuſément, me vint voir ſur le bruit de ma fievre : il me conſola : & je craignois d'en être accablée. Il m'échapa de dire, par raport au janſéniſme, que tout étoit perdu : il ſe leve là-deſſus avec la vivacité d'une aigle, & me dit : » tout n'eſt pas perdu : il ne » faut ni le dire, ni le penſer : le clergé » de Paris eſt en grand deſordre : mais » il n'en eſt pas de même par-tout : j'ai » ſeize ou dix-huit cens curés, dont tren- » te-deux ont rejetté la conſtitution : de » ces trente-deux, il y en a un ou deux qui » veulent revenir : le parlement de Rouen » me ſoutient fort bien : je tombe, en » ſuivant les regles, ſur tous ceux qui » font des fautes repréhenſibles : j'ai cinquan- » te ou ſoixante maiſons de filles dont je ſuis » content : il eſt vrai qu'il faut veiller conti- » nuellement : mais je ſuis Evêque pour » cela ». N'eſt-il pas vrai que ce diſcours eſt conſolant ? Liſez le, je vous prie à M. de Dangeau.

Bon ſoir : je n'en puis plus, ma tête eſt auſſi foible que mes jambes. Toute la jeuneſſe va en Hongrie : que devient M. votre fils ?

LETTRE CXXIX.

5 avril 1717.

M. le Ml. d'Huxelles passoit mieux son tems à Paris qu'il ne fait à la cour, depuis qu'il joue un grand personnage : je ne suis donc pas surprise qu'il ait quelque tentation de quitter : mais il demeurera par les mêmes raisons qui l'ont engagé à sortir du repos où il étoit. On n'a plus gueres de santé à l'âge de M. de Dangeau : & l'on traine un reste de vie bien triste : grande pénitence pour les malades, & pour ceux qui sont auprès d'eux : je crains que Me. de Dangeau n'y succombe. Je ne manquerai pas de remercier M. le Ml. de Villeroi de ce qu'il a dit au Régent, quoique très-assurée qu'il l'auroit fait pour vous seule.

M. le C. de Rohan me fait grand'pitié : il se tue pour un travail très-desagréable, & ne peut guere en recevoir que du plaisir : il sert la religion, c'est ce qui doit le soutenir.

On nous annonce tous les jours quelque nouveau don * de M. le Régent, sur les taxes : & l'on murmure beaucoup de cet emploi de l'argent des gens d'affaires. L'abbé du Bois a bien de l'esprit.

* A ses maitresses.

Je ſuis bien aiſe que le Prince de Conty n'aille plus en Hongrie, à cauſe du Prince de Dombes. la viſite de M. du Maîne me ſerra bien le cœur : ſon état l'étouffe : car il eſt forcé à faire ce qu'il fait : il me répondit bien obligeamment ſur vous, quand je lui fis vos remercimens. Les bains de la Samaritaine me paroiſſent ſi aſſortis à tout le reſte, que je ne puis les deſapprouver.

Vous avez, je crois, raiſon de regarder la viſite du Ml. d'Huxelles comme un retour vers vous : c'eſt toujours un bonheur qu'un homme comme lui ait vu de près la mauvaiſe foi de nos adverſaires : Je crois que les Jéſuites ont les papiers qui furent pris autrefois au P. Quênel, & envoiés ici par l'Archevêque de Malines : c'étoient eux qui les donnoient par cahiers au Roi : & j'ai paſſé dix ans à les lire tous les ſoirs : on y voit les intrigues & les commencemens de tout ce que nous voions aujourdhui : toute cette iniquité a été préparée de loin. 10 *avril*

M. le Maréchal de Villeroi m'a écrit une grande lettre pour me faire un portrait achevé du jeune Roi : il ſait bien à quoi je ſuis encore ſenſible. Comment le Duc de Noailles prendra-t'il ce que le Ml. de Villeroi a pour vous ?

Notre ſupérieure eſt un peu mieux, mais encore aſſés mal pour donner de l'inquiétude. Tout ce qui ſe paſſe dans les affaires de l'égliſe eſt ſi embrouillé & ſi différent d'un jour à l'autre, que je ne ſai plus de quel parti ſont ceux dont j'entends parler. Je n'ai pas encore lu ce que vous m'avez envoié.

11 *avril* Je vis hier Me. la De. de N. elle arriva à onze heures, nous cauſâmes jusqu'à midi : Mlle. d'Aumale venoit, de tems en tems, ranimer le tête à tête : nous dinâmes toutes enſemble : & je ne la revis plus qu'à ſix heures du ſoir, un quart d'heure, que j'emploiai à tout ce qui pouvoit lui plaire le plus.

Je me ſuis fait lire la lettre de nos Evêques, dont je ſuis très-contente : je n'y trouve ni hauteur, ni ſatire : tout m'y paroit plein de modération, de douceur, de ſageſſe : je croiois reconnoitre ſouvent le caractere de celui qui eſt à la tête ; j'y ſentis la charité & l'humanité de St. Paul avec l'autorité de l'épiſcopat : il y a une honnête hardieſſe, une ſage liberté dans ce qui s'adreſſe au régent dans la déclaration, du reſpect & de l'attachement pour le Pape dans le témoignage qu'il rend au feu Roi. L'exhortation, qu'il fait à M. le Duc d'Orléans ſur les enga-

gemens de ſon baptême & ſur ce qu'il doit à la religion, m'a paru admirable : ſi les janſéniſtes avoient fait une telle piece, elle feroit bien du bruit : peut-être ſuis-je prévenue, mais c'eſt à vous que je parle.

Si vous pouviez venir avant Me. de Dangeau & avec elle, ce feroit aſſurément un plaiſir de plus pour moi : voilà ce que mon cœur vous répond : mais la raiſon vous dit, que loin de multiplier vos viſites, il faudroit les éloigner pour me faire oublier aux autres, & pour me faire oublier à moi-même tout ce qui n'eſt plus pour moi. Je penſai plus d'une fois hier à l'éloignement du chevalier de Caylus : pleurez-le, je vous le permet, malgré ſes folies : vous ſavez que j'ai le malheur de connoître les ſentimens des meres.

L'Evêque, fils de M. Fagon, a toujours paſſé pour peu de choſe : & il me ſemble que ſon pere deſiroit, qu'il fût éloigné & reſident.

LETTRE CXXX.

RIEN ne me paroit plus attendriſſant que ce qui vous eſt arrivé chez M. le Ml. d'Harcourt : il eſt vrai que vous 19 *avr.* 1717.

n'avez guere reſpiré depuis notre ſéparation. Je crains bien que le reſte de votre vie ne ſoit fort triſte : on rachete bien les plaiſirs & l'ennivrement de la jeuneſſe : je trouve, en repaſſant ma vie, que depuis l'âge de trente-deux ans, qui fut le commencement de ma fortune, je n'ai pas été un moment ſans peines, & qu'elles ont toujours augmenté.

Je ne ſai rien des affaires de M. le duc du Maine : il m'écrit rarement : je n'entends pas parler du grand prieur. Si Me. la Pr. d'Eſpinoi avoit été parfaitement contente de ſa belle-fille, j'en ſerois encore plus fâchée : quand en aura-t'elle un ſelon ſon goût ? J'eſpere peu de la converſion de Me. de C.... Je ne me ſoucie point de lire Télemaque. Dites à Me. de Dangeau, qu'elle a moins de foibleſſe humaine qu'une autre, mais qu'il vient un tems, où on la ſent dans toute ſon étendue.

Nous parlerons mercredi du Czar, qui me paroit un très-grand homme, depuis qu'il a demandé de mes nouvelles.

LETTRE CXXXI.

28 *mai* 1717.

JE ſuis toujours inquiéte de l'état où eſt Me. de Dangeau : & je la vois entre ſon mari mourant, ſon fils à demi-

mort, ſa belle-fille frappée d'un mal incurable, & un enfant de treize ans pour toute reſſource, pour toute conſolation. Cette image m'en rappelle une plus douloureuſe encore, & l'amitié ſuffiſoit pour m'affliger.

Je ſors de la viſite de trois dames qui ſe ſont relayées de converſation générale, & de tête à tête qui ſont encore pires : Me. d'Aubigné, après m'avoir affadie de mille louanges d'un ton moëlleux & onctueux, me voulant perſuader de la voir ſouvent, & moi l'aſſurant de l'inutilité de telles viſites, elle m'a dit que quand ce ne ſeroit que pour ſe recommander à mes ſaintes prieres, je devrois me rendre.

Vous ne vous êtes point trompée. J'ai promis de péïer la profeſſion de Mlle. de Barneval l'ainée, & 200 liv. de penſion à la cadette. J'ai beaucoup d'argent : mais je ne puis me réſoudre à laiſſer mourir de faim les parens de ces filles-ci, qui ne manquent de rien, tandis que leurs familles manquent de tout. Donnez deux louis par mois à Me. de Solanet.

LETTRE CXXXII.

MLLE. Gaudri vient de me dire que le Czar traine avec lui une fille, *11 juin 1717.*

au grand ſcandale de Verſailles, de Trianon, & de Marly : je ne puis ajouter foi à ce diſcours. Je viens de recevoir une lettre de Me. d'Aumale, qui me dit que la Picardie eſt déjà édifiée de la ſainteté de ſa fille.

Adieu, Madame : je crains d'apprendre de mauvaiſes nouvelles de la déciſion de l'affaire des Princes. En ce moment M. Gabriel entre, & me dit què M. de Bellegarde me mande, qu'il veut venir ici après diné, ſi je le trouve bon : c'eſt le Czar : je n'ai oſé dire que non : & je vais l'attendre ſur mon lit : on ne me dit rien de plus : je ne ſais s'il faut l'aller recevoir en cérémonie, s'il veut voir la maiſon, les demoiſelles, s'il entrera au chœur : je laiſſe tout au hazard.

Le Czar eſt arrivé à ſept heures du ſoir : il s'eſt aſſis au chevet de mon lit : il m'a demandé ſi j'étois malade : j'ai répondu qu'ouï : il m'a fait demander ce que c'étoit que mon mal, j'ai répondu, une grande vielleſſe : il ne ſavoit que me dire, & ſon truchement ne paroiſſoit pas m'entendre : ſa viſite a été fort courte : il eſt encore dans la maiſon, mais je ne ſais où. Il a fait ouvrir le pié de mon lit pour me voir, vous croiés bien qu'il en aura été ſatisfait.

Je ne veux point l'hiſtoire de la finan-

ce. Voilà, pour la Duchesse de Noailles, une lettre toute pleine de miel & de sucre, parce qu'elle m'en écrit deux, sans demander à me voir. Ma mémoire commence à s'affoiblir : vous ai-je priée d'envoier cinquante louis à M. de Ponthieu, gentilhomme de nos parens, & digne de cette qualité par son indigence?

LETTRE CXXXIII.

QUOI qu'il arrive, nos Evêques seront mieux à leur diocèse, que dans les antichambres des Princes. Je ne regrette que notre Cardinal, à cause de sa bonne tête, & de l'accès qu'il a auprès du Régent. *6 juill. 1717.*

M. le Duc du Maine ne me parle que de sagesse pour lui & pour tout ce qui l'environne : mais je ne pense pas qu'on puisse réduire sa femme à ne rien dire : & de plus, ne sait-on point faire parler ceux qui savent le mieux se taire ? & qu'est-ce que le personnage d'être toujours en justification ? Je ne crois pas que mes exhortations fussent fort utiles : ce seroit à M. de Frejus à faire un beau personnage en tout ceci, & à conseiller M. du Maine : mais n'a-t'il pas de mesures à

garder avec les autres? J'ai toujours bien ſenti que notre Prince n'eſt pas aimé : ſon frere trouve-il quelques amis dans cette occaſion ? Il eſt certain qu'il n'y a que vous qui penſiez comme moi. Je n'ai point envie de vous voir, nous ne ferions que nous affliger enſemble : il vaut bien mieux me laiſſer montrer à lire à Mlle. de la Tour. Que dit-on du voiage de Mlle. d'Aumale ? Je ferai mon poſſible pour diſſimuler avec M. le Ml. de Villeroi : il ne peut ſouffrir un homme au-deſſus de lui : & nous avons tout à craindre pour celui que nous aimons (*le Duc du Maine*).

LETTRE CXXXIV.

30 *juil* 1717. ME. de Ventadour vint hier avec M. l'abbé Perot : ils furent de bien meilleure compagnie que vous, car ils ne ſont point ſi triſtes. Je ne crois pas M. de Tallard aſſez ſage pour être fâché de rentrer dans les affaires : qu'il y faſſe du bien, & je lui pardonnerai ſon ambition.

Vous m'avez laiſſée avec une cruelle idée : on attaquera la place qu'a M. le Duc du Maine auprès du Roi : mon Dieu! Qu'eſt-ce que tout cela deviendra ?

31 *juil* Ce ſera quelque choſe de bien triſte, ſi

le résultat du..... n'est que des projets rejettés : nous avons besoin de remedes effectifs. Je pense, le moins que je puis, aux affaires de l'Eglise : mais quelque compassion que j'aye pour M. le C. de Rohan quand il est ici, je vois avec peine qu'il n'y a plus personne, pour parler au Régent dans les occasions pressantes, quand il n'y est pas.

Je tremble de ce qui doit éclore demain : est-il possible qu'on puisse être plus mal qu'on est ? je parle des autres : car St. Cyr & moi nous sommes traités en favoris. Ne donnez-vous plus à Me. de Solanet & à Charlot ? Avez-vous perdu tout à fait Me. de Chanteloup ? Voulez-vous rétrancher mes aumônes, quand les miseres augmentent ? *1 août.*

La réduction de 10000 livres à 4800 livres me paroit bien grande : mais il faut savoir bon gré de ce qu'on laisse, puisqu'on peut tout prendre : votre état va m'attacher à la vie. *2 août.*

Je reçois des lettres de tous mes pauvres couvens, qui m'écrivent qu'on leur demande des déclarations de tous leurs biens : ces filles en sont bien allarmées.

Il m'étoit déjà revenu que M. le Ml. de Villeroy s'étoit fait beaucoup d'honneur dans le monde ; mais on ne m'a point

dit comment : je le ſaurai, quand il vous plaira : je comprends & je partage ſes inquiétudes ſur l'enfant ſi précieux, & vos peines ſur les vôtres.

LETTRE CXXXV.

2 *ſept.* 1717. LES événemens ſont conſidérables aujourdhui, & pourroient avoir de grandes ſuites : mais j'eſpere avec vous que ſi le régent tient bon, les autres ſe rendront. J'ai aſſez perdu la ſuite des affaires des Princes du ſang, pour ne pas attendre ce que vous me mandez ſur la ſignature de Me. la Ducheſſe d'Orléans. Que vous faites bien, ma chere niéce de tâcher de vous réjouir, ou du moins de vous diſſiper ! nos ennuis ſont mauvais à tout. Je ne ſais que deſirer ſur la conduite du Pape : car je crois qu'on eſt aſſez diſpoſé à ſecouer ſon joug, s'il employoit ſon autorité : le C. de Biſſy eſt bien à plaindre ! il s'eſt attiré beaucoup d'ennemis, & n'a rien pour ſe ſoutenir. Il me ſemble que vous n'étiez point bilieuſe, mais tout eſt changé.

3 *ſept.* Je dois plus d'une réponſe à Me. de Dangeau : mais le moyen de rire, quand on n'entend parler que de malheurs ! Notre Maréchal ne m'a pas laiſſé ignorer la

petite allarme que le Roi a donnée : il me ſemble que ſans trop de curioſité on peut s'intéreſſer à la ſanté d'un enfant ſi précieux, à l'état des finances, & au parlement.

Le Prince de Dombes n'en eſt que mieux, s'il eſt bazané : mais je l'aimois mieux en Allemagne qu'à Paris : je crains toujours quelque rencontre fâcheuſe. Je voudrois être indifférente pour M. le comte de Charolois : mais, je l'avoue, il y a quelque choſe de plus. Quoique je m'attende à un ſchiſme il y a long-tems, je n'ai pu lire, ſans friſſonner, que vous le croiez proche : Dieu veuille avoir pitié de la France & de ſon Roi ! Je ſuis bien aiſe de tout ce qui eſt avantageux au C. de Rohan : & je ſerois bien fâchée d'avoir à l'effacer de la liſte des gens que j'eſtime : elle eſt déjà bien courte, cette liſte !

Notre Curé de St. Sulpice eſt fort actif : il entreprend des grandes choſes, & fera des grands biens à Paris. Me. la Ducheſſe d'Orléans eſt un objet de pitié : je voudrois bien que la mort de Me. D.... augmentât les craintes, où l'on m'a dit que Me. la Ducheſſe de Berry eſt tombée. Mille amitiés à notre aimable & reſpectable amie : voiez la le plus ſou-

vent que vous pourrez, pour le plaisir de l'une & de l'autre, & même pour le mien. Je me fais un grand plaisir de l'idée d'une dame de campagne qui envoie de sa chasse à une dame de la cour de ses amies. Je ne vois rien, je ne sai rien, & je ne pense presque rien. Bon soir, ma chere niéce : il faut me coucher sur les dix heures : mes forces ne vont pas plus loin.

LETTRE CXXXVI.

DE ME. DE CAYLUS.

JE n'ai point vu le Ml. d'Harcourt depuis le premier d'octobre : mais je ne me suis point apperçue qu'il fut différent de ce que nous l'avons vu depuis les fâcheuses attaques qu'il a eues. J'ai toujours trouvé en lui ce bon sens, cette bonne tête, ce juste discernement entre le bien & le mieux. Mais il y a tant de différence d'être considéré par une amie au coin de son feu, par une femme qui dit & qui pense à peu près les mêmes choses, ou par une troupe de gens qui n'ont dans l'esprit que cette maxime, *plus de morts, moins d'ennemis*, que je ne suis point étonnée qu'on juge si mal d'une foiblesse, qui néanmoins ne prend que sur le corps.

Me. de Berry a passé la fête aux Carmélites : elle y alla coucher la veille avec la seule d'Avaise : on dit que ces saintes filles sont édifiées d'elles : je suis ravie que cette Princesse forme cette liaison. Quand elle n'aboutiroit qu'à les faire péyer, ce seroit beaucoup : & on dit qu'elle a déclaré, qu'elle vouloit prendre soin de leurs affaires. La petite vérole fait ici bien du ravage. Avez-vous sçu la mort de cette pauvre Me. de Forcet, précédée de celle de sa fille, dont elle avoit pris cette même maladie ?

M. Fagon est, depuis quelques jours, arrivé dans sa retraite du jardin du Roi : nous nous sommes fait mutuellement de tendres messages : il est sûr qu'on lui conserve son habitation, & même l'autorité sur les plantes, avec une pension de deux mille écus : ce traitement est fort raisonnable.

Comment voulez-vous que je ne me mette pas en peine, quand j'entends dire que vous avez la fiévre, & que vous êtes plus abattue ? L'habitude peut-elle ôter sur cela la sensibilité ? *Il faut premier que mon cœur on refonde.*

Je suis fort bien ici : je ne perds pas un rayon du soleil, ni un mot des Vêpres d'un séminaire où les femmes n'en-

trent point : c'eſt ainſi que toute la vie eſt mêlée : d'un côté, ce palais, (*le Luxembourg*) & de l'autre, les louanges de Dieu.

Je reprends ma lettre pour vous faire des remercimens de la pauvre Barneval : Me. de St. Geran & elles ſont encore chez l'hoſpitalier Bonrepaux : jamais patriarche n'a porté cette vertu plus loin. Les troubles d'Angleterre ne diminuent pas : la révolte d'Ecoſſe s'étend, & le Duc d'Ormond eſt paſſé. Je vous avoue que je me ſens un grand zéle pour le Roi Jacques, & que je ſuis Tory juſque dans la moëlle des os : nous le verrons ſur le trône de ſes peres : & nous l'y verrons bon catholique. Je voudrois bien pouvoir jouir de ces nouvelles, & faire ma cour à la Reine d'Angleterre : vous ſerez informée, ma chere tante, de tout ce que j'aprendrai : c'eſt peut-être le ſeul événement qui puiſſe exciter votre curioſité : j'en connois les motifs.

LETTRE CXXXVII.

DE ME. DE MAINTENON.

11 *octo* 1717. IL eſt vrai que je ſuis ravie du retour de Me. de Remiremont : c'eſt une ſociété pour vous, auſſi agréable que glorieuſe. Je crains qu'on ne vous

rende quelque mauvais office ſur le ſéjour de cet Eſpagnol chez vous. Je ſerai bien ſurpriſe, ſi l'acceptation du Cardinal contente le Pape : c'eſt domage, que je me forme l'eſprit ſi tard ! je me ſerois épargné bien des peines, ſi j'avois ſçu tout ce que les Papes & les Rois ſont capables de faire : il y a des gens qui croient que tout ce que M. le Duc d'Orléans fait pour adoucir, eſt fondé ſur ce que Rome veut éclater. Il ne ſeroit pas mauvais d'opoſer Me de Berry à Me. la Ducheſſe : il en réſulteroit quelque choſe de bon.

Je ſuis très-fâchée de ce que Me. de Levi n'a pas la livrée de Me. d'Orléans : je crois que j'aurois deſiré de l'avoir. Il eſt vrai que la demande du gouvernement de St. Germain m'a ſurpris : la De. de N. m'a donné part de ce bienfait nouveau : mais je n'ai de force, de courage, de ſenſibilité, que pour vous.

La déclaration m'a paru un arrange- *12 octo*
ment de paroles, qui ne veut rien dire : on y demande une déciſion déjà accordée : on la ſuppoſe à faire, & elle eſt faite : les termes reſpectueux pour le Pape éblouiront bien des gens qui ne ſont au fait ni de cette affaire, ni du ſtile des caméleons : ſi tout cela eſt concerté, il

y auroit, ce me ſemble, plus à eſperer pour la paix.

Je n'ai pas grande foi au racomodement, quand on a été brouillé d'une certaine façon & pour des certains ſujets : il eſt impoſſible que ce qui s'eſt paſſé entre les grands acteurs des finances ne ſoit encore un contre-tems. Je ſuis ſurpriſe de ce que vous me dites du mariage de M. le comte de Charolois.

Eſt-il vrai, que le peuple veut s'allarmer ſur la ſanté du Roi ? Je croiois que c'étoit une tendre inquiétude qu'on nous laiſſoit à vous, à moi, & à St. Cyr. J'ai reçu aujourdhui une lettre de ſon gouverneur, qui me raſſure.

Il faut remettre tous nos plaiſirs de Courbevoye à l'été prochain : dites à Me. de Dangeau qu'il faut ſonger à une niche : ceux du garde-meuble en uſent ſi bien avec moi, qu'ils ne nous refuſeront pas : je jouerai au piquet avec Me. la comteſſe, & nous paſſerons là d'agréables journées : il faut que les miennes finiſſent à cinq heures, mais j'arriverai de grand matin. Adieu, ma chere niéce : je vais me coucher, pendant que tout le monde va ſouper : la vieilleſſe ſépare de tout ; mais la ſolitude eſt bonne, à moins qu'on ne ſoit mauvais ſoi-même.

LETTRE CXXXVIII.

JE n'ai nulle habileté pour prévoir l'a- venir : mais je vois clairement que le préſent ne va pas bien, & que les mois ſe paſſent ſans qu'on voie l'effet de ces brillantes promeſſes qui ont amuſé le peuple : il eſt pourtant certain qu'il y a des endroits dans le Royaume qui vont mieux : on m'aſſure qu'il y a de l'argent dans le péis Chartrain, qu'il y en a encore plus à Rouen, que le commerce y va très-bien, & qu'il ſe rétablit à Lyon & à Tours : ſi cela eſt vrai, il ne faut pas déſeſperer : on négligera l'Egliſe : on relevera l'état. 18 *oct.* 1717.

De la maniere dont on me parle des audiences du Duc de Noailles, & de l'impoſſibilité de l'aborder, on n'a jamais vu miniſtre faire une plus grande figure. Je refuſe tout le monde : mes demandes ſeroient reçues avec politeſſe, mais négligées, & peut-être avec raiſon. On m'aſſure, mais d'aſſez mauvaiſe part, qu'on vend les équipages de M. le Duc de la Feuillade. Je ſuis fort aiſe que le Prince de Dombes ſe faſſe aimer. Nos Princes ſont admirables dans la diverſité de leurs penſées, & trouvent toujours le moien de ſurprendre.

19 *octo* J'aime fort le reçu au haut de la lettre : votre bel-eſprit devoit n'acheter que les volumes qui me manquoient : je vous aſſure que je les trouve à très-bon marché : vous ſavez que je ne puis flater, quand il s'agit d'argent.

M. le Duc de N. eſt très-content de ſon ouvrage : il eſpere beaucoup : ſa femme m'aporta une lettre de Me. de Dangeau, qu'elle finit par me mander que les gens ſenſés ſont fort ſatisfaits de la conduite de ce préſident de finances.

M. du Maine aſſure, que cet Anglois eſt un homme ſans honneur, ſans religion, & ſans foi, & que ſon projet fut rejetté par le parlement d'Ecoſſe. Cet homme & Dubois vont ruiner la France : hélas ! le Roi ne ſongeoit, un mois avant ſa mort, qu'à la ſoulager & à l'enrichir.

LETTRE CXXXIX.

9 *nov.* 1717. ME. de Dangeau vient de partir : il me ſera encore plus aiſé de prendre patience, que de lui faire entendre raiſon. Il eſt fâcheux, que voulant me dévouer aux viſites, il n'y ait que la vôtre que je ne puiſſe recevoir.

J'ai été quatre heures de ſuite en contrainte & en attention : c'eſt trop à mon âge.

Je crois tout ce que vous me dites ſur Me. de Dangeau, elle eſt bien ſenſible ! 10 nov.
mais je trouve que les etrangeres ne meurent pas de ſenſiblité : cette mort-là eſt reſervée aux Françoiſes : & cependant je ne meurs point. M. l'Archevêque de Rouen m'écrivoit, il y a quelque tems, que tout étoit accomodé. Il faut que M. de Niſmes n'agiſſe pas tout ſeul : il ſe perdroit inutilement : c'eſt à vous que je le dis : car je ne dois rien dire.

Que votre fils eſt louable de connoitre ſi tôt le danger de Paris ! mais qu'il eſt à plaindre par la difficulté de s'en garantir ! Pourquoi ne donnez-vous pas à Charlot & à mes autres pauvres ſelon leurs beſoins ?

L'état du Roi d'Eſpagne eſt affreux, s'il n'eſt pas fini : ſon eſprit n'étoit point tourné, ce me ſemble, à la folie.

J'ai conſulté M. Beſſe ſur vos maux : il vous conſeilleroit le lait, & dit que vous ne guerirez qu'en changeant la qualité de votre ſang : je ne puis douter, au bien qu'il me fait, que M. Fagon ne fut prévenu contre cette nourriture-là. Rien n'eſt ſi froid que nos lettres, parceque notre cœur eſt tranſi. Mais pourquoi penſer aux plaiſirs, quand on n'a que deux jours à vivre.

LETTRE CXL.

22 nov 1717. L'Etat de M. le régent me fait beaucoup de peine : je prie souvent pour lui & pour Me. sa fille : & je demande pour eux, peut-être pas ce qu'ils souhaitent, mais sûrement ce qu'ils devroient souhaiter. Il me paroît qu'on parle autant de la mauvaise santé du Prince des Asturies que de celle du Roi son pere.

Donnez à Me. de Solanet : d'un côté, on ne voit que miséres, & de l'autre, tant de sujets de crainte, qu'on a de la peine à se dessaisir de ce qu'on tient.

Le pauvre M. de Chamillard passa ici il y a quelques jours, & m'envoia faire des excuses de ce qu'il n'arrêtoit pas : il étoit avec Me. sa femme, qui a été le chercher sur une quatriéme attaque d'apoplexie : je voudrois qu'il sût que je demande de ses nouvelles.

Il faut à M. le C. de Noailles autant d'amis qu'il en a, pour faire passer doucement une acceptation & une protestation en même tems : car j'appelle ainsi cet apel.

Je ferai très inquiéte de M. le duc d'Orléans que j'ai toujours aimé, & qui ne m'a jamais haïe : il n'en eft pas de même des autres malades dont vous me parlez, excepté M. de Fréjus.

LETTRE CXLI.

29 novem. 1717.

JE fuis charmée, que les yeux du régent foient un peu mieux : mais fon régime fait tout craindre : ne pourroit-il pas fe laffer enfin des plaifirs ? les affaires l'uferoient moins vite : je crois fes jours utiles à la France. L'état du duc de Noailles me paroit bien defagréable, & je ne le crois pas fort patient : mais on fe trompe tant dans les jugemens qu'on fait !

M. Bonnet me difoit, il y a deux jours, que l'archevêque de Bourges lui avoit fort demandé de mes nouvelles, & qu'il lui avoit dit que j'étois droite comme un jonc, & cela avec un fourire, qui me fit croire qu'il me regarde comme un prodige : il aura fans doute ajouté que je raifonne tout auffi bien que lui : me voilà donc une perfonne à montrer. Il faut avouer qu'il eft bien glorieux de vivre long-tems : on croit faire maintenant mon éloge quand on dit, elle raifonne encore jufte, elle écrit

encore d'une main ferme : me voilà bien louée! & voilà de grands ſujets d'amour-propre.

6 *décemb.* 1717.

LETTRE CXLII.

NE parlons donc plus de nous moins écrire, puiſque vous en êtes offenſée : & jouiſſons en paix du mérite de Petin. Je ſerois bien fâchée que M. & Me. de la Vrilliere perdiſſent leurs fils : il me ſemble qu'ils méritent l'un & l'autre d'être heureux : ils ont une bonne réputation.

Mlle. de la Tour eſt un petit ſujet incompréhenſible en tout, dans ſes maladies, dans ſes goûts, dans ſes ſentimens, dans ſes jouëts. M. le duc du Maine a voulu que je viſſe ſes enfans : il a raiſon de les montrer : ils paſſerent ici hier en revenant de Rambouillet : ils ſont à ſouhait : la contenance noble, la viſite courte : ils parlerent préciſement comme il convient à leur âge : je n'y aurois ni ajouté ni retranché une parole : & leur grand-pere en auroit été fort content.

7 *décemb.* M. Mauduit a eu de la peine à trouver 1600 liv. Je commence à éprouver la rareté de l'argent : mais, entre nous, s'il vous plaît.

L'intrigue eſt plus puiſſante à la cour que les liaiſons du ſang : faut-il paſſer de cette réflexion qui en entraineroit tant d'autres, à la De. de Noailles qui m'écrit quelques plaintes ſur M. le duc de la Force, & ſur M. Law, comme une bonne femme, toute dans les intérêts de ſon mari ? elle ne m'avoit jamais parlé de rien. M. de Guignonville me mande qu'il vous a confié toutes ſes peines : il faut voir la ſuite : mais il me paroit qu'on va aſſez vous conter ſes douleurs, ſans penſer aux vôtres : je connois ce perſonnage-là. M. Beſſe me dit, en ce moment, que le C. de Polignac a écrit au nonce une lettre un peu forte : voilà le plus important de mes auteurs. Bon ſoir, mon enfant.

LETTRE CXLIII.

NOUS allons voir ce que produira la préſence de votre cardinal : le régent va être vivement attaqué des deux côtés. La proſe & les vers que vous m'avez envoié ſont fort jolis : mais la matiere paſſe la raillerie. Au reſte, je dois vous dire que je ne m'ennuye plus, depuis que je me porte bien : les prieres, mon ajuſtement, l'éducation de Mlle. de la Tour rempliſſent

la matinée : quelques inſtructions aux jeunes profeſſes, deux récréations avec la communauté, une heure de piquet ou de trictrat avec Mlle. d'Aumale ſuffiſent pour l'après diné. J'ai été mal ſaine dans tous les âges de ma vie : mais ma caducité eſt vigoureuſe.

Je ſuis aſſez bizarre ſur Me. de Dangeau : je ne veux pas la voir : je m'ennuye de ne pas entendre parler d'elle.

14 déc. J'attendois de grandes nouvelles hier par Petin : il pourroit bien ne s'être pas paſſé grand choſe : il ſe pourra même que le régent accordera encore quelque courrier à Rome dont il faudra attendre le retour : car le parti ne demande qu'à retarder : & en effet il profite bien du tems qu'on lui donne.

Il y a plus de deux heures que j'attends M. de Villeroi : ſa ſanté, celle du roi m'empêchent de murmurer : mais il eſt ennuyeux d'attendre : & voilà comme les plaiſirs les plus innocens ont leurs dégouts.

15 déc. M. le Ml. de Villeroi ſe préparoit à me dire bien des choſes, & craignoit que le tems ne nous manquât : cependant il ne m'aprit rien de nouveau : il gliſſa ſur les affaires de l'égliſe : il m'aporta les pieces d'eſprit que vous m'avez envoiées : il me parut abattu & un peu vieilli : en vé-

rité, ce ſeroit une grande perte : il eſt rempli d'eſtime pour vous, & m'aſſure qu'il trouve le régent très diſpoſé à vous marquer la ſienne : vous me manderez le ſuccès de ſa négociation : je lui parlai de Me. de Mailli ſans pourtant le charger de rien : la converſation fut aſſez languiſſante ſur le tems préſent : mais nous tombâmes ſur le paſſé, & ſur ceux que nous avons perdus, & nous ne pûmes finir. Il me tourmenta un peu ſur le ſéjour que vous voudriez faire ici de tems en tems : il ſe moqua de moi, quand je lui dis que je ne m'ennuyois pas : il eſt très incapable de comprendre que je doive, & encore moins que je puiſſe m'occuper de St. Cyr : & il rabattroit bien de l'eſtime qu'il a pour moi, s'il me voyoit montrer à lire à Mlle. de la Tour, examiner la vocation d'une poſtulante, ou raccommoder mes chemiſes.

Remerciez bien M. le C. de Rohan, je vous prie, de ce qu'il a fait pour la penſion de deux jeunes gentils-hommes auxquels je m'intéreſſe véritablement, & que je crois avoir ôté au parti. Vous m'annoncez M. de Guignonville pour ce matin : je ne ſai quel conſeil lui donner : & le duc de Noailles a conduit ſon affaire de façon à tout perdre, ſi ce pauvre

homme ne fait rien pour en ſortir, & à l'avoir pour ennemi, s'il cherche d'autre ſecours que le ſien. Ne ſortez de votre oiſiveté, que pour vous aſſurer de celle dont vous jouiſſez.

J. de noël 1717.

LETTRE CXLIV.

JE n'ai point douté que la préſence du C. de Rohan ne produiſît un courrier très preſſant à Rome, mais qui ne fera rien de plus déciſif que ce qui ſe paſſe depuis tant d'années : Dieu veuille que la bonne cauſe n'en ſouffre pas, & que notre cardinal ne perde rien de ſa réputation! Me. de Dangeau veut venir mercredi : & il faut bien y conſentir : ſon ſtile ne ſe ſent pas de la diminution de ſa joie : ſa lettre eſt admirable : elle y emploie toutes ſes connoiſſances : Me. Guyon eſt citée fort à propos : elle compare la plénitude de ſon amitié à celle de la grace, mais tout cela, avec un tour très ſingulier : elle me fait ſeulement une demande incivile, qui eſt, de me trouver de la joie : je n'aurai certainement que celle qu'elle m'aportera.

27 déc. Le premier moment de la viſite de notre amie me fit plaiſir : la ſuite me fit de la

peine : elle voulut, je crois par conſcience, jouer au piquet : il m'attendrit à ne pouvoir retenir mes larmes : le reſte me mit en fureur : elle finit par me déclarer que deſormais elle viendra ſans m'avertir : je ſuis entre la triſteſſe & la colere : & je me prends à vous de tout : c'eſt vous qui me remettez continuellement dans le commerce du monde : je me repens de vous écrire ſi ſouvent, de vous envoier mille choſes, & en un mot d'avoir la conduite d'une inſenſée qui, en deſirant d'être oubliée, fait tout ce qu'il faut pour ne l'être pas : jugez, ma chere niece, de ce que vous avez à réparer : car c'eſt tout de bon que je ne puis ſoutenir ces diſputes continuelles. Me. de Dangeau veut me faire ici un appartement qui ſera delicieux : rien n'eſt plus facile que de trouver dans S. Cyr des logemens pour vous toutes, il n'y a rien d'embarraſſant là-deſſus.

Je ne finirois pas, ſi je vous diſois les projets deſordonnés dans leſquels elle me veut faire entrer, qui ſont auſſi oppoſés à mon inclination qu'aux intérêts de St. Cyr, que je detruirois plus vite que je ne l'ai bâti : n'en parlons plus, en voilà aſſez, pour une perſonne qui entend raiſon, qui m'aime, & qui me croit vraie.

Il n'y a pas d'apparence que les affaires

de l'églife changent de face fi-tôt, & ce n'étoit pas la peine de faire marcher votre cardinal : le Ml. de Villeroi parle toujours avantageufement de lui.

Je fupporte la mort de Charlot fort courageufement : je trouve affez mauvais que vous foyez fi lon-tems, fans voir les princeffes de Lorraine : je les eftime fort, & je fuis ravie de favoir que la princeffe de Soubife eft la fageffe même : on m'a dit que l'on retient préfentement la jeune princeffe de Conti, & que M. fon mari veut changer de conduite : on fe laffera peut-être de vivre fans ......

10 *janv.* 1718.

LETTRE CXLV.

LES affaires de Bretagne me paroiffent férieufes : on dit que le prince Eugene eft à Londres : & je crois déjà le voir nous faire la guerre dans cette province. Quant aux affaires de l'églife, elles ne peuvent qu'empirer, quel parti qu'on puiffe prendre : je plaindrois le cardinal de Rohan, fi je pouvois plaindre un homme qui a l'honneur d'être la victime de fon zèle pour la vérité.

Je ferois bien aife que le pauvre Guignonville fortit d'affaire par M. de Noail-

les : mais en vérité, je crains que le ſecours ne vienne trop tard : il me paroit fort mal.

Je ſuis bien touchée de ce que notre Ml. a fait par raport aux janſéniſtes : c'eſt une marque de courage & d'affection pour le feu roi, qu'on ne peut trop louer. J'eſpere que lorſque Me. de Dangeau ſaura ce qui s'eſt paſſé entre nous, elle ſe rendra : & je conſens que ce ſoit par complaiſance, ſi ce n'eſt pas par conviction : mon projet ſeroit qu'elle me vit quatre fois l'an, & vous avec elle, que la De. de Noailles fit de même & vous avec elle : vous pourriez même vous joindre quelquefois. Travaillez ſur ce plan.

Je deſire des nouvelles de conſéquence *11 janv.* par l'intérêt que je prens au bien général : je ne ſuis plus fâchée d'en ſavoir de ceux que je n'ai pas oubliés : mais la plus forte raiſon eſt pour les dames de St. Louis, qui d'ordinaire en ſavent de fauſſes par le marché de Verſailles & par les provinciaux qui voient leurs filles. Ne craignez point d'être commiſe, je ne dis pas celles qu'il ne conviendroit pas que je ſuſſe par vous. Je viens d'écrire à la De. de Noailles pour M. de Guignonville, c'eſt-à-dire, pour lui fournir un prétexte d'en parler : car je n'en dis qu'un mot : tant je crains qu'on ne ſe fâche contre nous !

Il faut espérer que les démêlés des dames desuniront l'hôtel de C. & les Noailles. Je pense comme vous sur M. Desmarets : je ne crois pas qu'il s'accommodât d'une seconde place, ni que le duc de Noailles s'accommodât même d'un second. Les remontrances du parlement sont, ce me semble, raisonnables : & cela ne lui arrive pas toujours.

24 janv. 1718.

LETTRE CXLVI.

VOus me connoissez assez, ma chere niéce, pour savoir si je suis sensible à la mort de M. de Dangeau : la douleur de notre amie, & tout ce qui en retombera sur vous sont assurément les événemens qui pouvoient le plus m'affliger. Je voudrois être à Paris pour pleurer avec elle, & prier avec vous : j'ai deux choses à vous demander : l'une, que vous ne vous tuiez pas, & l'autre, que vous empêchiez Me. de Dangeau de précipiter sa résolution : elle est encore bien jeune : & je sai qu'on vit lon-tems.

J'admire les Bretons : toute la sagesse des François est donc dans cette province-là ! Vous m'effréyez sur le schisme : mais j'ai peine à croire, qu'il soit pire

que ce que nous voions. Que de choſes j'ai vues ! Me. la De. de Bourgogne obtenoit tout ce qu'elle vouloit par des manieres & par une conduite, qui auroient fait la diſgrace de toute autre. Me. de Monteſpan ateloit ſix ſouris à un petit caroſſe de filagrame, & s'en laiſſoit mordre ſes belles mains : elle avoit des cochons & de chèvres dans des lambris peints & dorés : le roi la montroit aux miniſtres comme un enfant, ſe recriant ſur le badinage des Mortemarts : mais elle ſavoit tous les ſecrets de l'état, & donnoit de très bons conſeils, & de très mauvais, ſelon ſes paſſions.

Le chancelier trouve-t'il bon que le parlement deſaprouve qu'on lui faſſe une maiſon ?

Vous ſavez bien que j'ai de l'inclination pour le chevalier ? les vauriens ne me déplaiſent pas toujours, pourvu qu'ils n'aillent pas juſqu'au vice & au deshonneur. *25 janv.*

Le ſchiſme de M. d'Apt m'a tranſie : les barricades m'ont effréyée : j'ai compté pour peu les princeſſes, mais pour beaucoup que vous vouliez prendre du lait le ſoir : il ſemble que je n'aurois plus rien à dire ſur votre lettre, je vais pourtant la reprendre & y répondre. *26 janv.*

Les remontrances des Bretons paroiſſent

bien raisonnables, & fort respectueuses.

10 mars. J'ai écrit & parlé trop souvent au duc de Noailles pour avoir besoin de m'étendre sur les intérêts de Guignonville : j'ai mandé qu'il mourroit bientôt, si l'on nous laissoit encore long-tems dans l'incertitude : il me semble que le mot de *nous* est une très grande recommandation. Je ne crois pas que la De. de Berri se fâchât du nom que vous n'avez pas voulu écrire.

Mille complimens à notre maréchal, au seul dont je ne veux pas être oubliée.

Je ne suis pas entre vous & moi, sans quelque inquiétude sur mes affaires & sur celles de St. Cyr : comment M. le duc de Noailles ira-t'il solliciter M. d'Argenson ?

On dit que le chancelier s'est brouillé avec le régent, pour avoir soutenu le parlement : que cette disgrace le couvre de gloire : que le duc de Noailles en acquiert beaucoup d'avoir tout quitté en perdant un ami qui étoit l'ame des conseils : & qu'il ne faut plus compter sur rien de bon : voilà les nouvelles de Versailles.

7 fév. 1718.

LETTRE CXLVII.

LE D. de Noailles n'est point embarrassé de M. d'Argenson : il prétend

que nos affaires n'iront que mieux, parce qu'il y aura plus de tems à lui donner. Le Ml. de Villars eſt bien homme à quitter ſi on le chicane : ce ſeroit une perte pour les officiers : je l'ai toujours vu aller bien droit.

Le portrait, que vous faites d'Alberoni, me jette bien dans une grande incertitude ſur les jugemens que nous feſons des hommes : heureux ceux qui ne dépendent pas de leur caprice, & plus heureux encore ceux qui peuvent ſe paſſer d'eux ! Dieu nous garde du traité dont vous me parlez !

Il ne ſe paſſe point de jours que je ne croie que le chancelier revient : je m'étois flatée que la bonne cauſe profiteroit de ſon abſence, & qu'enfin le régent ne voudroit point ſe brouiller avec Rome : nos cardinaux & les bons évêques paroiſſoient vouloir faire quelque choſe de déciſif : je ne parlerai qu'à vous de cette matiere, mais il me ſemble que rien n'eſt plus dangereux que de demeurer comme on eſt : c'eſt en temporiſant que le parti s'eſt fortifié au point où il eſt. Ce qui s'eſt paſſé là-deſſus tourneroit à mérite à nos prélats s'ils finiſſoient, & tournera à foibleſſe s'ils ne font rien : c'eſt mon avis, & peut-être l'avis d'une femme. Le chancelier ſera un peu plus fort, s'il revient.

9 *fév.* Dieu veuille inspirer M. d'Argenson ! il a une méchante besogne à faire, & trouvera plus d'une pierre sur ses pas. Comment le régent soutiendra-t'il ensemble deux têtes aussi fortes & aussi oposées que le chancelier & le garde des sceaux ? ces deux têtes doivent se heurter sans cesse, & que résultera-t'il du choc ? J'ai reçu une lettre de notre Ml., de dix pages, où il n'y a que des réflexions sur ce qui se passe : je lui fais une très longue réponse, remplie de tout ce que j'ai cru de plus propre à lui plaire : on gagne les honnêtes gens, comme le peuple. Les moins jansénistes sont éblouis du mérite du garde des sceaux : si le régent continue à soutenir le mauvais parti, le bon n'aura pas beaucoup de sectateurs. Il y a peu de fermeté dans les hommes pour le bien : il me semble qu'ils sont plus constans dans le mal.

16 *fév.* 1718.

LETTRE CXLVIII.

SAit-on certainement la cause de la disgrace du chancelier ? Il me paroit que la multitude est favorable au parlement : je crois bien qu'on a trop attendu à réprimer le parti : mais ne sera-t'il pas encore plus fort, si on lui fait voir de la crainte ? Est-il

vrai que le régent ait répondu fiérement aux remontrances ? Mlle. de Breuillac me dit que les ſavetiers chantent dans les rues qu'il faut que le chancelier revienne, & que c'eſt au parlement à gouverner. Je vis hier M. le curé de St. Sulpice: ſon embonpoint me ſurprit, & ſa gaieté m'en donna: il me paroit plein de confiance que Dieu n'abandonnera pas les gens de bien.

Je ſuis toujours ſurpriſe de la bonté de M. le Ml. de Villeroi pour moi: il me ſemble qu'il a, depuis lon-tems, rempli la meſure de ce qu'il y a de plus tendre & de plus délicat par raport au feu roi ſur ce qui me regarde. Cependant il ne ſe laſſe point: & le voilà encore chargé de Guignonville. J'aurois eu bien de la peine à lui faire cette priere: mais il ne l'attend pas, & continue à prévenir mes deſirs en tout. Dites lui là-deſſus, ma chere niece, ce qu'il y a de plus propre à lui marquer ma reconnoiſſance: il eſt vrai que cette affaire-là me tient fort au cœur: & il eſt étonnant qu'elle ne ſoit pas finie. *17 fév.*

On parle bien différemment de l'état du duc de Noailles: les uns diſent qu'il n'a jamais été mieux à la cour: les autres prétendent que non, & qu'il ſuccombera par la force de ſes ennemis.

Vous avez tant rendu de bons offices

auprès de moi à la De. de Noailles, & je ſuis ſi contente de la conduite qu'elle a depuis qu'elle eſt à Paris, que je l'aime véritablement : ſon mari eſt jeune & ſain, mais il n'eſt pas immortel. Je penſe ſouvent, que ſi elle le perdoit ..... la perſécuteroit : elle n'eſt pas plus habile que moi en affaires. Vous ſavez qu'elle a aporté de grands biens : mais je ne ſais ſi on a tourné ſes conventions d'une maniere avantageuſe pour elle : & je ne lui vois pas un ami propre à la conduire. Je voudrois lui aſſurer M. de Guignonville pour ſes affaires médiocres, & que vous lui donnaſſiez M. Fagon pour les grandes : il eſt habile, & ſon pere lui a peut-être inſpiré quelque conſidération pour moi : je le crois un peu du parti, où je ne ſuis pas aimée : ce qui n'eſt pas déraiſonnable.

Il ne faut pas nous vanter des honnêtetés de M. d'Argenſon : nous ſerions accablées, & il ne faut pas l'importuner. Je ſerois bien contente ſi vous & cette pauvre couſine étoient péïées, & ſi St. Cyr étoit traité comme il l'a été juſqu'ici.

Je crains que M. d'Argenſon ne ſuccombe à la vie qu'il mene : je voudrois bien qu'il reuſsît : mais on n'oſe preſque l'eſpérer, ſur-tout aiant à faire à un homme qui ne ſuit pas les projets qu'on pourroit faire.

La dépendance des traités eſt grande, & ſera utile aux Anglois, quand ils ne feroient que nous ruiner, ou empêcher notre rétabliſſement. Le départ de Me. la chanceliere me fait grand plaiſir, & le ſecret, qu'on garde ſur le ſujet de leur diſgrace, pourroit être perſonel au régent : ce ſeroit tant mieux, car elle dureroit : mais on le laiſſe bien près, pour continuer les intrigues.

Je ſuis fâchée du départ de M. le C. de Rohan : ce qu'on veut faire iroit mieux, ce me ſemble, s'il demeuroit en ce temslà à la tête des évêques : & vous verrez qu'on renverra à Rome pour gagner encore du tems : le mot d'*encore* eſt bien fort dans les conſeils. On dit que les audiences du C. de Noailles ſont moins nombreuſes.

La conduite de M. le Duc montre aſſez ſon deſſein : ſi les repas continuent, on pourra découvrir bien des choſes par le vin. Vous me dites une grande parole, que les portes ſecretes s'ouvriront, ou ſe fermeront, ſelon ce qui plaira à M. d'Argenſon. Eſt-il favori avec le reſte ? il eſt déjà tant d'autres choſes. Eſt-il vrai que Longe-Pierre eſt au D. de Chartres ? Je crois que le D. d'Orléans n'ignore pas qu'il eſt attaché au D. de Noailles très intimément. M. l'archevêque de Rheims m'a envoié une

belle lettre, qu'il écrit au régent avec une liberté épiſcopale, & d'ailleurs très polie & très reſpectueuſe.

Je ſuis aſſez en peine du compte que l'on rendra à Me. la De. de Lorraine de l'état de la cour : vous ſavez qu'elle eſt aſſez à la vieille mode, pour aimer ſon mari, ſes enfans, ſa famille : ſa préſence pourra contraindre les ſoupés.

20 *fév.* 1718.

LETTRE CXLIX.

JE crois Guignonville mort : ſon fils veut être fermier général. Je lui objectai d'abord la différence de ſa profeſſion à celle-là, à laquelle il pourroit bien n'être pas propre : il me répondit qu'il ne falloit que du courage pour s'acquiter de ce qu'il nous convenoit de prendre. Ses larmes pour ſon pere, la peine que je ſentois de ſa mort m'arracherent une lettre qu'il me demandoit inſtamment : elle n'étoit pas, à une lieue d'ici, que je me repentis de l'avoir écrite, dans la peur de faire une priere incivile à des perſonnes à qui je dois ménager le chagrin d'avoir à me refuſer. Je fus tentée d'écrire ce que je penſois à notre maréchal, mais il m'y parut une maniere de trahiſon pour Guignonville, &

j'abandonnai tout au hazard. Je viens de recevoir des lettres du maréchal & du miniſtre : mais elles ſont, je crois, ſur nos premieres recommandations. Quoi qu'il en arrive, j'ai voulu vous avertir de tout.

J'attends M. le curé de St. Sulpice avec un échantillon de ſa manufacture : elle me fait regretter Paris : j'entrerois bien dans ſes deſſeins. *21 fév.*

J'ai vu filer la mouſſeline : votre curé eſt admirable : il ſervira bien l'égliſe & l'état.

LETTRE CL.

7 mars. 1718.

M. de la Vrilliere eſt d'une ſi grande conſéquence, qu'un courier de ſa part m'a fait trembler : je n'ai pas douté que ce ne fût pour m'aprendre quelque événement terrible. Cette idée m'a fait trouver le mariage de ſa fille aſſez froid : je lui ai écrit de mon mieux. Ne ſont-ce pas deux enfans qu'on marie enſemble ? Me. de Maurepas ira-t'elle de ſon chef ? & Me. de la Vrilliere entendra-t'elle à bien conduire ſes petits-enfans, ſans ſe mêler des ſiens ? j'attends, pour lui écrire, qu'elle ſoit grand-mere.

M. Beſſe vient de m'interrompre & de

me dire que le C. de la Trimouille a l'archeveché de Cambrai. Ne fera-ce point une retraite pour Me. la princesse des Ursins ? Je n'entends point ce don de 50000 liv. de l'abbé d'Etrées : n'est-ce point pour la maison qu'on lui avoit vendue ?

8 *mars.* Il y a quelque difficulté entre l'évêque & celui qui est à la tête des affaires de St. Cyr, pour la signature des comptes : je ne sai ce que le duc de Noailles voudra là-dessus : mais l'évêque ne me paroit pas disposé à céder. Il a pour lui l'usage, des arrêts, & l'intention du roi, à qui j'ai souvent oui dire, *on ne sait plus où l'on en est, dès qu'on est sorti des regles* : il est vrai que nous en sortons, quand nous avons une demoiselle & p.... à la tête de notre conseil : car il nous est marqué, que ce sera un conseiller d'état. Les projets de campagne me font craindre quelque disgrace à la fin : les absens sont bien foibles à la cour.

Je meurs d'envie de faire savoir à M. d'Argenson la reconnoissance que je sens de la maniere dont il a reçu Me. de Mailly. Ma confusion est extrême sur le contrat de mariage de mon grand-pere : je l'ai vu plusieurs fois entre les mains de Manseau : & je ne sai s'il l'auroit envoié dans les papiers de Maintenon. Il est ri-

dicule à moi d'avoir toujours vécu dans ce dégagement des choſes qui me regardoient : j'en ai dit un mot à notre ſupérieure, plus vive que moi ſur ce chapitre. Elle a envoié chercher les preuves de mon frere, brillantes comme le ſoleil, mais que je regarde comme un ouvrage de flaterie, fait pour une perſonne en faveur: j'en ai tiré la date du contrat de mon grand-pere.

Contrat de mariage de Théodore Agrippa d'Aubigné, Ecuyer, Seigneur de Landes, Guillemer, & du Chaillou, Ecuyer du roi de Navarre & Gentilhomme ordinaire de ſa chambre, fils de Jean d'Aubigné Ecuyer, Sieur de Brie & de Damoiſelle Catherine de l'Etang, avec Damoiſelle Suzane de Leſay, fille de noble & puiſſant Ambroiſe de Leſay, Seigneur de Surinau, & de Damoiſelle Renée de Vivonne. Ce contrat eſt du 6 de juin 1583, reçu par Vaſſé, notaire à Baugoin. Jamais je n'ai eu tant de peine ſur ma nobleſſe, que je viens d'en avoir en copiant tout ceci. Adieu, vous êtes trop aimable, pour vous montrer à ceux que vous voulez quitter.

25 mars. 1718.

LETTRE CLI.

J'ETOIS tout occupée mardi de Me. la De. d'Orléans, & de la douleur de M. du Maine : je n'ose encore me réjouir avec lui : & la maniere dont M. de Dangeau m'a écrit, me confirme dans cette timidité. Je ne prévois point que je puisse avoir de grande joye : & je suis très sensible à tout ce qui se passe, c'est de quoi passer un reste de vie bien triste. Ce qu'on a fait sur la lettre de l'archevêque de Rheims me paroit très mauvais, soit que le pape s'en fâche tout de bon, ou qu'il ne s'en fâche pas. Je trouve aussi le réglement sur les troupes fort mauvais : & je me mêle d'en tirer de très fâcheuses conséquences. Je ne fus jamais plus occupée des grandes affaires : c'est bien prendre mon tems ! Il me paroit que notre régent devient plus ferme : tant mieux, quand il aura raison. Je suis bien loin d'être son ennemie : il sait que je ne l'ai jamais été : mais son changement sur les troupes me fait une grande peine, & il s'en repentira.

Adieu, ma chere niéce : vous direz tout ce qu'il vous plaira, mais nos entrevues nous attristent plus qu'elles ne nous ré-

jouissent : il est pourtant vrai que j'ai envie de voir notre Ml : jugez, après cela, si je l'aime.

Le cardinal de Bissy est véritablement zélé : & je comprends aisément l'état où il est : car les inconvéniens sont terribles de tous côtés. Si le pape n'approuve ce qui s'est passé, qu'attendre ? Votre cardinal sera embarrassé, & avec grande raison. J'espere fort du bon tempérament de Me. d'Epinoy : le monde présent n'est pas digne d'elle : mais elle est utile au monde. 26 mars;

Je ne sai si je tombe en enfance : mais le petit ménage d'argent, que vous avez envoié à Mlle. de la Tour, me plait autant qu'à elle : & Mardochée (*Me. de Glapion*) ne pouvoit le quitter hier au soir. Je voulus persuader à mon petit chien de l'envoier au roi, qui feroit un jour sa fortune. Il me répondit, *Ma fortune est assez faite*. Ce trait me fait souvenir de l'enfant gâté de M. de Coulanges, & de vous remercier de ses chansons, qui nous ont déjà amusées. Mais les chants sont ignorés : & j'ai quelque peine à les montrer, quoique j'en sache beaucoup.

Je crains que vous ne vous trompiez sur le P. Massillon : je serois ravie qu'il ne fût pas janséniste.

Je n'avois pas deviné la lettre de M. de Rheims. Mais j'avois bien cru qu'il s'en glorifieroit, & il a grande raiſon : rien n'eſt plus beau que l'action de M. d'Argenſon : & rien n'eſt plus obligeant que celle de M. le duc d'Orléans dans toutes ſes circonſtances. Me. de Glapion n'a pas ſi bon courage que notre maréchal : on lui propoſe un bâtiment ici qui eſt néceſſaire, & elle croit qu'il y en a déjà que trop pour être détruit.

1 avril. 1718.

LETTRE CLII.

IL faudra que la converſion de Me. la De. de Berry dure quelque tems, avant qu'on puiſſe la croire ſincere. M. Beſſe croit qu'il y a beaucoup de vapeur au mal de la De. d'Orléans. Il eſt vrai qu'on accuſe votre cardinal de foibleſſe : mais il eſt vrai auſſi qu'on ne voit pas que la fermeté puiſſe rendre nos affaires meilleures. Les particuliers en feront plus eſtimés, mais le ſchiſme n'aura-t'il pas de plus fâcheuſes ſuites ? Il ne paroit pourtant pas poſſible, que les évêques ne faſſent rien après l'outrage qu'on vient de faire tout à l'épiſcopat : le chancelier gouverne encore.

Me. de Dangeau me propoſe de cou-

cher dans le lit de M. l'évêque de Chartres : il ne s'en ferviroit de sa vie après une telle profanation.

Je m'occupe le plus qu'il m'eſt poſſible : la ſolitude eſt moins ſoutenable que jamais : le ſouvenir du paſſé tue, le preſent met le ſang en mouvement, l'avenir fait tranſir. Ni la maiſon ni moi n'avons un ſoû ; on vit préſentement d'une petite ſomme que je leur avois donnée en garde. J'attends avec impatience M. le D. de Noailles : ne dites rien de notre état, ma chere niéce : il n'y a pas aſſez lon-tems qu'il eſt changé pour ſe plaindre : il n'eſt point de jour que je ne refuſe du ſecours à des gens qui en ont un véritable beſoin.

Je ne ſaurois regarder comme un malheur d'avoir à quitter ſa place préſentement : car il me paroit qu'elles ſont difficiles, & qu'elles le deviendront de plus en plus. Mais je ne ſai ſi le premier préſident eſt riche : il faut du bien pour s'amuſer en quel état qu'on ſoit. M. le prince n'avoit pas grand beſoin d'hériter, M. de Vendôme en avoit de ſe confeſſer : il faut tout eſpérer de la bonté de Dieu, & ne point juger. *2 avril.*

Les enfans de M. du Maine ne commencent pas leur vie comme leur pere :

ils ont bien du tems devant eux pour éprouver les changemens de la fortune.

Les affaires de St. Cyr m'inquiétent autant que les miennes : ce feroit un malheur pourtant que le Ml. de Villeroi & d'Argenfon fe brouillaffent, & pour nous encore plus grand que pour les autres. Ce dernier a répondu froidement fur St. Cyr : mais ce n'eft pas là-deffus que je m'allarme. J'ai fujet de croire que le D. de Noailles eft plus propre à fe donner du mouvement que du repos.

Oui, M. de Dangeau a écrit depuis 1715 : j'ai quelque curiofité de voir comment il aura rendu ce qui fe paffe.

LETTRE CLIII.

16 mai. 1718.

M. l'Abbé Bignon fera, je crois, un mauvais choix. L'état de M. d'Argenfon étouffe notre maréchal : il en eft dégouté. J'ai trouvé le D. de N. bien inftruit de l'état des Anglois de St. Germain, & bien intentionné : je ne doute pas que le régent ne le foit : mais je crains qu'ils ne foient pas péyés.

Rien n'eft plus froid que mes lettres à M le Ml. de Villeroi : pour lui, il écrit en miniftre. Je n'entends point pourquoi

il feroit à fouhaiter que le roi d'Angleterre fut parti avant de favoir la mort de la reine fa mere. Vous êtes trop bonne fur Me. d'H. . . . .
. . . .

M. l'archevêque de Rouen me paroit un homme mort : l'excès de fon travail & la fenfibilité de fon cœur le tuent : c'eft dommage, il auroit fait honneur à la bonne caufe : & il aura apparemment un mauvais fucceffeur : il ne fe confole point de l'éloignement de M. le C. de Rohan & croit qu'il auroit fauvé de méchans pas qui fe font faits. Les affaires fur cette matiere-là donnent de l'empreffement pour recevoir des nouvelles : il eft bien à craindre qu'il n'y ait du bruit. M. le comte de Toulouſe plaifoit aux courtifans par fa grande dépenfe, fon humeur douce, & fon attachement pour le roi : on aimoit à le louer pour déprimer fon frere. Mais revenons aux Rohans : ils font pleins d'honneur & à la vieille mode : ne pouvez-vous les unir, pour le bien de l'état & du roi, avec notre maréchal ? Le prince de Rohan n'eft pas un ignorant : & je ne fuis point furprife de tout ce que vous m'en dites. 17 *mai.*

On ne prône plus tant M. le Duc : & il faut efpérer que la liaifon des princeffes

ne paſſera pas la table : pourquoi ne me nommez-vous pas celle qui m'a miſe ſur la ſellete ? Je plains Me. de Beauvilliers : les peines ſont l'apanage de la vertu.

Les eſpérances, que je vous vois pour le roi Jacques me donnent des momens de joye. Me. la marquiſe de Termes me perſécute pour lui donner l'aumône : j'ai peine de la faire à la couſine germaine de M. le duc d'Antin, qui a toujours été une honnête femme : elle me mande qu'on la va chaſſer de port-royal, faute de payement : ne pouriez-vous point en ſavoir la vérité ? Vous ſavez bien vous paſſer des plaiſirs : mais les plaiſirs ne peuvent ſe paſſer de vous. Le duc de Noailles ne peut trop vous aimer.

LETTRE CLIV.

1 juin. 1718.

CE qui ſe paſſera demain ſur les remontrances ſera conſidérable ; mais il me ſemble que le régent y aiant conſenti, on peut eſpérer que tout s'adoucira.

Ce que vous me mandez du roi d'Eſpagne me paroit un roman, & même un conte de fée, qui d'un coup de baguete feſoit tout ce qu'on pouvoit déſirer : voilà donc M. le C. Alberoni, qui at-

tire l'attention de l'Europe ! beau ſujet de réflexion.

J'ai vu une lettre de Veillene (*aujourd'hui carmelite ſous le nom de ſœur Pulcherie*) qui donne de grandes eſpérances de la converſion de Me. la De. de Berry : & la réconciliation avec les dames diſgraciées m'impoſe plus que la cellule qu'elle fait faire aux carmelites où elle veut coucher.

La jeuneſſe de M. le duc de Chartres ne l'excluroit-elle pas de la régence ? gouverneroit-il un royaume à dix-ſept, ou dix-huit ans ? Nous ne ſavons peut-être ce que nous demandons, mais j'ai un grand éloignement pour M. le Duc. Vous me faites plaiſir de juſtifier ce Czar : on ne parle donc plus du roi d'Angleterre. Je ſuis bien aiſe que notre maréchal ait l'intention de ſe divertir : c'eſt toujours quelque choſe. *2 juin.*

Je fais remarquer à Me. d'Hauſſy, qu'elle jouit du bonheur de ſa réputation. J'ai vu M. B..... qui éclata de rire en entrant dans ma chambre, de ce qu'il m'avoit vu marcher comme une jeune fille : il me paroît que je lui ſuis entrée dans la tête comme une perſonne très bouffone. . . . .

LETTRE CLV.

15 juin. 1718.

VOTRE lettre présente à l'eſprit le renverſement de la France : il faut eſpérer que Dieu la protégera, & ne ſe pas laſſer de le lui demander : on veut des nouvelles, & on tremble en les recevant.

Je deſire & crains l'arrivée du C. de Rohan : nous devrions pourtant être accoutumés que tout ſe paſſe en conférences, ſans aucune concluſion : & c'eſt peut-être le mieux qui pût nous arriver. Je lirai le manifeſte du roi d'Eſpagne, quoique d'ordinaire je liſe peu d'imprimés : mais je crois que celui-là en vaudra la peine.

Quelles que ſoient les conditions, il n'y a point de meilleur parti pour les princes du ſang : je crois que les étrangers n'en ont pas grande envie.

19 juin. Je viens de recevoir la lettre de Me. de Mailly, qui m'a dit de terribles nouvelles : Dieu veuille nous protéger! l'envie de vous voir redouble par l'état où ſont les affaires. Bon ſoir, ma chere niéce : ſerez-vous bien ſûre, ſi vous ſortez de Paris, d'y rentrer ? Je crois déjà voir des baricades : Dieu nous préſerve d'un cardinal de Retz !

LETTRE CLVI.

DE Me. DE CAYLUS.

Vendredi. 1719.

JE ne vous parlerai point, ma chere tante, de ce que je laiſſai derriere moi en m'avançant vers Paris : mon cœur vous eſt connu, puiſque vous l'avez formé : & pour peu que vous compreniez les charmes de votre converſation, vous comprenez mes regrets.

J'ai trouvé Me. de Dangeau aſſez bien : j'en fus reçue à merveille, parce que je la raſſurai ſur votre état : Me. la princeſſe d'Eſpinoy étoit avec elle : de votre ſanté nous paſsâmes aux nouvelles publiques. La flote Eſpagnole eſt un miſtere où l'on ne comprend plus rien : les uns la renvoient dans les ports, les autres à la Jamaïque, quelques-uns plus opiniâtres, (& je me range de ce nombre) veulent que les vents l'aient empêchée d'entrer dans la Manche, lui font faire le grand tour & deux deſcentes, l'une en Irlande, & l'autre en Écoſſe. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on n'eſt pas ici ſans embarras, & qu'au palais-roial on en fait plus qu'on ne dit. Le Turc inquiéte. On trouve qu'Alberoni a bien des reſſources dans ſon eſprit. Le roi d'Eſpagne traite celui d'Angleterre

d'une façon ſi autentique comme roi de la Grande-Bretagne, avec tous les honneurs dûs à ce rang, qu'on juge qu'il doit être aſſuré de n'en avoir pas le démenti. M. le duc d'Orléans a fait arrêter ici le prince de Carignan, à la priere de M. le duc de Savoie. On l'a conduit juſqu'à Auxerre : on l'enverra ſans doute dans ſon péïs, d'où il étoit ſorti ſans permiſſion.

Me. la ducheſſe du Maine conſentiroit volontiers à être transferée, ſi l'on vouloit la mettre ailleurs que dans le gouvernement de Bourgogne : cette princeſſe fait pitié : l'ardeur de ſon courage ne ſert qu'à lui faire ſentir plus vivement ſes maux, elle ne ſauroit y réſiſter, ni y rémedier : celui de M. le duc du Maine, ſoutenu de ſa grande pieté, & plus fondé ſur la raiſon, le ſert mieux : il eſt tranquille : rien ne trouble ſa ſoumiſſion aux ordres de Dieu. Me. la princeſſe va mettre les fers au feu pour demander que leur procès ſoit fait. L'affaire de M. de Richelieu eſt encore au même état : mêmes diſcours, mêmes bruits, mais nous avons tant ouï de propos fabuleux qui ſe donnoient pour des vérités inconteſtables, que nous ſommes devenus fort incrédules.

Mlle. d'Orléans eſt abbeſſe de Chelles : Me. de Villars ſe démet, & on lui donne

une penſion conſidérable (*de* 12000 *liv*). M. le cardinal a grand ſoin d'une ouaille de cette conſéquence, & en faveur du janſéniſme qu'elle profeſſe avec le zèle de ſon tempérament, il trouve tout le reſte bon. Me. de Berri eſt à Meudon avec ſon vœu & avec ſon M. de Riom, qui n'en part que la ſemaine prochaine.

Toutes les troupes s'avancent ſur la frontiere d'Eſpagne : les officiers partent : on aſſure que ce ne ſera pas pour lon-tems : Nous donnons à l'Angleterre, au-lieu de nos troupes dont on ne veut pas, beaucoup d'argent, quoique nous n'en ayons guere : on a déjà envoié un million depuis le bruit de la deſcente, ſans compter ce qui l'avoit précédée, & ce qui la ſuivra. Les troupes de l'empereur, qui ſont en Flandre, paſſeront inceſſamment en Angleterre, ſi elles ne ſont déjà paſſées. Après tous ces ſecours, voiez ſi, malgré tout ce qui ſe dit, on n'apréhende rien de la flotte Eſpagnole.

Me. la maréchale de Rochefort avoit fait, pendant la ſemaine ſainte, la plus belle retraite du monde. M. le duc d'Orléans, à qui elle alla parler, dès que Me. la ducheſſe d'Orléans fut partie pour Montmartre, l'aprouve : il lui conſerve ſes penſions, lui fait donner cinquante mille francs pour péyer ſes dettes : elle en touche 16000 : une

belle lettre eſt écrite à Me. la ducheſſe d'Orléans : elle va dans le couvent de Ste. Eliſabeth : tout le palais-royal la regrette : tous ſes amis l'aplaudiſſent : tous ceux, qui ne la connoiſſent pas, ſont fâchés de ne l'avoir pas connue. Me. la ducheſſe d'Orléans revient de Montmartre, la demande, la cherche dans ſon couvent, dit qu'elle ne le quittera point qu'elle ne la ſuive : la pauvre maréchale eſt revenue, & tous ſes amis ſont dans une extême confuſion. Voilà l'état où je vis hier Me. de Dangeau. Je mets fin à ma gazette, trop heureuſe, ma chere tante, ſi elle vous amuſe dans l'intervale d'un aſſoupiſſement.

LETTRE CLVII.

DE M. LE C. DE FLEURI.

MADAME, le roi vient de mettre toute la France dans un deuil bien douloureux en péyant le tribut inévitable que nous devons à la nature : Dieu, qui nous l'avoit accordé dans ſa miſéricorde, nous le retire peut-être dans ſa colere, & nous punit en l'ôtant á nos ſouhaits & à nos beſoins. Si quelque choſe peut nous conſoler dans une perte ſi accablante, c'eſt de penſer qu'il l'appelle à lui pour ne pas différer davantage la récompenſe de ſa religion &

de ſa pieté. Ce prince, Madame, avoit toujours paru, aux yeux du monde, être au-deſſus des autres hommes par la ſupériorité de ſon eſprit & par la grandeur de ſon ame, autant que par l'élévation de ſon rang : mais ſa préſence d'eſprit, ſa réſignation, la fermeté de ſon courage, & la vivacité de ſa foi, dans le moment terrible & déciſif qui fixe notre ſort pour l'éternité, l'ont rendu grand aux yeux de Dieu : elles ont fait voir que les ſentimens de chriſtianiſme forment mieux que tout le reſte la vigueur & la force d'une ame chrétienne, & que dans le plus grand accablement de ſon mal il avoit encore en réſerve de quoi mériter notre admiration plus que jamais. Quels ſacrifices n'a-t'il pas fallu qu'il fît à Dieu en voiant approcher cet inſtant fatal qui nous ſépare de tout ce que nous aimons, & où ſon cœur avoit plus à ſacrifier que tout autre ! Rien n'eſt comparable, Madame, à la généroſité de ſa foi, que celle de la perſonne, dont il a plu à Dieu de ſe ſervir pour affermir dans ſon cœur des ſentimens ſi élevés. L'attachement que je dois à mon maître & à mon bienfaiteur ne me le laiſſera jamais oublier devant Dieu : & ce devoir me deviendra encore bien précieux, dans la vue qu'il peut vous prouver &c.

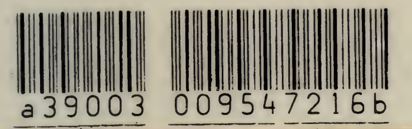
LETTRE CLVIII.

5 fév. 1717.

DU MEME A LA MEME.

MADAME, je ne doute pas que vous ne ſoyez fort touchée de la mort de M. le chancelier (*Voiſin*), à laquelle on devoit ſi peu s'attendre. C'eſt une grande perte pour votre maiſon de St. Cyr : mais elle ne l'eſt pas moins pour la religion, ſurtout dans les circonſtances préſentes : & je ſuis aſſuré, Madame, que ce ſera le plus preſſant motif de votre douleur. Il faut adorer la providence & s'y ſoumettre : mais on ne peut qu'être infiniment affligé en même tems de voir qu'elle ſe montre plus à nous par les effets de la colere de Dieu que par ceux de ſa miſéricorde : la dépravation exceſſive de tous les états & de tous les eſprits ne nous laiſſe guere d'eſpérance de voir finir nos maux : vos réflexions vous fourniront aſſez de ſujets de douleur, ſans que je ſonge à les augmenter par les miennes. J'avois compté d'avoir l'honneur de vous aller rendre mes devoirs : mais trois petits accès de fievre m'en ont empêché : je tâcherai, avant d'entrer dans ma carriere, de me donner cette conſolation. Perſonne au monde, &c.

Fin du Tome ſixieme.


a39003 009547216b

